GEORGES BUGNET

LA FORÊT

ROMAN

LES ÉDITIONS DU TOTEM
MONTRÉAL

LA FORÊT

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Le Lys de Sang.

Nipsya.

Siraf.

CONTES ET NOUVELLES

Le Pin du-Maskeg.

Le Sacrifice de Mahigan.

Le Conte du Bouleau, du Mélèze et du Pic rouge.

THÉÂTRE

La Défaite.

OEUVRES POÉTIQUES. *(En préparation).*

Hymne à la Nuit, etc. — Plusieurs ayant déjà paru dans les *Annales politiques et littéraires,* la *Revue des Poètes,* et ailleurs.

GEORGES BUGNET

LA FORÊT

ROMAN

LES ÉDITIONS DU TOTEM
MONTRÉAL

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CENT EXEMPLAIRES SUR PAPIER COQUILLE TEINTÉ NUMÉROTÉS DE UN À CENT, SIX CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN BLANC ET DEUX MILLE TROIS CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER

——— NOVEL BOOK. ———

LA FORÊT

PREMIÈRE PARTIE

I

— Sans ces enragés « maringouins », ce serait le rêve.

— A moi, Roger, elle me fait peur.

— Qui, elle?

— La forêt. Nous n'aurions pas dû venir nous établir si loin du monde.

— Tu deviens peureuse, Louise. Je trouve ce pays magnifique. Admire ces riches teintes, là-bas, au couchant, et ces reflets sur les premières feuilles printanières.

Instinctivement, la jeune épouse, en élégante robe de ville, se serrait contre le grand jeune homme qui l'entourait de ses bras. Il portait un costume de chasse, avec des guêtres de cuir fauve.

A peine visibles dans l'immense contrée vierge, ces deux êtres humains.

Etouffé entre la lisière de la forêt, au nord, et la rive du grand lac, au sud, l'espace découvert où ils se trouvaient n'était qu'une mince et longue bande de prairie reverdissante étendue de l'ouest à l'est. Elle était coupée en deux par un « creek », étroite rivière sortant du bois et que, derrière eux, buvait le lac. Il la redéversait, comme tous les autres cours d'eaux qu'il absorbait, par une vallée, vers l'est. Puis ces eaux couraient au nord vers l'Athabasca et le Mackenzie, jusqu'aux mers du Pôle.

— J'en conviens, Roger, c'est assez beau, mais d'une beauté trop sauvage. Il y a peut-être, en ce moment même, des loups ou des ours qui nous regardent à travers ces arbres.

— J'y compte bien. Chasse et pêche sont parmi les principaux articles de mon programme. Tiens, regarde comme ces canards s'approchent du rivage. Baisse-toi, et ne bouge plus. Je vais essayer d'en tirer un.

Il rentra sous la tente de toile blanche, dressée sur la rive orientale du ruisseau, et en ressortit un fusil de chasse à la main. Courbé, il marcha à pas silencieux et lents jusqu'au bord du lac. Une détonation éclata.

A ce bruit insolite, une nuée d'oiseaux aquatiques s'éleva des eaux vers le ciel.

— J'en ai tué deux, deux d'un coup, viens voir, criait le jeune homme.

Elle accourut, sans trop de hâte, de peur d'accrocher la fine étoffe de sa robe aux épineuses touffes des groseillers qui bordaient le sable de la plage.

— Où sont-ils?

— Là-bas, dans les joncs. Les vois-tu?

— Mais comment vas-tu les repêcher?

— Rien de plus simple.

En une minute il fut dévêtu. Bataillant contre les moustiques, il entra dans l'eau. Sans enfoncer plus haut que la ceinture, il parvint, à travers les jeunes roseaux, jusqu'à son gibier.

— Deux beaux « mallards », cria-t-il. Mais l'eau est diantrement froide.

Lorsqu'il ressortit, il était, des pieds à la taille, couvert d'une écume mousseuse et noirâtre. Louise ne put s'empêcher de rire.

— Tu es beau comme un Apollon, Roger, mais un Apollon bien sale.

— Oui, et où me laver? Hé! Diables de moustiques! Ils pincent comme des tenailles. Tiens, prends mes canards, j'ai besoin de mes deux mains pour me défendre. Toi, avec tes gants et ta voilette, tu t'en moques.

— Je crois que l'eau du ruisseau est à peu près propre, suggéra-t-elle.

— Heureusement que ce n'est pas loin. Je commence à grelotter.

Lavé, rhabillé, il se hâta de faire du feu. Le bois mort ne manquait pas le long du creek. Le petit poêle de camp, installé derrière la tente, au nord, eut bientôt sa mince tôle toute rouge.

Louise, habile cuisinière, ayant passé sur sa robe un tablier de toile à carreaux bleus et blancs, se mit à préparer le souper. Ils avaient une bonne provision de conserves en boîtes. Rôti au four, un des canards fournit une viande fraîche, mais sèche. En ce milieu de mai, les oiseaux migrateurs, récemment venus du sud et déjà occupés aux couvées, n'ont aucune parcelle de graisse.

Le repas fut servi sur une nappe étalée dans l'herbe nouvelle, du côté où coulait la fumée qui écartait les voraces bestioles ailées.

— J'attaque, je meurs de faim, dit le jeune homme.

Assis à terre, ils mangèrent d'abord en silence. Puis:

— Eh bien, Louise, ne la trouves-tu pas intéressante cette vie de Robinsons? Rien que nous deux, seuls avec la nature.

— Oui, mais elle ne pourra pas durer indéfiniment. Le peu d'argent que nous avons va s'épuiser, et alors?

A la dérobée ses yeux se portaient vers le peuple des

grands arbres immobiles, peuple innombrable, races antiques des trembles aux fûts minces et droits, mêlés de liards, de bouleaux, d'épinettes, de tamaracs, et de rares pins. Un instinct lui disait que cette forêt millénaire était ici légitime propriétaire du sol et qu'elle ne céderait pas ses droits sans une opiniâtre résistance.

— Ne t'inquiète pas, répondit Roger. En deux ou trois ans nous aurons ici une propriété superbe. Dans dix ans nous aurons fait fortune et nous retournerons en France. Ton père n'aura plus honte de moi. Il nous rouvrira sa porte. Je n'aurai guère que trente-six ans, et toi à peine trente. Ce sera encore la jeunesse, avec de longues années d'aisance et de bonheur devant nous.

— Et tu pourras reprendre ta plume et devenir un écrivain célèbre.

— Mais je n'ai pas l'intention de la mettre de côté pour la laisser rouiller. Les jours de pluie, les dimanches, qui m'empêchera de les donner aux belles-lettres?

— Tu seras fatigué. Tu aimeras mieux te reposer.

— Précisément. Je me reposerai de la hache en maniant la plume.

Il y eut un moment de silence. Tout en mangeant, chacun suivait intérieurement ses prévisions d'avenir. Louise reprit:

— Ah, Roger, je souhaite que ton enthousiasme ne tombe pas.



— Mais, sotte, ce n'est pas de l'enthousiasme. C'est un dessein bien arrêté, mûrement réfléchi. Ne l'avons-nous pas discuté, résolu, ensemble, avant même de quitter la France?

— Oui, mais je ne pensais pas que tu aurais pris une terre comme celle-ci, et si loin de tout. Il y en avait tant d'autres moins éloignées et plus découvertes...

— Voyons, Louise, où aurions-nous pu trouver mieux? Rappelle-toi les conseils des colons expérimentés: de la bonne terre, de l'eau, du foin, du bois. On ne trouve pas cela partout. Il m'a fallu bien chercher. N'avons-nous pas tout cela ici?

— Oui, mais il y a trop de bois, Roger, presque rien que du bois. Et tu n'as jamais manié la hache.

Elle se penchait vers lui comme pour mieux faire entendre son inquiétude.

— J'apprendrai, fit-il avec un peu d'impatience. Bien d'autres, dans ce pays, n'en savaient pas plus que moi quand ils ont commencé. Bien d'autres ont pris des terres toutes couvertes de bois et les ont transformées en riches propriétés.

Ils terminèrent leur repas dans une silencieuse mésentente. Le jeune homme alluma une cigarette et, se levant, contempla le lac assombri sous le crépuscule. Louise, quelques instants, s'affaira à tout remettre en

ordre puis revint s'asseoir près du poêle. Roger s'assit aussi à côté d'elle, disant:

— Avec de bons repas comme tu m'en fais je ne manquerai pas de force pour le travail.

Comme elle restait muette, il ajouta:

— Louise, aie donc un peu confiance en moi. Aimons-nous toujours, et tout ira bien.

Tendrement, il l'attira tout contre lui. Elle appuya sa joue sur l'épaule virile et murmura:

— Il me faut bien avoir confiance en toi, Roger, puisque j'ai tout quitté pour te suivre.

II

Lorsqu'elle s'éveilla, le lendemain matin, Louise se trouva seule dans la tente. Elle avait mal dormi. Sa première humeur fut maussade.

Après un coup d'œil craintif aux alentours elle ne vit nulle part son mari. Elle s'habilla, sortit, et prépara le déjeuner. Roger avait eu la prévenance d'amasser près du poêle une provision de branches sèches, cassées en morceaux de longueur convenable.

Elle éprouvait des sensations contradictoires. Isolée dans ces vastes solitudes, elle ne pouvait s'empêcher d'en interpréter les silencieux et divers avertissements. La sérénité ensoleillée du matin lui disait: « Ici, c'est la paix. Les agitations, les vexations humaines ne peuvent plus nous atteindre. Nous sommes les seuls maîtres de notre destin. » Mais, lorsque ses regards se

posaient sur la lisière de l'immense forêt, d'autres pensées s'infiltraient dans son cœur: « Que sommes-nous, en face de cette impassibilité géante? Est-elle amie? Ou serait-elle une ennemie perfide et sans pitié? » Une peur instinctive la faisait frissonner, comme si, là-bas, caché dans l'ombre, un être inconnu la guettait.

Les grands bois ne semblaient ni menaçants ni accueillants. Sous la chaude lumière, ils continuaient leur vie propre, pleine de ce mouvement imperceptible, incompréhensible, et cependant d'une telle puissance, d'une telle ampleur, qu'il couvre incessamment le monde de vivantes et merveilleuses parures, auprès de quoi les œuvres de l'homme ne sont que jouets informes, morts, inutiles, bientôt repris en pâture par le végétal triomphant.

Louise se redressait souvent et regardait de tous côtés. Elle finit par apercevoir son mari qui revenait de l'est, au long du lac.

— J'ai une bouteille de lait tout frais, cria-t-il.

Arrivé, il expliqua:

— J'ai pensé te faire plaisir, puisque le lait condensé n'est pas de ton goût.

— Tu es bien gentil. Mais j'ai peur quand tu t'éloignes.

— J'espérais revenir avant ton réveil. Mais nos voisins, les Roy, n'avaient pas encore trait leurs vaches. Il

faut qu'ils aillent d'abord les chercher dans le bois. Sans cela, il y a une heure que je serais ici.

Radoucie par la bonne humeur de ces réponses, elle taquina:

— As-tu passé par ta chère forêt?

— Grands dieux, non! J'ai suivi le même chemin par où le Bonhomme Roy nous a amenés hier, au long du lac. C'est magnifique dans la lumière du matin. D'innombrables mouettes m'ont accompagné en piaillant. Et ce n'est pas si loin que je croyais. J'y suis arrivé en moins d'une demi-heure. Il est vrai que j'y allais bon train. Sa femme aimerait faire connaissance avec toi. Elle me paraît curieuse. Elle viendra te voir cet après-midi. Déjeunons-nous?

Et, tandis qu'ils mangeaient les crêpes au sirop de maïs, à la mode de l'Ouest, il raconta :

— Il n'y a qu'un peu plus d'un an qu'ils ont pris leur terre et, comme tu as pu voir en passant, hier, ils ont déjà maison, étable, poulailler, chevaux, bétail, moutons, cochons, et Dieu sait quoi, avec cinq bons arpents de culture. Le Bonhomme compte en avoir vingt à la fin de l'été.

— Oui, mais ne nous disait-il pas que ses deux garçons viennent souvent l'aider?

— Eh bien, nous aussi nous trouverons de l'aide.

— En dépensant notre argent.

— Naturellement. Mais, l'argent dépensé, la terre rapportera.

— Espérons-le. Pour moi, il me semble qu'avec ton instruction, ta connaissance de l'anglais, nous aurions plus vite réussi dans quelque grande ville.

— J'en doute. Je suis brouillé avec le métier de bureaucrate. Tu verras, tu verras. Après tout, ce n'est qu'affaire de quelques années.

Le repas fini, Roger proposa:

— Veux-tu venir avec moi explorer un peu ma propriété?

— Je veux bien, mais laisse-moi d'abord laver ma vaisselle.

— Certainement. Je vais même t'y aider.

Et il le fit, disant encore:

— En ce pays, il faut savoir un peu tous les métiers. Si tu tombais malade, je deviendrais le cuisinier et la ménagère. Et toi, Louise, s'il m'arrivait un accident, comment t'en tirerais-tu?

— Ne me mets pas de tristes idées en tête, Roger. J'ai déjà si peu de confiance dans l'avenir.

— Pas moi. Tu redoutes cette forêt. Tu verras si je m'en vais la faire reculer et nous rendre au centuple mon travail.

Peu après, ils se préparèrent pour l'excursion projetée. Louise mit de hautes chaussures, de cuir fin, car elle



avait les pieds délicats. Elle se protégea le visage d'une voilette de tulle noir, par crainte des moustiques. Roger s'arma de sa carabine en prévision d'une rencontre possible avec quelque bête sauvage.

— Le mieux, proposa-t-il, serait d'aller prendre, à l'est, la ligne ouverte par les arpenteurs du gouvernement. Elle marque la limite de ma terre de ce côté-là. Nous pourrons la suivre en marchant un demi-mille vers le nord, puis, de là, filer droit à l'ouest, et revenir au sud jusqu'au lac. Comme cela nous ferons tout le tour du « homestead ».

— Mais, demanda Louise, en enfilant ses gants, serons-nous revenus pour midi?

— En comptant quelques zigzags, cela ne fera pas beaucoup plus de deux milles, pas même quatre kilomètres de France, et nous avons trois bonnes heures devant nous.

Il prit son bras sous le sien et ils allèrent, au long du lac, du côté du soleil.

Roger, avec l'orgueil du nouveau propriétaire, faisait admirer les beautés de son domaine. En sa compagnie, Louise trouvait à cette contrée un aspect moins rébarbatif. Par ses sens affinés de citadine européenne elle était aisément impressionnable. Ses narines goûtaient cet air que d'autres poumons humains n'avaient point contaminé. Elle respirait avec délices l'âcre et subtil

arome du printemps que le vent du nord-ouest apportait de la grande forêt. Elle écoutait les mille cris de la vie ailée du lac: appels nasillards des canards, bruit de pompe du héron jaune, rire strident du plongeon.

Au bord des eaux, les grenouilles faisaient un chœur assourdissant, comme d'innombrables grelots d'une aiguë sonorité. Des étourneaux, d'un noir lustré, semblables à d'élégants petits corbeaux, et dont certains étaient parés d'épaulettes d'un rouge écarlate vif, venaient voleter autour d'eux puis allaient se poser, sur les tiges ployantes des jeunes joncs, avec une sorte de gloussement d'une douceur liquide. Sur la gauche, à l'orée des bois, la corneille répétait ses trois notes, pressées, monotones, tel un appel de clairon.

Mais, malgré la noire voilette, ses yeux étaient blessés par les aveuglants reflets du soleil qui pailletait d'éclairs les mille rides des eaux. Elle marchait la tête un peu baissée pour protéger sa vue sous l'ombre des ailes repliées de son grand chapeau. Elle ne la redressa que quand, arrivés au coin sud-est de leur terre, ils tournèrent le dos au lac et firent face au nord.

Là, la plage n'était plus qu'une étroite bande de sable et de galets d'où surgissait une côte abrupte, rocheuse, dénudée. Roger, abandonnant sa femme, fit l'escalade en quelques bonds. Se retournant, il cria:

— Eh bien! Eh bien, madame! Venez-vous?



Louise se plaignit doucement:

— Si tu crois qu'avec une jupe c'eſt commode. On voit bien que tu es un mari. N'importe quel autre homme me tendrait la main.

Sur un ton de plaisanterie, il répondit:

— Tu n'as été que trop protégée jusqu'ici contre toutes les difficultés de l'exiſtence. Il faut apprendre un peu à ne pas toujours compter sur les autres et à te tirer de temps en temps d'affaire toute seule. Suppose que je tombe malade ou me casse une jambe.

Néanmoins il revint lui aider, tandis qu'elle proteſtait:

— Oh, Roger, je t'en prie, ne me répète pas ces triſtes pronoſtics. Je finirais par voir tout en noir.

Et, en elle-même, elle ajoutait: « Oui, dans ce pays, je le crains, Roger peu à peu va prendre l'habitude de ne plus s'occuper de moi. » Parvenus tout au sommet, il dit:

— Regarde là, au nord-oueſt, on voit toute ma terre. Le mois dernier, quand je suis venu la visiter avant de la faire inscrire comme homeſtead à mon nom, à Edmonton, cette vue seule m'a convaincu. Le vieux Rôy d'ailleurs m'a assuré que c'eſt un « quart » tout aussi bon que le sien.

Il lui montra, filant droit au nord jusqu'à l'horizon, à perte de vue, une fente presque imperceptible dans

la forêt, ligne ouverte quelques années auparavant par les arpenteurs du gouvernement canadien.

— Voici la grand'route du pays.

Lorsqu'ils voulurent s'y engager, Roger dut reconnaître que, obstruée souvent d'arbres récemment tombés et entrecroisés, cette ligne était un moins facile chemin que le sous-bois. Ils ne purent la suivre qu'en la côtoyant. Louise, d'abord, en pénétrant sous la haute futaie, fut frappée de sa majesté silencieuse. Les pas s'amortissaient sur le sol humide, couvert de feuilles mortes molles comme des mousses. Là-haut seulement, tout au sommet, les jeunes feuilles bruissaient doucement sous la brise. Mais l'intérieur était calme comme celui d'une maison inhabitée. Autour de soi, pourtant, Louise devinait mille vies cachées, hostiles sans doute à cette intrusion de leur antique demeure par des êtres nouveaux et bruyants.

Roger marchait en avant, parlant à voix haute, profanant comme un rude envahisseur le recueillement du sanctuaire.

— Remarque ceci: au pied des trembles la mousse est toujours plus abondante et monte plus haut du côté nord que du côté sud. C'est un moyen de s'orienter lorsqu'il n'y a pas de soleil.

A mi-voix, comme de peur d'être entendue trop loin, Louise implorait:

— Ne va pas si vite, Roger. Je ne peux pas te suivre. A tout moment je risque de déchirer ma robe dans ce fouillis.

Mais lui, intéressé par la nouveauté des végétaux, poussait des pointes de côté et d'autre.

— Attends-moi, alors. Tu n'as pas besoin d'être toujours sur mes talons.

Elle aperçut, non loin, à droite, de grandes fleurs violettes, à quatre pétales étoilés, posées sur des tiges grimpantes enchevêtrées dans un noisetier. Elle s'en rapprocha, curieuse:

—On dirait des clématites.

Soudain, un bruit violent la fit tressaillir. Une masse grise et fauve s'élança sur elle. Prise d'effroi sous l'assaut, elle étouffa un cri et s'enfuit, à demi-aveuglée de frayeur. La bête bondissait derrière elle, faisant retentir toute la forêt des éclats de sa fureur.

Ceci ne dura que quelques secondes. Roger accourait, criant:

— Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est?

Mais Louise, incapable de parler, se jeta dans ses bras, toute pâle d'émoi. Alarmé lui aussi, la carabine prête, il regardait de tous côtés, sans rien apercevoir. Il y eut un moment d'anxieux silence au milieu de l'impassible majesté de la forêt.

A la fin, à voix basse, Roger demanda:

— Comment était-ce?

Louise, les nerfs encore tout frémissants, parvint cependant à répondre:

— Je... Je ne sais pas... c'était une bête grise... Elle s'est jetée sur moi.

— Es-tu blessée?

— Non, je n'ai rien... Où est-elle?

— Je ne la vois pas. Elle doit avoir eu peur de moi.

Un peu rassurée, Louise releva son visage qu'elle avait tenu caché sur la poitrine de son mari et risqua un coup d'œil derrière elle.

— Mon Dieu, que j'ai eu peur. Ne me laisse plus, Roger; ne me laisse plus toute seule.

— Qu'est-ce que cela pouvait bien être? Où était-elle?

Elle indiqua d'un geste:

— Là-bas, vers ces fleurs violettes.

— J'ai envie d'y aller voir.

— Oh, Roger... si elle se jetait sur toi...

— Mais, si elle ne t'a pas blessée, elle ne doit pas être si dangereuse.

La curiosité finit par l'emporter, et son désir de se montrer vaillant. Recommandant à Louise de se tenir un peu en arrière, il s'avança prudemment.

Soudain, la masse grise et fauve, sortant on ne sait



d'où, se jeta aux jambes de Roger, les fouettant de sauvages coups d'ailes.

Ceux-là qui n'ont jamais éprouvé l'audacieuse bravoure de la grande perdrix de l'Ouest lorsqu'elle défend son nid, ceux-là peuvent sourire de dédain. Bien rares sont les courages, même les mieux trempés, qui n'ont pas un instinctif sursaut de recul devant cet ouragan subit et furieux.

Roger, vexé de s'être lui aussi laissé intimider, voulait tuer. Ce fut Louise qui, ayant vu cette fois l'inoffensive ennemie et riant maintenant de sa frayeur, plaida le pardon. La perdrix, contrefaisant la blessée, tenta un moment de se faire poursuivre, puis s'éclipsa.

La jeune femme alors s'aperçut que sa robe était déchirée, et sa voilette en partie restée aux buissons.

Après cela, ils eurent la précaution d'avancer plus silencieusement. Cette simple aventure avait suffi à leur faire instinctivement comprendre que, pour éviter les surprises de l'énigmatique forêt, il faut avoir, autant que l'œil, l'oreille aux aguets.

Ceci, une demi-heure plus tard, leur valut, au lieu d'être surpris, de surprendre à leur tour. D'un fourré d'épinettes, à trente pas devant eux, un chevreuil s'échappa et, en quelques bonds terrifiés, avant que Roger l'eût pu mettre en joue, disparut. Il voulut se lancer à

sa poursuite, mais Louise se suspendit à son bras, incapable de consentir à demeurer seule.

— Alors, dit-il, je reviendrai le traquer cet après-midi.

Au nord, ils retrouvèrent le creek qui s'en allait au lac et qui passait près de leur tente. Lui le franchit d'un saut, mais elle, moins habile, manqua son élan et retomba de l'autre côté les deux pieds dans la boue. — Ils continuèrent leur route. La densité des arbres, plusieurs fois, s'ouvrit. Des clairières ensoleillées, cernées de saules buissonneux, marquaient des dépressions où les eaux, parfois, croupissaient, noyant toute végétation, ne laissant subsister que des herbes. Ils les contournaient sur leurs bords vaseux, non sans dommage pour les minces chaussures de l'exploratrice un peu découragée.

Sans être insensible à la puissante beauté de ces bois, Louise s'y sentait mal à l'aise. Cela n'avait rien de commun avec la grandeur polie, la douceur aimable, la sécurité des forêts d'Europe. A cette nature sauvage, où les morts gisaient partout, pourrissants, dévorés des insectes et des mousses, où les fils vivants se nourrissaient ouvertement des corps de leurs pères, elle trouvait une apparence farouche, altière, une expression d'impitoyable cruauté, qui lui serrait le cœur.

Elle se sentit soulagée lorsque, leur exploration ter-



minée, elle revit les eaux du grand lac, puis, vers l'est, la toile blanche de leur tente. Quant à Roger, moins sensitif, il ne pensait qu'à ses projets:

— Tu vois comme c'est grand. Cent-soixante acres. Soixante-quatre hectares. En France ce serait une propriété de millionnaire. Et le gibier à notre porte. Que peut-on désirer de plus?

Un peu lasse, elle ne tenait pas à discuter et se contenta de répondre:

— Malgré tout, j'aimerais mieux moins de bois.

— Mais, tout compté, je ne pense pas qu'il y en ait beaucoup plus que la moitié de ma terre. Tu as vu: il y a des clairières ouvertes. Et la prairie, ici, a bien quarante à cinquante arpents.

Après avoir changé de robe et de chaussures, elle prépara le dîner. Son mari avait hâte de manger. Sitôt le repas fini, il reprit sa carabine et s'éloigna en disant:

— Avec un peu de chance, je m'en vais te rapporter un bon cuissot de chevreuil. Si madame Roy tient parole, tu ne seras pas seule cet après-midi.

III

Louise avait pris un livre. Elle s'était assise sur un pliant de toile, à l'ombre, en arrière de la tente, face à l'orient, et surveillait la visite annoncée. Elle lisait distraitement, les yeux souvent levés vers le promontoire de l'est, au bord du lac.

Une forme enfin déboucha, courte, grasse, à la démarche pesante, mais pressée. Louise se leva, attendit, fit quelques pas à la rencontre.

— Ne vous dérangez pas, ma chère dame, ne vous dérangez pas. Restez à l'ombre. Mon Dou, que vous êtes donc plaisante à regarder. Mon « vieux » m'avait bien dit que vous étiez une vrai jolie créature, mais je pensais qu'il voulait me faire étriver, pour me rendre jalouse.



Elles se tendirent la main, puis revinrent s'asseoir en arrière de la tente, le pliant de Roger servant à la visiteuse.

— Votre nom, c'est bien Bourgouin?... Oui?... Vous êtes des Français?... Oui?... Nous autres, on est des Canadiens d'En-Bas, du comté de Montcalm... Vous connaissez pas?

— Non. Mon mari et moi venons directement de France. Nous n'avons fait que traverser la province de Québec sans nous y arrêter.

— Mon Dou que vous parlez donc bien le français. Il me semble que j'entends le jeune vicaire de notre paroisse quand il est revenu de faire ses études dans les vieux pays. Comme ça, vous avez jamais été sur une terre? Non? Alors, qu'est-ce que vous faisiez là-bas avant de venir par icitte?

— Moi, rien. Je demeurais avec mon père.

— Et votre vieux?

— Mon vieux?...

— Oui, votre mari.

— Il était journaliste.

— Il écrivait dans les papiers? Un éditeur de journal?

Penchée en avant, les coudes sur les genoux, madame Roy ne cachait pas sa curiosité, mais ses grands yeux

noirs, toujours beaux, corrigeaient cette curiosité par leur expression de sincère bonté. Louise répondit:

— Il ne faisait que débuter. Il n'était que repotter.

— C'eſt un beau gâs, et il a l'air d'avoir du courage tout plein. Mais vous, ma pauvre dame, vous m'avez pas l'air bâtie pour le pays d'icitte. Comment que ça se fait que vos parents vous ont laissé partir?

— Roger était libre. Il n'a plus de parents.

— Mais vous?

Louise ne répondit pas. Elle devinait bien, derrière ce queſtionnaire, des intentions serviables, mais elle n'était point habituée à cette ouverte et confiante simplicité du pays des pionniers.

— Ma chère dame, si je parle trop, faites-y pas attention. C'eſt pour pouvoir vous aider que je vous demande tout ça. Vous étou, vous pouvez vous demander comment que ça se fait que deux vieux comme nous autres on se met encore sur une terre. Bin, voyez-vous, je vas vous expliquer. C'eſt pas la première fois. Même que, quand on a vendu notre dernière terre, dans l'Abitibi, on avait un bon montant d'argent clair à la banque. Y a trois ans de ça. Mon vieux avait proche cinquante et un ans, moi j'avais passé quarante-huit. On pensait que c'était bien le temps de se reposer un peu et d'aller jouir de notre argent à la ville. Eſt-ce pas? Ça semblait de bon sens?

D'un geste vif, elle jeta ses deux mains ouvertes, paumes en l'air, sur ses genoux, comme pour recevoir l'acquiescement demandé.

— Oui, fit Louise, machinalement.

— Alors, on s'est acheté une petite maison à Montréal et on s'est mis avec nos deux garçons, ceux qu'étaient pas encore mariés. Ma chère dame, les premiers temps, y avait rien de plus beau. On pouvait aller à la messe tous les dimanches, et même la semaine. Et il y avait les magasins, les cinémas. Et puis les voisins étaient presque tous du bon monde. Enfin... Mais vous devez connaître ça. Alors ça sert à rien d'en parler... Seulement, au bout d'un an, je commençais à m'ennuyer de la terre. Mon vieux disait rien, mais je voyais bien qu'il ne s'amusait plus. Et puis, c'est pas pour rien dire de trop, mais il commençait à passer plus de temps que de raison dans les buvettes où des amis l'emmenaient boire. Les hommes, vous savez... Est-ce qu'il aime ça aussi, le vôtre, la boisson?

— Non, Roger ne m'a jamais donné d'inquiétude à ce sujet.

— C'est bien ce que je pensais... Ensuite, voilà que nos deux garçons se mettent dans la tête d'aller dans l'Ouest et nous laissent. On pouvait pas les empêcher. Alors mon vieux et moi on était comme les animaux qu'on tient dans l'étable quand ils sentent l'herbe verte

dehors. On avait tout ce qui nous fallait, certain. Mais ça devenait tannant, tannant. Alors, quand on a appris que nos deux garçons avaient trouvé des belles terres ici, en Alberta, ça n'a pas traîné. On a tout vendu et on est venu.

Un peu surprise de ces naïves confidences mais attirée par ce cœur sans détours, Louise à son tour avoua:

— Pour moi, j'ai suivi mon mari. Mon père ne voulait pas de lui. Il désirait me faire épouser un homme très riche.

— Il a pourtant pas l'air mauvais, votre mari. Mais votre mère, qu'est-ce qu'elle disait?

— Je n'avais plus de mère.

— Pauvre chère dame... Pauvre chère dame... Oui, tout ça, c'est des affaires pas toujours faciles, certain. Des fois, les parents se trompent. Enfin, comme ça, vous voilà rendus icitte. Si on peut vous aider, vous avez qu'à le dire. Comment que vous calculez de commencer?

— Je ne sais pas trop. Mon mari n'a encore rien décidé de bien précis.

— Comme de raison... Comme de raison. Faut d'abord tirer ses plans. Mais faut pas non plus traîner. La bonne saison, en Alberta, ça dure pas comme dans les vieux pays. Nous autres, on est du pays d'En-Bas, c'est vrai; mais on connaît l'ouvrage, pareil. Si j'étais de vous autres, je commencerais à bâtir un « chantier »,



pas trop grand, juste assez pour deux personnes avec, disons, une couple d'enfants. Vous êtes pas en famille?

A l'air interrogateur de Louise, la voisine vit qu'il lui fallait s'exprimer d'autre façon.

— Je veux dire: vous attendez pas un bébé?... Non? Combien de temps qu'il y a que vous êtes mariés?

— Quatre mois.

— Oh bien, ça ne veut rien dire. Mais, pour un chantier, vous faut un chantier. Si ça vous adonnait, mon homme avec un de nos garçons ils pourraient vous le monter. Ça leur prendrait pas de temps.

— A combien cela reviendrait-il?

— Mon Dou, je crois qu'ils ne vous « chargeraient » pas bien cher pour l'ouvrage. Mais, pour le reste, ça dépend comment beau que vous voudrez le faire. Avez-vous bien de l'argent?

— ... Non... pas beaucoup... concéda Louise, après quelque hésitation.

Madame Roy pencha la tête d'un air apitoyé et, approchant son siège, prit dans ses mains celles de Louise.

— Je m'en doutais, ma chère dame, je m'en doutais. Si vous êtes capable de « toffer » les premiers temps, vous réussirez pareil. Mais ça prend du courage, oui, ça va prendre bien du courage pour une créature comme

vous pour rester sur une terre comme ça. Enfin, on fera toujours ce qu'on pourra pour vous aider.

*
* *

La voisine partie, Louise songea: « C'est en moi qu'elle paraît ne pas avoir confiance. »

L'après-midi s'avançant, elle commença à s'inquiéter de l'absence de son mari. Se serait-il égaré dans les bois? L'idée d'abord lui vint d'aller à sa recherche. Le souvenir de son excursion du matin l'en détourna. Par moments, elle appelait: « Roger!... Roger!... » Mais elle n'osait pas crier de toutes ses forces ni laisser percer dans sa voix trop d'anxiété, par crainte de lui déplaire, au cas où le son parviendrait jusqu'à lui.

A peine remués par de légères brises, le lac et la forêt n'étaient qu'une vaste sérénité sous d'éclatantes lumières.

Elle essayait de se raisonner. Plus forte que sa raison, cette solitude lui poignait le cœur. Il lui semblait que ces immensités avaient une vie propre, où la sienne n'était qu'une intruse, infime, dédaignée. Elle ne sentait rien qu'un découragement misérable.

Passivement, parce qu'il le fallait, elle se mit à préparer le repas du soir. Roger, assurément, allait revenir.



Il aurait faim. Il aimait une nourriture délicatement apprêtée. Et, apportant à ces mesquins détails une attentive activité, elle découvrit que le travail engourdit l'inquiétude. Elle oublia un peu le trop lent écoulement du temps.

Avant le coucher du soleil Roger apparut, au long du lac, mais du côté de l'ouest. Il avait les mains vides, l'air désappointé. Elle courut à lui et se jeta fougueusement à son cou.

— Je t'ai cru perdu. Comme tu as été longtemps!

— Ma foi, un moment, je ne savais plus comment revenir. Par bonheur j'avais le soleil pour me diriger et j'ai pu retrouver le lac. Ils nous la baillent belle ceux qui prétendent que les Indiens peuvent suivre un gibier à la piste. J'ai bien retrouvé les premières traces de mon chevreuil là où nous l'avons vu ce matin. J'ai même pu les suivre assez facilement tant qu'il y allait par bonds, encore que ce n'était pas si aisé. Après ça, j'ai cherché, cherché, le nez toujours à terre. Quelquefois je croyais tenir la bonne piste. Enfin, au bout d'une heure, découragé, quand j'ai voulu revenir, plus moyen de retrouver mon chemin. Je suis d'abord arrivé au bord d'un grand marais, qu'il m'a fallu contourner. Puis j'ai rencontré un maskeg de mousse pleine d'eau qui n'en finissait plus. De guerre lasse, j'ai poussé droit au sud, du moins aussi droit que j'ai pu et, quand je

suis arrivé au lac, à peu près à un mille d'ici, dans l'Ouest, je ne le reconnaissais plus. Je me demandais si ce n'en était pas un autre.

— Un de ces jours, tu te perdras tout à fait.

— Mais non, mais non. Le sens de l'orientation s'acquiert par la pratique. En attendant, j'ai une faim de loup.

— Le souper est prêt. Viens vite t'asseoir. Tu dois être fatigué.

Louise se sentait au cœur une flamme de joie, comme si Roger lui revenait d'un long voyage plein de périls. Il remarqua son teint avivé, ses yeux brillants. Tout en dévorant à belles dents, il l'admirait.

— Tu deviens cent fois plus jolie, Louise. Si je ne me retenais pas je te dévorerais.

— Achève de manger. Je courrai moins de risques, une fois ta faim apaisée.

Elle lui conta la visite de leur voisine, imitant son accent.

— Oui, dit-il, ce sont de braves gens, mais sans éducation. Et ils ne connaissent que la routine du métier. Je m'en vais leur montrer comment on s'y prend pour donner à une terre toute sa valeur. Tu verras ça.

— Quand vas-tu commencer? Allons-nous bientôt avoir une maison, une vraie maison à nous?

— Oui, j'y ai déjà songé. La vie sous la tente a pourtant ses agréments.

— Sans doute, mais avec le lit, les chaises, les caisses, les malles, c'est un peu étroit comme habitation.

— La place ne manque pas au dehors. Et toi, tu as la fumée pour chasser les moustiques. Dans le bois, sur le soir, ils sont terribles.

IV

Le lendemain apporta la décision.

Ils se réveillèrent au bruit d'un crépitement de pluie sur la toile. Impossible de sortir et de cuire le déjeuner sur le poêle. Ils durent se contenter de biscuits secs trempés dans du lait condensé additionné d'eau froide. Roger prit d'abord l'aventure assez philosophiquement. Il s'étendit, un livre à la main, sur le lit fait d'un matelas posé sur les caisses.

— Dans l'Alberta ensoleillée la pluie ne saurait durer, assura-t-il.

Mais elle ne cessa que le soir, un peu avant le coucher du soleil.

Ce fut une journée longue, froide. La lecture les occupa un moment. Puis il fallut placer, sur des morceaux de bois apportés du dehors, les malles et les caisses at-

teintes par l'eau qui s'infiltrait sous les parois de la tente. Le sol, devenu humide ,glaçait leurs pieds. Ils durent passer l'après-midi sous les couvertures du lit, bataillant contre les moustiques dont il restait toujours des survivants quand ils croyaient les avoir exterminés. Des fourmis, des araignées, des chenilles même grimpaient parfois jusque sur leur oreiller. Un énorme crapaud s'avança, par sauts prudents, les considéra un moment de ses petits yeux froids et ne consentit à s'en aller qu'après avoir reçu sur le dos une pantoufle de Roger.

Au crépuscule, ils parvinrent, non sans peine, à grand renfort de papier, à allumer le poêle. Malgré l'humidité de l'herbe et du sol, assis sur la toile de leurs chaises pliantes, leurs pieds, munis de souliers secs, posés sur des bouts de bois, ils purent se réchauffer, se réconforter d'un repas chaud, agrémenté de thé bouillant, tandis que séchaient leurs chaussures mouillées.

— Dès demain, avait décidé Roger, je m'occupe de la maison.

— Où vas-tu la faire construire?

— Mais ici même, je pense. C'est un endroit commode. Nous aurons la rivière et son eau claire à notre porte. C'est un point important.

— Et où mettras-tu l'étable?

— L'étable? Tu veux dire l'écurie pour les chevaux?

— Mais ne devrions-nous pas avoir aussi un peu de bétail?

— Ma foi, je n'y ai pas encore sérieusement songé. Je préférerais m'en tenir à la culture. Le bétail ne m'intéresse guère. Nettoyer les litières, manier du fumier, ça ne me dit pas grand'chose. Mais le labour, les semailles, voilà du travail noble, poétique même, et qui rapporte gros tout en laissant des loisirs pour la culture intellectuelle.

— Je le veux bien. Mais, en supposant que tu aies de belles récoltes, où les vendras-tu dans ce pays?

Autant pour se persuader lui-même que pour rassurer sa jeune femme, il prit un ton de certitude condescendante:

— Ne te rappelles-tu donc plus ce que tout le monde disait à Edmonton: qu'avant longtemps on allait construire une voie ferrée allant vers la Rivière La Paix. C'est la principale raison qui m'a décidé à chercher une terre de ce côté-ci, et je te l'ai déjà dit: nous sommes en plein sur la ligne directe. D'ici que ma terre soit mise en valeur, nous aurons les « chars », comme on dit ici, peut-être à quelques pas de notre porte.

— D'autres assuraient qu'il ne faut pas s'y fier.

— Le bon sens est là. Tu n'as qu'à prendre une carte. Les voies ferrées suivent forcément le plus court chemin, même s'il faut passer sous les montagnes.

Malgré la conviction de son mari, Louise ne sentait devant elle que l'incertitude d'un vague avenir.

*
* *

Le lendemain matin, de bonne heure, ils allèrent chez les Roy.

La maison basse, au toit recouvert de terre, n'avait qu'une piètre apparence. Mais l'intérieur était propre. Comparée à sa tente, Louise lui trouva un air, pauvre sans doute, mais presque confortable.

— Bonjour, monsieur Bourgouin, bonjour madame. Entrez donc et faites comme chez vous, disaient les Canadiens.

— Avance les chaises, Mélie. Donne donc la berçante à madame.

— Toi, Pierre, fais pas ton monsieur. Vous le croiriez pas, mais ce vieux-là, quand il voit une jolie créature, ça veut encore faire son galant. Comme si je savais pas recevoir le monde aussi bien que lui.

Pierre ne parut pas attacher grande importance à cette algarade. Sans vergogne, il enfourcha une chaise en face de Louise et de Roger encore debouts. Continuant à bourrer soigneusement du pouce une pipe à court tuyau, il dit:

— Assisez-vous, assisez-vous. Comme çà, vous voulez devenir « habitants »?

Ce fut sa femme qui répondit:

— Est-il impoli, un peu, je vous le demande. C'est-y de tes affaires?

Il reprit:

— Mélie, cause donc avec madame, et laisse-nous parler sérieusement. Comme ça, madame Bourgouin, le pays vous fait pas peur? Je comprends ça pour un homme, mais pour une créature...

— Pierre, si c'est pour insulter cette pauvre dame...

— Voyons, Mélie, c'est-y à toi ou à moi de parler le premier?

Ceci resta sans réponse.

— Bin, parle donc si tu veux parler. Mais parle donc, Mélie...

— Ah, tiens! J'aime autant rien dire. Si je me retenais pas, c'est des sottises que je lui dirais, à ce malpoli.

Elle se redressa, bien droite, les mains croisées sur son giron, avec un grand air de dignité blessée. Pierre Roy frotta d'un geste vif une allumette au talon de son soulier et tira posément quelques bouffées de fumée. Puis, désignant sa femme avec le tuyau de sa pipe, il reprit:

— J'ai jamais pu la corriger de ça. Quand je veux parler, faut qu'elle parle. Quand je lui dis de parler, elle

parle plus. A part ça, vous pourriez pas trouver de meilleure créature. Et de première classe pour tous les ouvrages... Là! Voyez-vous? Elle commence à faire bon visage. Des compliments, c'est ça qu'elle cherchait. Maintenant, on va pouvoir parler.

Et sa psychologie devait être juste, car tout alla ensuite avec aménité.

La conclusion des discours fut que, dans une huitaine, son « cassage » de nouvelle terre étant terminé, Pierre Roy viendrait construire le chantier des Bourgouin.

*

* *

Pour Louise cette huitaine parut interminable. Cette vie nouvelle, que son mari prenait comme une aventure, tel un écolier en vacances, elle n'y sentait aucun charme. Roger, chaque jour, pressé de découvrir les coins et recoins de ce pays vierge, entraîné par le plaisir de la chasse, la laissait seule. Sans le goûter, elle regardait ce rapide épanouissement du printemps que son mari trouvait merveilleux. Pour elle, ce n'était qu'une contrée étrangère, inhospitalière, énigmatique, où elle demeurait désœuvrée, souvent enfiévrée d'inquiétude à la pensée qu'à chaque instant l'invisible main de la mort

peut s'étendre et tuer; le tuer, lui, là-bas, elle ne saurait où... personne ne saurait où...

Parfois, dans le lointain, la forêt répercutait longuement, sourdement, l'écho d'un coup de feu. Chaque fois, la pensée lui venait qu'il avait pu se blesser; qu'il se traînait, qu'il gisait quelque part, là-bas, peut-être agonisant. Tremblante, elle se raisonnait, s'affirmant que Roger n'était pas un imprudent. Mais, si quelque bête sauvage...?

Elle ne parvenait à se délivrer de ces hantises énervantes que par le mouvement, une attention, toujours troublée, à ce qui se passait plus près d'elle. La nature, bienveillante à ceux qui savent se la rendre familière, apportait à son souci des divertissements. Parfois c'était un grand oiseau de proie qui, les ailes étendues, planait un instant au-dessus d'elle, l'évaluant d'un air froid et calculateur; c'était, sur la plage sableuse du lac, un rat musqué qui s'approchait, curieux, les yeux brillants, et se dressait sur son derrière, comme un lourd écureuil; ou encore, sur l'eau calme du creek, une vive sarcelle qui venait lentement, ridant à peine la surface et, faisant la navette, étudiait un instant ce nouvel être, puis s'enfuyait dans un rejaillissement de gouttelettes diaprées; quelques minutes après elle revenait encore, attirée et effarée.

Louise songeait que, comme la peureuse sarcelle, son

cœur sans doute serait toujours ainsi ballotté entre le désir de vouloir ce pays nouveau comme allié pacifique et les affolements subits d'une involontaire aversion.

Ces distractions offertes par la nature ne la consolaient pas longtemps. Souvent son anxiété l'emportait jusqu'à la désespérance, et elle ne savait que se répéter: « Pourquoi sommes-nous venus ici? Combien de temps faudra-t-il endurer cette vie? Si Roger pouvait me comprendre, nous ne resterions pas. »

Lui de retour, elle s'accusait de lâcheté. N'allait-elle donc devenir pour lui qu'un triste et décourageant fardeau?

V

Un matin, de bonne heure, ils s'éveillèrent au bruit de haches qui frappaient, non loin, dans le bois. Roger sauta à bas du lit et s'habilla en toute hâte.

— Ce doit être les Roy. Ils ne se gênent pas. Je parie qu'ils abattent justement les arbres auxquels je ne voulais pas toucher.

— Peut-être sont-ils ici depuis longtemps. Ils s'impatientaient de ne savoir que faire.

Elle risqua un coup d'œil par la fente de la toile, au fond de la tente.

— Ils ont amené leur voiture et leurs chevaux. Auraient-ils déjà déjeuné?

Roger, sans même achever de s'habiller, se précipita au dehors et courut vers les travailleurs. Ils se trou-

vaient au sommet d'une légère éminence, au nord, au seuil de la forêt.

— Arrêtez, arrêtez, pas ces arbres-là.

Pierre Roy et son fils cessèrent leurs coups de hache.

— Je voudrais, continua Roger, conserver ces sapins. Ils font très bien dans le paysage.

— Bonjour, voisin, bonjour. Ça, c'est Gédéon, un de mes garçons. On vous a attendu un bout de temps. On voulait pas vous réveiller trop à bonne heure. Alors, comme ça, où c'est que vous calculez de le mettre, votre chantier?

— Je le voudrais un peu au sud de la tente, plus rapproché du lac. Je pourrais ainsi, de ma fenêtre, tirer les canards. Ce serait commode.

Les Roy se regardèrent comme pour se demander s'ils comprenaient bien. Le père répondit:

— Vous pouvez pas faire ça. Le lac peut monter. Vous avez qu'à regarder. Y a des années où les eaux sont venues quasiment jusqu'au bois. Vous voyez pas, là-bas, ces vieux « flottages »? Ça marque un ancien bord du lac, et il y a pas plus de quatre, cinq ans.

Roger, suivant des yeux le geste du Canadien, discerna en effet, sous les longues herbes sèches de la saison précédente et les jeunes tiges de l'herbe nouvelle, une vague ligne renflée qui saillait à la surface de la prairie.

— S'il y a des grosses pluies cette année, continua le vieux Roy, votre maison aura le derrière dans l'eau. Et puis, vous faut une cave, mon cher monsieur. Vous faut une cave sèche, si vous voulez avoir des patates en hiver.

Désorienté, le nouveau colon regarda autour de lui. Louise à ce moment les vint rejoindre et, à sa question, les Roy assurèrent qu'ils avaient déjeuné comme il faut avant de partir.

— J'aurais pourtant bien voulu être au bord du lac, reprit Roger.

—Comme de raison. Seulement, le bord du lac, une année c'est là-bas, une année c'est icitte. Il y aurait bien la pointe, dans le sud-est de votre terre. Ça c'est du terrain haut, mais c'est rien que des roches, quasiment. Vous pourriez pas y faire un jardin. Et en hiver vous auriez le vent en plein.

Après de longues explications, Roger finit par admettre que les Roy avaient choisi le meilleur emplacement. Sur la pente nord de la légère colline se trouvaient des épinettes, que Roger prenait pour des sapins et qui en effet leur ressemblent. Leurs troncs droits, sans nœuds, sont les meilleurs matériaux pour les constructions dans ce pays. Il y avait aussi quelques tamaracs (mélèzes), au bois lent à pourrir, pour les premières assises sur le sol; et quantités de perches, plus

petites, pour la toiture. Les trembles, choisis de moyenne taille, une fois fendus et équarris, fourniraient le plancher.

Sur cette colline, au sud, le terrain sablonneux et plus sec, riche cependant d'humus noir, mais peu propre à la végétation arborescente, n'était couvert que par des herbes, des cerisiers, des saskatouns, des framboisiers sauvages et quelques buissons de saules nains.

Sans avoir l'air de se hâter, les deux Canadiens firent rapide besogne. Pris d'émulation, Roger voulut apprendre à manier la hache. Il n'eut qu'à regarder les deux habiles bûcherons. Pour ses débuts dans cet art, il s'en prit aux arbustes qui couvraient le sud de la colline. Maladroit, il ne savait pas laisser glisser, en va et vient, sa main au long du manche, ni attraper le biais qui fait la plus profonde entaille au fil du bois. Peu accoutumées à ce travail, ses mains s'écorchaient et se fatiguaient. Il les reposait par un emploi différent, creusant à la pelle une petite cave au milieu du chantier. Le soir, il était brisé de fatigue. Tout courbaturé, le lendemain matin, il se remettait vaillamment à la tâche.

Madame Roy venait souvent, l'après-midi. Elle s'intéressait à tous les détails de l'entreprise comme si elle eût été sienne. Louise un jour voulut la suivre à un demi-mille, à l'ouest, vers un grand maskeg où se trouvait de la belle mousse spongieuse, pour couvrir le toit.

A pleines mains elles l'arrachèrent et l'empilèrent sur un lit de branchages.

— S'il pleut pas trop ces jours-ci, elle sera vite assez sèche pour que mes hommes en charrient tout ce qu'il faut pour le toit. Faudra qu'ils prennent les bœufs, par exemple. Ici, des chevaux, ça se casserait les pattes. Mais, ma chère dame, permettez-moi de vous le dire, vous êtes pas chaussée ni habillée pour travailler.

Elle souleva sa propre jupe pour mieux faire voir ses fortes chaussures.

— Ça, au moins, c'est pas beau, mais vous pouvez courailler avec, n'importe où, et vous avez toujours les pieds secs. Si vous voulez, la prochaine fois que mon vieux ira au village, à l'autre bout du lac, il pourrait vous en acheter une bonne paire. C'est du trois que vous chaussez?

Louise ignorait les pointures américaines, différentes des mesures françaises.

— Oui, c'est du trois, assura Mme Roy. Mais prenez du quatre. On est plus à l'aise avec des souliers larges. Et puis, vous allez encore dire que je me mêle de ce qui me regarde pas, mais, si j'étais de vous, je m'achèterais tout de suite une couple de vaches. Avec du lait, de la crème, du beurre, ça sauve bien de la dépense.

— En auriez-vous à vendre? interrogea diploma-

tiquement Louise, un peu soupçonneuse du parfait désintéressement de ces conseils.

Mme Roy n'y vit nulle malice. Elle répondit:

— Non, pas nous autres. Il y a bien ma Finette. C'est une bonne laitière. Pour ça, oui, c'est une vraie bonne laitière. Mais il y a pas une clôture qu'elle passe pas au travers. Je la vendrais bien, parce qu'elle nous donne un bardas du diable, qu'on est obligé de lui mettre des carcans. Mais vous autres, vous pourriez jamais la faire rester icitte. Et puis des poules? Quand c'est que vous calculez de vous gréier de poules? C'est bin commode d'avoir des œufs sous la main quand vous êtes pressée pour la mangeaille.

En revenant vers les hommes, elle dit encore à Louise:

— Si seulement vous étiez venus deux ou trois semaines plus tôt, on aurait pu vous faire un jardin. Ça vous sauve bien de l'argent, un jardin. Et puis, c'est de santé, les légumes. Moi, pas de jardin, j'aimerais autant pas vivre. C'est pas pour me mêler de vos affaires, ma chère dame, non, croyez bien, mais si j'étais de vous je me ferais labourer un bon demi-arpent, devant la maison, cet été, pour avoir de la bonne terre, bien pourrie, de bonne heure au printemps de l'année qui vient.

Louise ne savait guère si ces simples vues pourraient cadrer avec les projets plus grandioses de son mari.

*

* *

Quinze jours après, la maison était prête. Pour les fenêtres, la porte, un poêle de cuisine, et quelques autres choses nécessaires, il avait fallu un voyage de Gédéon Roy jusqu'au lointain hameau, qualifié du nom pompeux de village.

Face à l'espace grand ouvert au sud, vers le lac, cette rustique demeure était cernée de tous les autres côtés par la forêt. Avec son toit bas et lourd, ses deux petites fenêtres à droite et à gauche de la porte, un citadin ne lui eût trouvé qu'un aspect de pauvre masure. Toutefois, au soleil, les teintes claires du bois fraîchement équarri lui donnaient l'air amène des constructions neuves.

— Une fois que vous l'aurez « bousillée » pour l'hiver, avait dit Mme Roy, vous pourrez rien souhaiter de mieux.

Le dernier matin, en venant de chez eux, les Roy, père et fils, avaient attelé leurs bœufs et chargé sur leur voiture la charrue et la herse. Derrière, roulait le pulvérisateur à disques.

C'eſt pourquoi, maintenant, devant la maison, sur la pente sud de la colline, s'étalait une surface labourée, hachée par les disques, ameublie, aplanie par la herse, et un beau terrain de couleur sombre marquait la première emprise humaine sur la lisière de la forêt.

Vers le soir, avant de repartir, debout devant ses bœufs qui ruminaient placidement, le vieux Roy bourrait sa pipe, admirant d'un air satisfait son ouvrage. Gédéon, assis dans la voiture, tenait les guides et attendait, souriant. Tous deux écoutaient avec un évident plaisir les remerciements des nouveaux colons.

— Et pour le prix, monsieur Bourgouin, je vous le répète, ce sera comme vous voudrez. Vous pourrez payer « cash », ou bien vous pourrez me rendre ça en travail. Ça me fait pas de différence.

— Dans ce cas, répondit Roger, j'aime mieux consacrer tous mes inſtants à ma terre. Votre prix d'ailleurs n'eſt vraiment pas cher. En France, il m'eût fallu payer bien davantage.

Et il paya « cash », en billets de banque, que le père Roy enveloppa dans son mouchoir, soigneusement, mais sans les compter. Telle eſt, dans l'Oueſt canadien, la confiance entre nouveaux colons qui s'eſtiment. Vérifier la somme en présence de Roger eût paru une insulte.

VI

Reśtés seuls, Louise et Roger eurent une période d'enthousiasme effervescent.

Après une hâtive inśtallation: un lit fait de bois dégrossi et placé dans l'angle nord-oueśt de la maison, le poêle monté près du mur de l'eśt, le jeune homme laissa sa femme maîtresse d'arranger l'intérieur à sa guise et d'occuper son temps comme il lui plairait. Elle fit de l'unique pièce une chambre-cuisine d'aspeċt avenant. En face de la porte, sur le beau terrain neuf, elle sema des graines de fleurs annuelles apportées de France et en surveilla avidement la germination.

Pour lui, chaque matin, de bonne heure, le bois apprêté pour le poêle, deux seaux d'eau puisés, à cinquante pas à l'oueśt, dans la petite rivière et rapportés à la maison, il partait à l'ouvrage. Sur cette rivière, il

avait d'abord jeté une passerelle à la mode du pays: le tronc d'un arbre qui croissait sur la berge et qu'il abattit, puis au long duquel, pour la sécurité des pas de Louise, il en plaça deux autres. Elle était venue pour voir tomber ces premières grandes victimes de la hache maniée par son mari. Devant la chute du premier, une crainte irraisonnée la fit toute frissonner. Un instant, elle crut que l'arbre géant allait l'atteindre de ses hautes branches, qu'il la cherchait dans ses premières vacillations, puis qu'il se ruait sur elle. Instinctivement elle s'enfuit, frémissante, sans écouter les appels de Roger qui riait de son effroi.

Lui, de l'autre côté du creek, s'attaquait à la forêt.

Les premiers jours, sa maladresse et la nouveauté de l'exercice le forçaient à venir fréquemment se reposer à la maison. Louise lui souriait, heureuse de le voir plein d'ardeur et de constater que la chute retentissante d'un arbre, dont elle tressaillait encore d'émoi, n'avait pas écrasé le travailleur novice. Roger, tout en sueur, racontait ses prouesses. Quand venait le tardif crépuscule de ces longues journées de juin, il était à bout de force, mais fier de son endurance. Peu à peu rassurée et gagnée par son entrain, elle se prit d'un désir de trouver, elle aussi, quelque moyen d'accélérer leur fortune. Les idées de Mme Roy finirent par s'ancrer définitivement dans son esprit.

Un soir qu'ils étaient assis tous deux au seuil de la porte, protégés des maringouins par la « boucane », elle entama la question. Mais Roger, tout à son enthousiasme de bûcheron, ne voulait entendre parler ni de vaches, ni de poules.

— Il faudrait d'abord une étable, objectait-il.

— Sans doute. Ne parlais-tu pas d'avoir des chevaux? Alors...?

— Oui, il m'en faudra avant peu pour arracher les souches. Mais nous avons bien le temps de nous mettre dans le fumier.

— Ecoute, Roger. Notre argent s'en va. Si nous avions vaches et poules, chaque fois que les Roy iraient au village, ils emporteraient avec les leurs nos œufs et notre beurre. Notre argent durerait davantage.

— Je ne sais trop. Avant de retrouver la somme dépensée pour des vaches et des poules, combien nous foudra-t-il vendre de douzaines d'œufs et de livres de beurre?

— Il y aura aussi les veaux et les poulets qui grandiront.

— S'ils ne crèvent pas.

— Oh, Roger, tu te dépraves. Pourquoi employer ce mot grossier?

— C'est le métier qui veut ça. A travailler des mains, on ne s'affine pas.

Louise commençait à s'en apercevoir. Déjà il lui avait



fallu insister pour qu'il se rasât la barbe chaque matin. Sa tenue, nécessairement négligée pour le travail, demeurait négligée aussi à la maison.

Le lendemain, elle revint à l'attaque sur la question d'une étable.

Rendue tenace, parce que ses journées avaient de longues oisivetés, elle finit par obtenir de son mari qu'il se mît à construire au moins une sorte d'abri. Roger, une fois décidé, s'intéressa à ce nouvel ouvrage. Il n'employa que les troncs d'arbres qu'il pouvait apporter sans trop de peine. Imitant la façon dont s'y étaient pris les Roy, il éleva tant bien que mal une étable de dimension suffisante, mais dont le toit, fait de perches, restait à jour. Il l'avait placée à mi-chemin entre le ruisseau et la maison, à cause de la proximité de l'eau pour les bêtes.

— Recouvrir ce toit de mousse et de terre, à moi tout seul et sans voiture, je n'en finirais jamais. Le plus simple est de faire comme nos voisins pour leur poulailler: poser une bonne couche de foin par dessus.

*

* *

Juillet vint refouler leur ardeur.

Trois jours durant la pluie tomba sans discontinuer, et

fréquemment encore dans le cours du mois. Obligé à son tour au désœuvrement Roger s'irritait. Pour lui la lecture avait beaucoup perdu de son ancien charme. Son esprit revenait sans cesse à tout l'ouvrage du défrichement demeuré en suspens. Louise lui proposa cette occupation:

— Si tu écrivais un article pour quelque revue de France?

— Comment veux-tu que j'écrive avec tous les plans que je remue dans ma tête? Comment vais-je pouvoir faire du foin avec cette diable de pluie? Il en faudra pourtant si tu tiens à acheter des vaches et moi des chevaux. Hé, maudit pays!

Il se jetait sur le lit, essayait d'y dormir. Cinq minutes après, il bondissait jusqu'à la porte, regardant, les sourcils froncés, l'interminable déluge. Un mois et demi d'activité physique avait déjà fait de lui une machine vigoureuse, résistante, un animal musclé, plus vite fatigué de repos que de travail. Louise le trouvait beau. Elle s'enorgueillissait de sa force nouvelle, un peu brutale. Mari moins attentif, son amour, s'il devenait plus souvent oublieux, n'en avait que de plus fougueux retours. C'était comme un autre homme qui apparaissait en lui et dont, parfois, elle était un peu effrayée.

Un jour, passé le milieu du mois, le père Roy vint les visiter. Il les félicita du confort de leur intérieur.

Puis, en bon fermier, jamais satisfait de la saison, il commença par pester contre la pluie.

— Et vous allez voir ça. Le lac va monter si haut qu'il va manger tout votre foin, sans parler du mien.

Inquiété, Roger demanda:

— Pourrait-il déborder jusqu'à couvrir toute ma prairie? En voilà déjà presque un quart de noyé.

— On sait pas, monsieur Bourgouin, on sait pas. Si le mauvais temps tient encore deux semaines... Mais c'est pour ça que je suis venu causer. Ça vous irait-il si on faisait les foins ensemble? Mes garçons n'ont pas le temps, qu'ils disent. La pluie les a retardés pour leurs ouvrages.

Les conditions débattues, ils conclurent un accord.

Sur la fin du mois le temps se remit au beau et Roger apprit comment se font les foins en Alberta.

Chez les Roy, où la prairie avait été brûlée et nettoyée de bonne heure au printemps, les chevaux attelés sur la faucheuse et le râteau mécaniques, furent employés. Mais sur la terre des Bourgouin il fallut couper surtout avec la faux et « vaillocher » à la fourche. Louise alors admirait la rapide aisance avec laquelle son mari apprenait ces métiers nouveaux. Elle comparait, non sans fierté, sa souple et élégante vigueur à l'allure lourde et massive de l'autre homme. Pourtant, le soir venu, durant le souper pris en commun, elle devait s'avouer que,

le Bonhomme Roy n'avait pas les traits ni l'attitude aussi épuisés que Roger.

Avec les précautions oratoires coutumières, le voisin leur donnait quelquefois son avis.

— Vous allez dire que c'est pas de mes affaires, mais vous auriez pas dû mettre votre étable à l'ouest. Dans ce pays-citte, ça m'a l'air que c'est surtout des vents d'ouest.

Et encore:

— A votre place, j'aurais pas abattu tous les arbres de l'autre bord du creek. Astheure, votre étable et votre maison sont pas protégées.

Louise ne comprit pas alors l'importance de la première critique. Pour la seconde, elle avait déjà remarqué, certains jours, les violences accrues du vent contre l'habitation. Restés seuls, le soir, elle dit à son mari:

— Nous devrions toujours leur demander conseil. Ces gens, s'ils ont moins d'instruction, ont plus d'expérience que nous.

— Oh, répondit Roger, il n'y a guère qu'un an qu'ils sont ici. Leur expérience n'est pas infaillible.

Un peu plus tard, la fenaison terminée, l'étable couverte d'une meule de foin, deux vaches et une douzaine de poules achetées par Roger chez des fermiers installés au bout du lac puis logées ensemble dans cette étable, la sagesse du voisin dut être reconnue.

Le plus souvent en effet le vent soufflait de l'ouest et du nord-ouest. L'odorat délicat de Louise eut à subir la nausée presque continue des émanations du fumier. La fin de l'été apporta aussi un pullulement d'insectes. Elle ne savait comment lutter contre eux. Sans se plaindre, elle endura; non sans une sourde révolte.

Roger avait repris, rageusement, sa lutte contre la forêt. Le mal commencé de l'autre côté du creek n'ayant guère de remède, il continua d'agrandir l'abattis. Parfois il était pris de sombre découragement. Combien lents étaient ses progrès à côté de ce qu'il avait escompté! Pourtant il ne rentrait même plus à la maison que pour les repas.

— Il faudrait être plus d'un pour pouvoir aller vite. A moi tout seul, c'est presque perdre mon temps. L'autre jour, au hameau, j'ai cherché des hommes. Ils sont tous occupés en ce moment.

Compatissante, et pressée elle-même de voir avancer le grand œuvre, Louise offrit:

— Voudrais-tu que je t'aide? Je pourrais peut-être empiler le bois sec et les petits arbres.

— Ma pauvre Louise, tu ne pourrais qu'y déchirer tes mains et ta robe. Non. Les travaux de la saison vont bientôt finir sur les fermes. J'arriverai bien à trouver un ou deux hommes inoccupés.

VII

Mme Roy, un après-midi, apporta deux beaux « poissons-blancs » retirés des filets le matin même. Louise, comme d'habitude, était seule à la maison. A genoux, elle achevait le lavage du grossier plancher fait de trembles équarris.

— Alors, ma chère dame, comment que vous allez? Mon Dou, mon Dou, y en a des mouches par chez vous!

— Oui, depuis quelque temps elles deviennent terribles. Il n'y a que le soir et la nuit où elles me laissent un peu de répit.

Louise s'était péniblement relevée. Elle offrit une chaise, puis se lava les mains, tandis que la voisine s'asseyait et expliquait:

— C'eſt votre étable, voyez-vous. C'eſt le fumier

qui les attire, puis le vent qui les chasse icitte. Mon vieux me disait ça, que c'était mal calculé de mettre l'étable du bord de l'ouest, et surtout si proche. Les maringouins, y a encore moyen de s'en débarrasser avec la boucane, mais les mouches, moi, ça me rendrait folle. Ma chère dame, vous me croirez si vous voulez, y a des fois que j'aurais mis le feu au chantier rien que pour les voir brûler avec. Les hommes, eux, y sentent pas ça comme nous autres. Ils passent quasiment tout leur temps dehors. Moi, l'aut'jour, j'ai pas eu de répit que mon vieux s'en aille au village me chercher de la toile à fromage puis qu'y me fasse une double porte avec, en plus de couvrir les fenêtres. Maintenant, des mouches, on en a encore, certain; mais pas comme avant, non, pas comme avant.

En face d'elle, Louise s'était assise, l'air fatiguée, et elle répondit d'un ton las:

— Est-ce que, vous aussi, madame Roy, vous regrettez parfois la ville?

— Des fois, oui. Mais ça ne dure pas. Moi, d'abord, voyez-vous, j'aime assez les animaux que je peux pas m'en passer. Mais vos vaches, à vous; vous aimez pas ça, des vaches?

— Les premiers jours, Roger et moi nous avons eu bien de la peine à les traire. Maintenant j'arrive à le faire toute seule. Mon mari est toujours si occupé, lui.

Elle n'aurait pu en dire davantage. Quelque chose comme des doigts rudes se mettait à lui étreindre la gorge. Elle détourna la tête, pour ne pas laisser voir ses yeux devenus humides, et essaya de se maîtriser. La voisine la considérait avec quelque surprise.

— C'est-y que j'aurais dit quelque chose qui vous a fait de la peine?

Louise secoua la tête.

— Alors ça serait-y votre mari?... Ou bien ça serait-il que vous êtes malade?

Pour rien au monde ce cœur endolori n'aurait consenti à montrer toute sa secrète blessure. Elle balbutia:

— Non. Mais j'ai les nerfs tout à l'envers depuis quelque temps.

— Oui?...

Et Mme Roy, de ses bons yeux noirs, l'examinait attentivement. Elle rapprocha sa chaise et enserra une des fines mains blanches sous ses gros doigts courts et brunis.

— Qu'est-ce que vous sentez, dites-moi, ma chère dame?

— Je ne sais pas. C'est peut-être ces mouches, l'odeur du fumier... c'est plus fort que moi...

— C'est sûr. Quand on n'est pas accoutumée... Vous avez pas mal au cœur, des fois?

— Oui, quelquefois des vomissements.

— Et puis des chaleurs au visage, des entournements?

— Oui.

De sa main libre, la jeune femme s'était caché les yeux. Cette compassion l'empêchait de se raidir dans sa fierté. Ses paupières se gonflaient de larmes.

— Ma chère dame, oui, la vie est dure, des fois. Mais il y a aussi des bons côtés. Aimeriez-vous ça, d'avoir un bébé?

La voix de Mme Roy avait tout à coup pris une intonation joyeuse et, à cette question inattendue, Louise découvrit ses yeux tristes. Serait-il vrai?...

— Eh oui, eh oui. Ça m'a tout l'air que vous allez être maman au printemps qui vient.

Mais la jeune femme refusa de trouver dans cette perspective une consolation. Ce ne lui semblait qu'une misère nouvelle. Elle n'en parla pas à Roger. « Tant que cela n'est pas certain... Et puis, comment le prendrait-il?... Mon Dieu, mon Dieu, avoir un enfant... dans ce pays... Il ne faut pourtant pas qu'il voie mon chagrin... Il ne faut pas que je lui ôte son courage... »

VIII

Un jour, après le milieu de septembre, Roger profita d'un voyage du père Roy au hameau pour s'y rendre aussi. Il ne put trouver comme « engagés » que deux Slaves qui, du moins, savaient l'anglais. Un fermier les lui avait recommandés comme rudes travailleurs. Il les ramena avec lui, ou plutôt fut ramené par eux chez lui. Exerçant diverses industries, ils étaient parfois pêcheurs, et possédaient un canot. Ils vinrent par le lac. Ayant apporté leurs couvertures, il se firent un lit de foin dans l'étable, où ils couchèrent.

Dès lors, de l'autre côté du creek, toute la lisière sud de la forêt fut assaillie par les haches retentissantes, et les dernières feuilles jaunies s'envolaient dans le frissonnement des branches. Connaissant leur métier, les deux Slaves, au lieu de couper les arbres au dessus du sol, les sapaient aux racines. Mais ils les laissaient debout. Cela

durait, parfois, plusieurs jours, jusqu'à ce que survînt le vent. Alors, cette poussée tranquille, sans choc, lente mais inexorable, faisait courber les hautes têtes denudées et, dans un fracas formidable, jetait à terre tout un pan de la forêt.

Le Bonhomme Roy vint un après-midi examiner l'ouvrage, et il dit:

— A les prendre aux racines, ça avance pas si vite qu'en laissant les « chousses », certain. Mais ça vous gagne du temps et aussi bin de la peine qu'on aurait ensuite. D'un aut'côté, ça brûle pas si bien. C'est pas empilé, tassé, comme quand vous empilez ça proprement, vous même. Et puis, il y a toujours quelques racines pas coupées: Ça fait des arbres qui restent verts. Enfin, chacun sa façon. Seulement, l'automne, c'est pas la bonne saison. Quand ils ont plus leurs feuilles, ça prend du temps avant qu'ils « chessent ». Tout de même, quand vous avez jeté le bois à terre, c'est toujours le plus gros de fait.

Roger, tout à l'enivrement de la lutte, travaillait autant que ses hommes. Louise elle-même commençait à s'y intéresser et à croire au succès.

Souvent, dans l'après-midi, autant pour échapper aux mouches et à l'odeur de l'étable, à quoi elle ne s'accoutumait pas encore, que poussée par une curiosité nouvelle, elle passait le pont, longeait le nord de la prairie

où le foin avait été fauché. Ce n'était plus qu'une longue bande jaune et grisâtre, mais le lac scintillant l'animait au sud, et un gros meulon de foin, pointu, allongé, lui prêtait maintenant un aspect moins sauvage. Assise à l'ombre, au nord de ce meulon, elle regardait devant elle l'espace déjà gagné sur la forêt.

Elle les plaignait presque, maintenant, les grands arbres nus aux longs fûts droits et minces, couchés les uns sur les autres en une masse pitoyable. Par delà ces cadavres, les trois haches se levaient et retentissaient, avec des flamboiements au soleil.

Mais, derrière les trois hommes, si petits à ses pieds, l'immense forêt millénaire se dressait. Défeuillée, avec une longue lisière d'un gris verdâtre, claire, et gaie sous les reflets d'un ciel lumineux, elle avait un visage à la fois transparent et fermé. Le regard pouvait pénétrer à travers les premiers rangs serrés, puis il se perdait dans des profondeurs obscures qui ne laissaient rien deviner. Louise ne pouvait se défendre d'un sentiment d'impuissance en face de cette haute barrière qui lui paraissait veiller à la sécurité d'une muette et sinistre force, accroupie là-bas dans l'ombre, et qui attendait une proie.

*

* *

Si les deux engagés couchaient à l'étable, ils prenaient leurs repas, suivant la coutume de l'Ouest, à la maison, en même temps que Louise et Roger.

D'abord gênés par la présence d'une femme qu'ils sentaient de race supérieure, les deux rudes travailleurs osaient à peine ouvrir la bouche. Au bout de quelques jours, grâce aux efforts de Roger surtout, ils commencèrent à lever les yeux, puis à sourire, puis à parler.

L'un et l'autre étaient bâtis sur le même type: mi-européen, mi-asiatique, osseux, épais, fort et lourd. C'étaient des hommes encore jeunes. Leur barbe était noire, leurs yeux noirs, leurs cheveux noirs, descendant bas sur le front. A table, les premiers temps, ils mangèrent en essayant d'imiter les manières civiles de leurs hôtes. Leur maladresse les découragea. Ils revinrent à leurs façons naturelles, s'en excusant avec bonne humeur.

Louise aurait facilement pardonné leur manque de savoir-vivre, s'ils n'avaient eu des conversations qui devinrent vite déplaisantes. Bien que sa connaissance de la langue anglaise fût loin d'être aussi étendue que celle de son mari, elle en savait assez pour entendre ce que disaient ces hommes. Roger, curieux, les questionnait. Pour les mettre à l'aise il descendait à leur niveau, riant de leurs réflexions, même lorsqu'elles manquaient de bienséance, ce qui était fréquent. Encouragés, ils cou-

laient un regard du côté de Louise. Elle paraissait ne pas comprendre. Ils s'enhardissaient. Le moins indélicatement qu'ils pouvaient ils glissaient des remarques grivoises dont le plus scabreux du sous-entendu leur paraissait suffisamment déguisé par de gros rires. Dans l'éclat de leur gaieté ils tapaient le plancher de leurs épaisses semelles. Roger ne se formalisait de rien. Il tenait à voir ses engagés satisfaits. A son insu, il imitait parfois leurs façons, mettait ses coudes sur la table, riait du même rire épais.

Avant de sortir, ils fumaient quelques pipes d'âcre tabac, crachant sur le plancher. La fumée emplissait vite la petite maison. Louise suffoquait. Tandis qu'elle desservait la table ils la poursuivaient, lorsque le mari ne les observait pas, de leurs noires prunelles où luisaient des cupidités trop évidentes. Jamais ils n'avaient appris à voiler leurs convoitises sous un masque de civile réserve. Peut-être ne les savaient-ils même pas maîtriser, craignait-elle.

Lorsqu'elle surprenait, de furtifs coup d'œil qu'elle ne pouvait retenir, ces insistantes avidités, le rouge de la honte lui venait aux joues. Blessée, irritée par la muette insulte, elle se retournait parfois, frémissante, et les défiait en face, tour à tour. Ils baissaient alors, un instant, leurs paupières. Bientôt, du coin de leurs yeux mi-clos, ils revenaient harceler leur victime. Chas-

sée de sa demeure par l'intolérable poursuite, elle n'y rentrait qu'après leur départ.

Vint une journée pluvieuse et froide. Les engagés avaient passé la matinée à somnoler dans l'étable. Après dîner, ils proposèrent à Roger une partie de cartes. Ils en avaient un jeu, fort défraîchi. Il accepta, ne sachant lui-même que faire de son oisiveté forcée. Ce fut pour Louise une après-midi d'ignoble supplice. Pour y échapper, un moment, elle sortit. Ne pouvant rester sous la pluie, elle alla se réfugier dans l'étable. Bientôt, à demi gelée, elle dût rentrer à la maison et se livrer, impuissante, aux regards cupides.

Le soir, les deux hommes partis, malgré sa ferme résolution de ne rien dire qui pût déplaire à son mari et lui causer des soucis, elle ne parvint pas à retenir une timide plainte:

— Jusqu'à quand vas-tu garder ces Slaves?

— Comment? N'es-tu pas contente de voir tomber le bois? Je sais bien qu'ils ne sont guère gens de bonne compagnie. A moi non plus leurs manières ne plaisent guère.

— Tu les y encourages, reprocha-t-elle doucement. Pourquoi parais-tu si amusé de toutes leurs grossièretés?

— Oh, entre hommes... Tu n'es pas censée les comprendre.

— J'en saisis assez pour avoir souvent honte à ce que

vous dites. Ne sens-tu pas, Roger, combien c'est dégradant pour moi, qui n'ai nulle part où me réfugier? Et n'est-ce pas aussi un peu dégradant pour toi?

Roger ne se croyait pas si coupable. Il ne répondit qu'en bâillant et s'étirant sur sa chaise, les jambes allongées et écartées. Décidée à demeurer douce, Louise reprit, sans acerbité:

— Oui, tu te dépraves. Tu te fais trop semblable à tes hommes.

— Il le faut bien. Ces pauvres diables, les premiers jours, ne savaient sur quel pied danser. Nous leur faisions presque peur. Aujourd'hui...

— Aujourd'hui, ils sont chez nous en pays conquis.

— Oh, n'exagère pas.

Luttant contre une sourde irritation, Louise poursuivit, d'un ton qu'elle s'efforçait de maintenir calme mais où il perçut la vibration du frémissement intérieur:

— Ils se conduisent avec moi comme si j'étais une domestique, leur esclave. Je les sers à table, je lave leur linge et ils n'ont jamais dit une seule fois merci. Et, tant qu'ils sont ici, leurs yeux, leurs yeux malhonnêtes, sont sans cesse attachés sur moi.

Croyant bien faire, le mari essaya de la flatterie:

— Mais tu es assez jolie pour tourner la tête à n'importe quel homme. Ne m'as-tu pas autrefois fait perdre la mienne?

Autrefois... autrefois, sur un mot d'elle, Roger accédait aussitôt à tous ses désirs. Autrefois, il se serait indigné du moindre regard insolent posé sur sa femme. Autrefois, il veillait avec une attention inquiète au bien-être de la jeune épouse. Autrefois, il avait soin de se tenir lui-même au plus haut rang de l'élite humaine.

Avec le grossissement que donne la souffrance, elle apercevait des transformations menaçantes. Aujourd'hui, imperceptiblement, son mari dégénérait. De sa perfection intellectuelle et morale les nuances les plus délicates semblaient s'effacer. Auprès d'hommes grossiers, il restait encore d'essence supérieure mais, déjà, il prenait avec eux des airs de ressemblance, de nouvelles intonations de voix peu décentes, des gestes plus communs, des poses sans élégance. Aujourd'hui il ne connaissait plus la prompte susceptibilité de la jalousie amoureuse. Aujourd'hui... aujourd'hui, c'était à sa terre, à sa conquête matérielle, qu'il donnait toutes ses pensées. Il triomphait des premiers obstacles de la forêt, et déjà elle se vengeait en lui ôtant les plus précieuses parties de son âme.

Roger l'avait attirée sur ses genoux, disant: « Embrasse-le ton dépravé de mari. As-tu honte d'un travailleur? » Non, il ne la comprenait pas. Il ne comprendrait plus jamais, peut-être, qu'elle l'eût préféré

tel qu'il était autrefois. Découragée, prête à pleurer, elle ne put que dire:

— J'ai hâte que ces hommes s'en aillent et que nous restions tous deux seuls.

— Moi aussi, assura-t-il.

Mais son ton et son attitude distraite n'attestaient guère la conviction de sa réponse.

Revêtant son cœur de soumission douloureuse, avec des nerfs exaspérés, Louise attendit impatiemment l'heure de sa délivrance.

* * *

Elle avait peu de loisir pour envenimer son chagrin par trop d'apitoiement sur soi-même. Les besognes manuelles occupaient maintenant la plus grande partie de la journée. Sans les aimer, elle s'y soumettait. Elles accaparaient son attention. Sa peine rencontrait parfois du réconfort. Les engagés, chaque samedi soir, s'en allaient dans leur canot pour ne revenir qu'au lundi matin. Le dimanche, ainsi, lui apportait la paix. Roger profitait de l'après-midi de ce congé pour chasser et explorer aux environs. La jeune femme avait toujours alors une visite.

Curieuse et sympathique, Mme Roy la venait voir

chaque dimanche. En cette humble fermière Louise sans doute ne pouvait trouver une âme sœur de la sienne. Pourtant, à l'écouter, c'était un dérivatif adoucissant.

Bien qu'octobre eût apporté de fréquentes gelées nocturnes, les journées demeuraient encore presque toujours chaudes, ensoleillées. Les deux femmes sortaient au grand air, se promenaient au long du lac, puis revenaient s'asseoir, au bord de la rivière, à l'ombre d'un saule aux branches défeuillées mais dru serrées. Tués par le gel des nuits les moustiques n'importunaient plus.

— Moi, affirmait Mme Roy, il n'y a rien que j'aime comme l'automne quand il y à des belles journées de temps doux. On jouit de son reste avant l'hiver qui vient. Toutes les récoltes sont rentrées. On est tranquille. C'est ce qu'il y a de mieux dans l'année.

Louise, obligée pour la première fois de sa vie à de fatigants et déplaisants travaux, à des promiscuités grossières, n'avait jamais souffert de jours aussi lamentablement tristes. La satisfaction de sa voisine l'étonna.

— Comment, demanda-t-elle, pouvez-vous aimer une telle existence?

— Mais pourquoi, ma chère dame, ne pas l'aimer?

La tête baissée, les yeux fixes, Louise soupira:

— Elle est si dure, si dure.

— Pour ça, c'est une vie « toffe », certain. Mais au moins on s'ennuie pas. Y a de l'occupation en masse.

Mon homme, mes vaches, mes moutons, mes poules, mes cochons, ça me donne pas mal de bardas. Mais moi, j'aime ça, l'ouvrage. J'y suis accoutumée.

— Si encore, murmura Louise, on était sûr de réussir.

— Oui, y a ça. On n'eſt pas sûr de réussir. Mais, ma chère dame, c'eſt juſtement ça qui eſt plus intéressant dans l'affaire. Quand c'eſt trop facile, c'eſt ennuyant. Sur une vieille terre, bien emmanchée, où vous êtes gréié de tout ce qu'y faut, on eſt sûr d'avoir le dessus à peu près à tout coup. Alors qu'eſt-ce que vous pouvez y trouver d'excitant? C'eſt toujours le même jeu. On le connaît trop. Ça devient tannant. Mais, sur une terre neuve, ça c'eſt autre chose! Vous êtes pas sûr comment ça va virer. Alors ça devient une vraie bataille. C'eſt-y la terre qui va gagner? Ou bien c'eſt-y vous? Moi, ça m'excite. Je me pense en mon pardedans: « Attends un peu, toi, que je m'y mette! On va voir ça si c'eſt toi qu'aura le dessus, ou si ça va être moi. » On s'agrippe, on se cramponne. Oui, ça au moins c'eſt du plaisir.

A la voir geſticuler, secouer de ses fortes mains une imaginaire terre ennemie, Louise, amusée, souriait. Son cœur se réchauffait à cette énergique vaillance. Elle ne pouvait s'empêcher de trouver quelque grandeur dans cette simple femme.

Comme honteuse de sa force et de son entrain devant



cette faiblesse qu'elle sentait malheureuse, Mme Roy reprit:

— Pour vous, je comprends, ma chère dame, c'eſt pas votre vie. Vous avez pas été accoutumée. Vous pouvez pas trouver ça à votre goût. Mais votre mari a déjà fait un bon commencement. Il a bien du courage, votre mari, pour un homme qu'avait jamais travaillé. Comme de raison, y a des affaires qu'il aurait pas dû faire. Des fois, on se trompe. Mais je trouve que c'eſt un homme bien capable pour un commençant, monsieur Bourgouin.

— Oui, concéda Louise, je n'aurais jamais cru qu'il pourrait devenir aussi habile à l'ouvrage. Et il eſt infatigable, lui.

— Vous verrez ça. A la fin vous ferez une bonne vie. Ça sert à rien de se chagriner.

Puis, après un coup d'œil vers le front baissé de Louise, et avec un peu d'hésitation:

— Vous verrez, ma chère dame, vous verrez. Le Bon Dieu saura bien vous arranger vos affaires. Seulement, c'eſt pas toujours comme vous Lui demandez. Ça arrive pas toujours comme on voudrait, non, pas toujours comme on voudrait.

Elle se tut. Ses yeux, à elle aussi, devenaient fixes, emplis d'une triſte douceur.

Louise comprit que cette âme qui jusqu'ici lui avait

paru d'un métal dur, trop fortement trempé, n'était point si différente de la sienne, puisqu'elle portait des blessures et s'attendrissait encore à leur souvenir. — « Peut-être un jour, songeait-elle, pourrai-je devenir comme cette femme, courageuse, avançant malgré tout, la tête droite sous les coups du sort. »

Mais son cœur douloureux protestait en gémissant:

— Oui, un jour, peut-être. Pas maintenant. Pas tout de suite. Je ne peux pas. C'est trop dur déjà... Trop dur...

IX

Vers le milieu de novembre l'hiver s'implanta sur la contrée. Quelques journées glaciales, des nuits très froides, avaient fait pénétrer dans le sol un durcissement qui scella les racines des arbres comme dans un granit où s'émoussait le tranchant des haches. La neige tomba, large et molle. Sa blancheur couvrit tout, et tout devint immobile, rigide, sauf le lac, qui vivait encore d'une mobilité bleue, d'un bleu maintenant froid et gris, pareil au ciel sans chaleur qu'il reflétait.

Roger alors congédia ses hommes.

Il partit avec eux, un matin, dans le canot, avec l'intention d'acheter des chevaux et un traîneau. Sans pouvoir l'assurer, il espérait être de retour le soir même.

Soulagée par le départ des deux Slaves, Louise ne trouva pourtant ce jour-là nulle paix. Cette solitude

inusitée la troublait. Sa nature nerveuse, sensitive, ne pouvait se délivrer d'une inquiétude qui, vers le soir, l'obscurité venue, s'accrut d'instant en instant. Malgré sa peur de la nuit, malgré le froid qui envahissait la petite pièce, elle entr'ouvrait sans cesse la porte pour écouter. Comme d'habitude le vent soufflait de l'ouest. Il repoussait vers l'est le son qu'elle attendait. Le bruissement de la forêt se mêlait au ressac agité du lac, couvrant tout.

La préparation du souper l'occupa quelque temps. Mais elle ne mangea pas. L'appréhension lui étreignait le cœur. Moins craintive qu'au début, elle s'alarmait cependant à l'idée d'avoir à passer la nuit seule. Pour se distraire, sous la rassurante clarté de la lampe, elle ouvrit un livre qu'elle aimait. Un moment elle essaya de s'absorber dans le merveilleux tableau de la mer des *Pêcheurs d'Islande.* Son esprit s'y imprégna de tristesse. La silencieuse solitude, que seul animait le ronflement du poêle, lui communiquait une sorte de lourde oppression. Le hurlement lointain d'un coyote la fit frissonner de crainte. Cela lui semblait un présage de malheur. Lire devenait impossible. Son imagination l'emportait. Où était Roger?... Le temps passait. Plus l'heure avançait, plus elle devenait persuadée qu'un accident avait dû survenir.

Quand, ouvrant encore une fois la porte pour écouter,

elle entendit un bruit de sabots martelant le sol durci, sa peur des ténèbres ne la put retenir. Elle courut au-devant de ce bruit qui approchait. Etait-ce Roger qui venait?... Ou quelqu'un qui le lui rapportait inanimé?

Sortant de la clarté ses yeux étaient presque aveugles dans l'obscurité du dehors.

Mais ceux de Roger, familiarisés avec l'ombre, aperçurent aussitôt la forme mobile qui s'avançait, sombre, sur la prairie enneigée.

— M'as-tu gardé mon souper chaud? cria-t-il gaiement.

— Ah! Roger, c'est toi! Enfin, enfin! Si tu savais comme je t'attendais! Je commençais à devenir folle d'inquiétude.

— Pensais-tu que j'allais revenir au triple galop? Ce ne sont pas des chevaux de course que j'ai achetés.

Louise le rejoignit. Il arrêta l'attelage.

— Grimpe à côté de moi. Il y a longtemps, hein, que tu n'as pas été en traîneau. Donne ta main, que je t'aide.

Montée près de lui, elle se jeta à son cou, l'embrassa joyeusement, puis posa la tête sur son épaule.

— Que je suis contente de te revoir! Mon Dieu, que je suis contente!

— Ça me flatte. Mais, mes chevaux, les admires-tu un peu?

— Il fait trop noir. Je les verrai demain. Dépêchons-nous d'aller à la maison.

Il remit l'attelage en marche, vers l'étable. Sans bruit, le traîneau démarra.

— Ils m'ont coûté assez cher, mais ce sont de belles bêtes, deux maîtres percherons, et je n'ai pas eu la moindre difficulté à les conduire. Le vieux Roy m'a arrêté un moment pour les examiner au clair de sa lanterne. Il les a palpés partout. Il est satisfait de leur qualité. Les souches, l'an prochain, vont en voir de dures avec eux.

— Maintenant, dit Louise, je pourrai donc enfin sortir un peu d'ici avec toi. Tu ne me laisseras plus toute seule. Quel bonheur! Et puis, maintenant que nous voici en hiver, tu resteras un peu plus à la maison. Elle est si vide quand tu n'y es pas.

— En attendant, nous voici arrivés. Descends. Va vite te réchauffer et préparer mon souper pendant que je dételle. J'ai acheté pas mal de provisions. Mais nous pouvons les laisser dans la sleigh jusqu'à demain. Elles ne risquent pas d'être mouillées ni volées. C'est un des avantages du pays.

Après un repas rendu joyeux par leur intimité retrouvée, Roger dit:

— Le Bonhomme Roy, tout en concédant que j'ai eu de la chance d'obtenir ces deux chevaux-là à prix raisonnable, pense que j'aurais mieux fait d'acheter des bœufs de travail. Des bœufs!...

— Combien les as-tu payés?

— Deux cent cinquante piastres. Et j'ai dépensé encore cent cinquante piastres pour le traîneau, des provisions pour tout l'hiver, et quelques sacs de grain pour tes poules et mes chevaux.

— Voilà, dit Louise, plus de la moitié de notre avoir déjà parti.

— C'est vrai, mais, désormais, nous n'aurons plus de si grosses dépenses. Il nous faudra cependant encore, l'an prochain, acheter une voiture, une charrue, une faucheuse, un râteau. J'espère en pouvoir trouver d'occasion.

— Et il y faudra joindre ce que coûtera la venue du bébé.

Roger regarda sa femme d'un air inquiet. Elle garda son front baissé.

— En es-tu sûre, à présent? Tout à fait sûre? Jusqu'ici j'ai toujours eu un doute que c'était de ta part pure imagination. Tu peux encore te tromper.

— Non, je ne crois pas me tromper.

D'un doigt un peu tremblant elle dessinait sur la nappe d'imaginaires dessins, attendant sa réponse.

— Ma foi, conclut Roger, sans enthousiasme, s'il nous vient un héritier...

— Ce pourrait être une héritière.

— N'importe. Il faudra bien nous en occuper. Mais enfin, nous avons encore le temps d'y songer.

Elle fut rassurée en voyant que, s'il n'en paraissait pas fort réjoui, du moins il en prenait assez tranquillement son parti.

*
* *

Malgré le froid, malgré la neige, malgré que le tronc des arbres, leur sève gelée, fût sous la hache dur à entamer, Roger continua sa lutte contre la forêt. Son assaut maintenant se portait à l'est de la maison, tout au long de la lisière sud des bois, jusqu'à la ligne des arpenteurs qui marquait la frontière orientale de sa terre.

A mesure que tombaient les arbres, coupés à trois pieds du sol, il les ébranchait. Sur la fin de l'après-midi, avant qu'arrivât la précoce nuit de ce pays, il revenait à l'étable et attelait ses chevaux. Avec la chaîne, les deux grands percherons traînaient les lourds troncs nus, et Roger, employant au besoin un levier de bouleau, les empilait en tas allongés, alignés au bord de la prairie. Séchés, ils serviraient en partie de bois de chauffage



pour les années suivantes. Le surplus serait livré aux flammes. Les billots d'épinette étaient mis à part pour la construction d'une « grainerie ».

Avec le début de décembre, un Chinouk, venu des côtes du Pacifique et bondissant par dessus les Rocheuses, ramena une subite tiédeur. La neige fondit, disparut. Un après-midi, le vent s'enfla. Le grand lac se hérissa de vagues qui disloquèrent toute la carapace de glace qui s'était étendue sur ses bords.

Dès le matin, Roger avait dû ôter son tricot, laisser son bonnet de fourrure et le remplacer par son feutre d'été, changer ses gants de laine pour des gants de peau légers. En cette après-midi ensoleillée comme une journée de printemps, il lui fallait à chaque instant essuyer de sa manche la sueur qui ruisselait sur son front, lui aveuglant les yeux par sa cuisante âcreté.

Il venait de jeter à terre un long tremble et, pour se reposer un instant, s'assit sur le corps du vaincu où il avait planté sa hache. Le dos tourné à la maison, il mesurait du regard la ligne qu'il lui restait à abattre jusqu'à la limite de sa terre. Un léger bruit, non loin derrière lui, le fit se retourner. Avec une surprise joyeuse, il vit sa femme qui s'avançait lentement, les yeux à terre, hésitant à chaque pas pour poser son pied au milieu du débris des branches.

—Toi, Louise, toi ici? Par quel miracle?

— Il fait si beau que je n'ai pu y résister. Mais tu te tues de travail, mon pauvre Roger.

— Je ne m'en porte pas plus mal. Viens t'asseoir à côté de moi.

— Non, laisse-moi rester debout. J'aime garder ma robe propre. Regarde les jambes de ton pantalon. Ces trembles les poudrent de la farine de leur écorce. Tu deviens de plus en plus négligent, Roger. Si tes habits se salissent, tu ne t'en soucies plus. Tu laisses pousser ta barbe plusieurs jours de suite. Tu ne soignes plus tes mains. Elles sont rudes, cornées, et pas toujours propres. Tes ongles sont toujours noirs. Hier, je t'ai entendu t'emporter contre tes chevaux, crier et jurer comme un vrai charretier.

Depuis quelque temps Roger n'était pas sans s'apercevoir que sa femme devenait plus nerveuse, plus impatiente. Il devinait que c'était là une rançon de la maternité.

— Est-ce pour me faire ce sermon que tu viens me voir? dit-il en riant. Oui, j'avoue qu'entre ma tenue, mes mœurs d'aujourd'hui et celles que j'avais en France, il y a notable différence. Mais comment veux-tu qu'un pionnier du Nord-Ouest canadien s'habille et se conduise comme un homme de la haute société? Quand je nettoie l'écurie, puis-je revêtir un habit de soirée et des manières pleines de noblesse? Obtiendrais-je tout l'effort

de mes chevaux en leur faisant un discours académique?

De son tablier Louise tamponna la sueur du front de son mari. Après quelque hésitation elle jugea inutile de se maintenir dans le reproche et répondit:

— Non, je n'étais pas venue pour discûter cela. Je voudrais m'intéresser à ton travail.

— Voilà, au moins, une excellente résolution. Soit dit sans vouloir t'offenser, tu es un peu froide à cet égard. Toi, tu es comme une reine qui joue à la bergère. Mais moi, si je ne gagne pas du terrain sur la forêt, comment nous tirerons-nous d'affaire?

Un instant, l'index replié sur la bouche, elle médita. Puis elle dit:

— Je crains l'avenir, Roger. Moins au point de vue matériel qu'au point de vue moral. Nous nous écartons peu à peu l'un de l'autre. C'est pourquoi je veux chercher à m'intéresser à ce qui t'intéresse. Seulement, comprends-moi toi aussi. Retourne les rôles: Suppose que tu sois resté ce que tu étais et que, moi, je sois devenue ce que tu es. Aimerais-tu avoir une femme sans soin d'elle-même, vêtue grossièrement, avec des gestes trop libres, un parler sans retenue?

— Ah, mais ce n'est pas la même chose. Tu m'accorderas bien que, pour l'homme, la grâce et la beauté n'ont pas autant d'importance que chez la femme. Tu

m'accorderas bien que la force et le courage sont deux qualités bien viriles et que leur acquisition peut bien compenser une perte d'élégance.

— Je ne suis pas sûre que tu les aies acquises. Je crois que tu étais déjà courageux et fort auparavant. Ce n'est qu'un développement devenu plus apparent. Mais enfin, admettons. Je ne contesterai donc pas que tu aies gagné sous ce rapport...

— Eh bien, ayant contrebalancé une perte par un gain, suis-je donc si déchu?

— Il y a autre chose, Roger; quelque chose dont tu ne sembles pas t'apercevoir. Tu ne vis plus guère que d'une vie physique. Tu perds tes goûts intellectuels. Tes conversations n'ont plus rien de relevé. Elles ne se tournent plus jamais vers les grandes questions qui nous passionnaient autrefois. Quand j'essaye de t'y ramener, si je te parle d'idées qui élèvent l'âme au-dessus des trivialités matérielles, tu ne m'écoutes plus. Tu en reviens toujours à ta terre. Elle te prend non seulement ton corps, elle accapare toute ton intelligence. Oui, Roger, elle te prend jusqu'à ton cœur. Tu ne m'aimes plus comme avant. Tu me délaisses. Mais moi, Roger, je n'ai rien autre à quoi me donner. Je n'ai que toi. Je n'aime que toi. Et tu t'en vas de moi chaque jour davantage.

Se soulevant un peu il entoura de ses bras les hanches

de sa femme, l'attira entre ses genoux et, appuyant son front contre elle, il dit:

— Ne crois pas cela, Louise. Conviens que, depuis la fin de l'été, tu n'es plus toi-même. Tu es devenue maladive, excitable. Tu vois tout en couleurs tristes. Tu sais bien qu'entre ma terre et toi je n'hésiterais pas, et que si, vraiment incapable de supporter cette existence, tu me demandais de partir, je le ferais pour toi, tout de suite.

Elle prit dans ses mains la tête de son mari, et lui caressa doucement les cheveux.

— Oui, je le crois. Mais je sais que tu ne le ferais pas sans déchirement, ni sans m'en garder une longue rancune. Et voilà pourquoi j'en veux à ce pays. En t'arrachant de moi, il me défend même de me plaindre. Il m'oblige maintenant, pour ne pas te déplaire, à le regarder sans hostilité. Je me sens un peu comme une épouse dont le mari exigerait qu'elle vécût en bon termes avec sa maîtresse. Et tout ce que je puis faire, c'est de me résigner au partage.

— Ma pauvre Louise. Es-tu donc si jalouse, et pour si peu? Qui sait, si nous étions restés en France, si je n'en aurais pas aujourd'hui, une maîtresse, une maîtresse de chair, qui t'aurait causé de bien pires peines.

— Je ne te crois pas. Tu es trop sérieux, trop actif, pour devenir un amoureux bien passionné. Et puis,

même si cela eût été, une femme te ferait moins de mal, peut-être, que cette sauvage forêt que tu t'acharnes à conquérir.

Ses yeux fouillèrent d'un rapide regard la profondeur des bois. Tout y était calme. L'antique forêt semblait se soumettre sans révolte à la destruction qui lui venait aux mains d'un éphémère pygmée. Devant cette impassible résignation, Louise sentit son impuissance, l'inutilité de l'invective. Elle poursuivit:

— Voici ce que je voulais te dire: nous pourrions conclure un marché. Moi, dorénavant, je m'intéresserai davantage à ton travail, et toi, de ton côté, tu feras un effort pour retrouver un peu tes goûts intellectuels, pour redevenir plus hautement humain. Ainsi nos deux âmes conserveraient davantage ce que nous avions en commun.

Roger se leva, entoura du bras les épaules de Louise, la pressa contre lui et l'embrassa tendrement au coin des lèvres.

— Tu es la plus aimante et la plus raisonnable des femmes. Ton langage, aurait dit un Grec, fut inspiré par Pallas elle-même. C'est vrai, je néglige un peu trop la culture de mon esprit. Eh bien, c'est entendu. Je redonnerai plus d'attention aux humanités. Et de ton côté, sans te demander de l'enthousiasme pour mon métier de bûcheron et de palefrenier, je crois que, si tu

accordais quelque amitié à ma terre, loin de nous séparer, elle nous rapprocherait davantage. Vraiment, je ne puis m'empêcher de la trouver belle, attirante. Je me suis toujours étonné que tu aies pu jusqu'ici résister à son charme.

Louise resta silencieuse. Elle regardait tout à l'entour, avec une attention devenue moins délibérément hostile. Si son goût restait attaché aux jardins géométriques inventés par l'homme, aux campagnes civilisées, ses yeux étaient susceptibles d'impressions neuves. Les sens n'ont point de parti-pris.

Par delà la jaune prairie, les vastes plaines des eaux toujours mobiles, sous les rayons du soleil bas dans le sud-ouest, étaient toutes poudrées d'étincelles. On distinguait à peine la lointaine côte opposée, mince ligne sombre entre le ciel clair et le miroir argenté du lac. Non loin, au long du rivage voisin, les joncs et les roseaux séchés, d'un jaune clair, étaient parsemés de massettes dont les têtes allongées, d'un noir brunâtre et velouté, oscillaient doucement sous une brise légère.

La forêt encerclait tout le reste de l'horizon de sa grise muraille. Près d'eux cependant son aspect n'avait rien de redoutable. Des perdrix, perchées sur les hautes branches des trembles, en becquetaient les bourgeons, tendant parfois le cou pour examiner en bas ces deux êtres singuliers. A mi-hauteur d'une épinette aux ai-

guilles vert sombre un écureuil, la queue relevée en panache, l'œil vif et brillant au soleil, grignotait un cône entre ses pattes de devant. A travers les longs fûts des arbres reluisaient les baies, d'un rouge clair, transparent, des « graines d'orignal ». Sur la lisière de la prairie des cornouillers nains et buissonneux, des symphorines, des églantiers, mêlaient le vert, le rouge et l'orange de leurs écorces à l'écarlate et au blanc de neige de leurs fruits. Un lapin sauvage, dans sa blanche fourrure d'hiver, tapi derrière un saule en boule aux fines tiges dorées, dressait ses longues oreilles et, flairant de ses mobiles narines l'étrange effluve humain, faisait tressauter ses moustaches.

Roger lui lança un morceau de bois qui le fit déguerpir en quelques sauts dans les profondeurs de la forêt.

— Tu vois, dit-il, ici c'est un peu comme au paradis terrestre. Jusqu'au lièvre qui voudrait fraterniser avec l'homme.

— Oui, admit-elle enfin, c'est bien différent de nos paysages d'autrefois, mais ce n'est pas sans beauté. J'essaierai de le mieux comprendre.



X

Après quelques belles journées le froid revint, brusquement excessif. Le vent souffla du nord-est, apportant avec lui l'air glacé des Terres Stériles. Pendant toute une journée, une poudrerie de neige fine et sèche s'éparpilla, redonnant à la contrée sa fourrure d'hermine. Le soir la bise tomba. La nuit fut calme, sans un souffle. Le grand lac se durcit sur toute sa surface.

Les jours suivants, surtout à l'aube et au crépuscule, cette glace nouvelle chantait. Comme un violon qui résonne quand se casse une de ses cordes, c'était d'abord une rupture éclatante. Un long frémissement s'épandait d'un bout à l'autre du lac, et d'immenses vibrations mélodieuses se dilataient en larges ondes qui couvraient toute la contrée.

Un soir, au milieu du mois, le thermomètre marqua quarante degrés au dessous de zéro.

— Ça veut dire 45 ou 50 demain, avant le lever du soleil, dit Roger en rentrant dans la maison. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, si le thermomètre ne l'affirmait pas, on ne s'en douterait guère. J'aime encore mieux 40 au dessous sans vent que 10 degrés avec du vent comme à la fin de novembre. En tous cas, voici le lac gelé. Ce matin, en creusant la glace du creek pour faire boire les animaux, je l'ai mesurée. Elle a déjà cinq pouces d'épaisseur. Hier, le Bonhomme Roy m'assurait qu'on peut sans danger passer sur le lac avec les chevaux. Nous allons pouvoir aller au hameau dès que le froid sera moins féroce.

Le froid tint bon toute une semaine. Roger fut, le plus souvent, forcé de rester à la maison.

Il ne sut d'abord comment employer cette inactivité. Leur demeure, bien calfeutrée et « bousillée » par les deux Slaves avant leur départ, était chaude, confortable. Le poêle, à l'est de la pièce, ronflait jusque tard dans la nuit. La disette de combustible n'était pas à craindre. — Pour plaire à Louise son mari se remit à lire et à discuter ses lectures. La jeune femme, même lorsque le ménage l'occupait, l'écoutait et lui répondait avec un évident plaisir.

Ces jours-là, où les travaux extérieurs ne consistaient

guère, matin et soir, qu'au soin des animaux, à scier et fendre le bois de chauffage, à rapporter un ou deux seaux d'eau, Roger se reprit vite de goût pour les exercices de l'esprit.

Mais, malgré les exhortations de Louise, plume et encrier dormaient sur l'étagère où pourtant elle avait pris soin de les mettre bien en vue. De surcroît, en dépit de leur bonne volonté commune, des divergences latentes apparaissaient. Alors qu'autrefois le même livre leur inspirait les mêmes réflexions, des remarques qui, même différentes, se reliaient et se complétaient, aujourd'hui quelques pages de lecture devenaient source de discussions laborieuses pour trouver l'accord, source aussi quelquefois de tacites mésententes.

Un soir, à la clarté de la lampe, tous deux étaient assis, l'un en face de l'autre, à la table accotée au mur, à droite de la porte, sous la fenêtre dont les vitres étaient blanchies d'une épaisse couche de givre. Louise lisait, le front dans ses mains. Roger, un roman ouvert devant lui, les yeux au plafond, fumait une cigarette. Il avait l'air méditatif. Du bout des pieds il rythmait sur le plancher une marche vive, comme l'écho du tambour d'une lointaine bataille.

— A quoi rêves-tu? demanda Louise, agacée, relevant la tête.

— Ecoute-moi ce passage, dit-il en reprenant son

livre: « Elle sentait que tout son être vibrant était suspendu à la réponse de son amant. Toutes les pensées, toutes les actions de la pauvre délaissée avaient tendu à cet unique but: retenir à tout prix le cœur indifférent qui se déprenait d'elle. Toute son âme torturée était dans ses yeux suppliants, révulsés par la douleur. Elle se voyait rejetée au mari détesté, méprisé, à l'homme froid qui n'avait jamais eu de passion que pour la science. Le renvoi serait pour elle un irrévocable arrêt de mort. »

— Je conviens, dit-elle, que ce n'est pas un chef-d'œuvre de style naturel. Mais l'histoire de cette pauvre âme n'est pas sans intérêt.

— Tu trouves? Moi, ces gens-là me paraissent idiots et horripilants. Ils ne sont ni vrais, ni dignes de pitié. Faire l'amour, faire l'amour... si on peut appeler ça de l'amour... du matin au soir et du soir au matin, voilà toutes leurs occupations. Ils n'ont donc rien autre à fiche dans la vie? Y a-t-il un seul être humain pour qui l'amour soit l'unique raison de vivre? Ça existe-t-il ce genre de pantins? S'il y en a, qu'on les envoie donc par ici. Ils y trouveront de quoi s'occuper un peu plus utilement.

Dans son indignation il punit le coupable roman d'un coup de poing qui fit sursauter la lampe. Lançant sa cigarette vers le poêle, posant ses coudes sur la table et gesticulant des mains, il poursuivit avec animation:

— Parbleu, c'est Rousseau, et son meilleur disciple, Tolstoï, qui ont raison. L'humanité devrait simplifier ses goûts, revenir à la nature et au travail. Avec leur absurde civilisation, ils deviennent complètement fous.

Louise l'écouta développer sa thèse. Elle ne chercha pas à le contredire. Son cœur souffrait, à l'entendre. Pour elle qui vivait si intensément par l'amour, pour elle qui désirait impatiemment le retour au pays de la plus parfaite civilisation, pour elle qui ne trouvait dans cette vie primitive que déceptions et duretés, elle percevait dans les paroles de Roger comme un piétinement sur des images vénérées.

Parmi cet iconoclasme pourtant tout n'était pas douloureux. Il lui plaisait de voir son mari goûter de nouveau au jeu des idées. La diatribe terminée, elle suggéra:

— Pourquoi n'écris-tu pas un bon article sur ce sujet?

— Ma foi, admit-il, cela en vaudrait la peine.

Et, rallumant une cigarette, il se remit à méditer en silence.

*

Le lendemain matin, il se hâta d'en finir avec les travaux du dehors. Sitôt libre, il prit sur l'étagère la plume et l'encrier et s'installa à la table.

Louise ne marcha plus qu'à pas feutrés. Elle vaqua aux soins du ménage comme une nonne dans un sanc-

tuaire. Parfois cependant elle ne pouvait éviter certains bruits disparates, peu d'accord avec le rythme intérieur de l'écrivain.

Il posait alors sa plume, d'un air dégouté. Puis, l'essor des idées dominant les vulgarités du milieu, il la reprenait et noircissait, ligne après ligne, la page blanche. Souvent, le regard perdu, il réfléchissait. La plume revenait au papier, raturait, griffonnait des notes en marge. Par instants, ses jambes se croisaient et se décroisaient avec agacement. Il se redressait et se renversait sur sa chaise, poussant de profonds soupirs de lassitude.

Au bout d'une heure et demie, il se leva brusquement.

— Non! Il n'y a pas moyen. Je ne sais plus écrire. Mes idées marchent dans un tohu-bohu où je n'arrive pas à mettre l'ordre. Et puis, si doucement que tu fasses ton ouvrage, tu me donnes trop de distractions.

Elle s'en doutait bien. Mais qu'y faire? Pour le réconforter, elle demanda:

— Qu'as-tu composé déjà? Veux-tu me le lire?

— Ça n'en vaut pas la peine. J'essaierai encore cet après-midi.

Le front plissé, les yeux vagues, il contempla un moment la fenêtre couverte de givre qu'un pâle soleil argentait. Puis il se rassit brusquement et se remit à écrire.

Avec des alternatives d'impuissance et d'inspiration subite, il persévéra jusqu'à l'heure du dîner, où il fallut céder la place pour que Louise mît le couvert.

— Non, décidément, le métier de pionnier ne va pas avec celui de littérateur. Ce n'est pas tant le manque d'idées, c'est le cœur qui n'y est plus. Tourner des phrases bien peignées, chercher des pointes d'esprit, comme autrefois, pour faire un peu d'effet afin d'éveiller le lecteur, me semble maintenant de l'enfantillage. J'essaie d'être simple, clair et vrai, surtout vrai. Si tu crois que c'est facile!

Durant le repas il demeura silencieux, l'air préoccupé. Louise le laissa songer. Son premier Roger réapparaissait. Elle savait bien que son cerveau n'était qu'endormi; que l'exercice y remettrait la souplesse. Elle se réjouissait à le sentir plus semblable à ce qu'il était autrefois, plus semblable à elle-même.

La table desservie, elle y replaça l'encrier, la plume, et les pages écrites. Mais Roger fumait cigarette sur cigarette sans se remettre à l'ouvrage. A la fin, il dit:

— Tout ça, c'est la faute de Rousseau, oui, de Rousseau, qui pensait juste mais pleurnichait trop, et de Goethe, Byron, Chateaubriand, et toute la bande des romantiques. Au lieu de voir l'homme et le monde tels qu'ils sont, ils ont barbouillé de leur moi toute la terre, et jusqu'à la lune qui en est demeurée incurable-

ment mélancolique. Du sentiment, on a passé à la sensibilité, quand ce n'était pas la sensiblerie, et on en est venu à se contenter de la sensation. Du cerveau, la littérature est descendue dans le cœur, puis du cœur dans la chair. Aujourd'hui, pourvu que nerfs et sens dansent une sarabande sensorielle ou sensuelle, plus besoin d'ampleur ni de profondeur dans les idées, ni de sérieuse vérité dans les sentiments. Ah! nous sommes loin de la solide virilité d'autrefois.

Amusée, Louise vint s'asseoir sur ses genoux, lui ôta sa cigarette et la posa au bord du cendrier sur la table.

— Ce n'est pas une raison pour t'empoisonner de nicotine. Aimes-tu donc mieux les classiques, à présent? Vas-tu te plonger dans Platon, Pascal, ou Bossuet?

— Ma foi, eux du moins, s'ils n'avaient pas des idées toujours gaies, ils avaient des idées. On leur reproche de n'avoir considéré que l'homme. Savoir? En tous cas, ils ne nous ont pas enduit toutes choses d'une couche de ce vernis artificiel dont les yeux restent tout encrassés. Depuis Chateaubriand, et Bernardin même, nous avons acquis des goûts si dépravés que nous apprécions mieux la nature bien morte sur la toile d'un tableau ou dans les pages d'un livre que dans sa réalité vivante. Au lieu de la montrer telle qu'elle est, ils ont pensé l'embellir en l'humanisant. Ils n'ont fait que la déformer.



— Mais, dit Louise, ne trouves-tu pas certaines descriptions de Chateaubriand bien plus belles que le plus bel endroit de ce pays?

— Non, plus aujourd'hui.

— Pourtant...

— Il n'y a pas de pourtant. Ma forêt, par exemple, pour des yeux civilisés, peut ne pas égaler en beauté les descriptions des écrivains artistes, mais elle est ma forêt, et elle est vivante. Puis-je ne pas la préférer?

— Cependant, au point de vue artistique, ne peut-on soutenir...

— L'art! L'art!... L'art humain aura beau faire, il ne sera jamais qu'artificiel. Il ne vaudra jamais la vie. Tiens! Si bien tournée que tu sois, tu n'as pas la prétention d'être aussi parfaite que la Diane de Houdon. Crois-tu que je t'échangerais pour elle? Non, non! Pour moi, ma femme vivante vaut mieux que toutes les Vénus en marbre ou en peinture.

Il embrassa Louise en riant. Riante aussi, elle s'échappa des mains qui devenaient trop entreprenantes, et dit:

— Tu ne sais plus apprécier l'idéal. Tu deviens d'un abject matérialisme. Reprends ta plume. Je vais faire ma vaisselle avec le moins de bruit possible.

Roger s'étira des bras et des jambes, avec ce laisser-aller qui déplaisait toujours à sa compagne.

— Non. Avant de recommencer à écrire, il faut me pénétrer de style vrai, d'idées naturelles.

Il se leva, prit à l'étagère où étaient les livres, entre la porte et la fenêtre, au-dessus de la table, un volume de Montaigne; se rassit, se mit à lire, les oreilles bouchées par la paume de ses mains. Au bout d'une demi-heure, il releva brusquement la tête et commença avec animation:

— Ecoute-moi ça!

Il s'aperçut que sa femme, enveloppée d'un manteau de fourrure, enfilait des gants de laine, prête à sortir.

— Allons, bon! dit-il d'un air dépité. Maintenant c'est à ton tour. Quand je voudrais te parler de choses humaines, c'est toi qui t'en vas à tes bêtes.

— Attends-moi une toute petite minute. Il faut de l'eau tiède à mes poules. L'eau froide se prend en glace tout de suite. Elles boivent et mangent mieux à cette heure-ci où l'étable est bien éclairée par le soleil.

— C'est ça. Tes poules d'abord, moi ensuite.

— Voyons, Roger, n'aimes-tu pas avoir des œufs? Il ne faut pourtant pas non plus, sous prétexte de culture intellectuelle, faire souffrir nos animaux. Depuis deux jours tu les négliges. Tes chevaux et mes vaches ont une litière humide et sale. Derrière eux le fumier s'empile et gèle. J'ai essayé d'en sortir une partie, mais je n'ai pas pu. C'est un vrai bloc de glace.



Il demeura un instant immobile. Puis, sans un mot, il ferma violemment son livre, mit son paletot de peau de mouton, son bonnet de fourrure, ses gants de peau doublée de laine, et sortit, devant sa femme. A l'étable, tandis qu'elle s'occupait des poules, il disloqua rageusement à coups de hache les blocs de fumier gelés derrière les animaux et resta à ce nettoyage tandis que Louise, les mains déjà gourdes, rentrait en courant à la maison.

En un quart d'heure, à la pelle, Roger eut tout déblayé et lancé sur le tas amoncelé au dehors. Il refit des litières sèches avec le foin plus grossier resté au fond des crêches, dédaigné des vaches et des chevaux. Ce travail, vivement exécuté, l'avait réchauffé. Sa mauvaise humeur s'y était aussi un peu dissipée. Ayant refermé la porte de l'étable, il se retourna et leva les yeux. Devant lui s'étendait l'immense blancheur du lac. Le soleil, un soleil sans chaleur, le faisait resplendir d'un éclat aveuglant. Les cristaux de la neige scintillaient comme une poussière de pierreries irisées. Il fut surpris d'y voir, au sud-ouest, deux taches noires, mobiles, suivies d'une plus petite.

Au bout d'un moment, il put juger qu'elles approchaient.

XI

C'était là un événement.

Oubliant son ressentiment, il rentra tout agité, et dit:

— Deux hommes qui passent sur le lac. Ils viennent de l'ouest.

— De l'ouest?... Tu dis: de l'ouest?

— Oui, et il y a quelque chose derrière eux, plus petit, un chien probablement. Je me demande ce qui peut les obliger à voyager par trente degrés au dessous de zéro.

Louise, en dépit du froid, entr'ouvrit la porte pour vérifier l'étonnante nouvelle. Elle la referma bien vite devant l'afflux d'air glacé. Roger, de son haleine et de ses doigts, faisait fondre un peu du givre de la vitre, où se formait un trou transparent. Chacun à son tour y plaçait un œil.

— Qui cela peut-il bien être? demandait la jeune femme. — Des Indiens?

— Ça ne m'étonnerait pas. Je ne crois pas qu'il y ait des blancs établis plus loin que nous. Ils ont l'air de se rapprocher d'ici.

— Oh, Roger, j'espère que non. Des Indiens! S'ils étaient sauvages?

— Tu sais bien qu'il n'y a plus d'Indiens tout à fait sauvages aujourd'hui. Si je ne me trompe, on dirait que celui de droite est une femme, et ce qui est derrière eux ressemble plutôt à un petit traîneau qu'à un chien.

Louise malgré tout n'était pas rassurée. Une crainte la pénétrait: ces deux êtes humains, sortant de l'inconnu, que venaient-ils faire ici?

— Oui, assura son mari, je crois bien que ce sont des Indiens. Je commence à distinguer leurs habits. Ils viennent chez nous, il n'y a pas de doute. Pourquoi? Rien ne sert de faire des suppositions. Nous le saurons dans quelques minutes.

— Pourvu, dit-elle, que ce ne soit pas de vrais sauvages.

Dans son appréhension elle se serrait contre son mari.

— Prépare-leur toujours un peu de thé chaud, recommanda-t-il. Ça les apprivoisera. Pourquoi es-tu toujours si peureuse?

— C'eſt plus fort que moi. Dans ce pays que je ne comprends pas, tout ce qui eſt nouveau m'alarme.

Cependant elle plaça la théière sur le feu. « Après tout, songeait-elle, ce sont des créatures humaines et qui doivent être transies de froid. »

Roger se tenait en observation, l'œil au trou fait dans le givre, et communiquait ses impressions. Il déclara qu'il ne pouvait diſtinguer leurs visages, trop penchés, mais qu'ils étaient de petite taille. Ils avançaient en droite ligne, et d'un bon pas.

— Les voici tout près. L'homme laisse la femme avec le traîneau. Il s'approche.

Un moment après on frappa à la porte. Roger ouvrit.

— *Come in, come in,* invita-t-il.

— Viens t'en, c'eſt du bon monde! cria le nouveau venu en faisant des bras signe à sa compagne. Il se glissa leſtement dans la maison dont il referma promptement la porte, pour la rouvrir un inſtant après et laisser entrer la femme.

Les Bourgouin avaient été un peu surpris du « viens t'en » crié en français. Ils s'attendaient au langage indien ou anglais. Les vêtements des deux inconnus étaient tout entiers de peau souple, d'un jaune grisâtre, à la mode indigène, qui n'eſt pas sans art. Aux poignets, aux manches, au col, brillaient des dessins multicolores composés de minuscules perles de verroterie en-

filées sur des crins et cousues à l'habit. Leurs mocassins en rutilaient.

La femme paraissait encore jeune. Elle avait le type indien: visage cuivré, rond, menton carré, pommettes fortes. Le nez était assez fin et les yeux beaux, mais le regard froid. Elle était aussi grande que son compagnon dont la taille, pour un homme, était plutôt petite, maigre, un peu voûtée.

L'inconnu ôta son bonnet de castor. Il avait de longs cheveux, gris comme sa barbe. Ses yeux étaient d'un bleu clair. Ce qui attirait de suite le regard était le front: en contraste avec le reste du visage, qui était hâlé et de teinte brunie, ce front, tout ridé, était blanc.

— Vous devez être gelés. Approchez-vous donc du feu, invita Roger.

— Pour avoir chaud, on peut pas dire qu'on a bien chaud. Mais pour être gelés, non, on n'est pas gelés. On est accoutumé à ça, nous autres.

— Asseyez-vous toujours. Ma femme vous donnera une tasse de thé.

Ils prirent les chaises offertes et s'y placèrent gauchement.

— Bin, voyez-vous, on voudrait pas vous déranger. Ma vieille pi moi, on voudrait arriver au village s'il y a moyen avant que tout soit fermé. Y a bin longtemps

qu'on n'a pas couché dans un lit. On voulait seulement savoir si vous voudriez pas acheter quelque chose.

Louise se hâta de placer sur la table tasses et soucoupes, du sucre, de la crême fraîche, des tranches de pain et un morceau de beurre. Les deux inconnus suivaient ses mouvements avec une convoitise qu'ils essayaient de dissimuler sous une attitude impassible.

— Qu'avez-vous à vendre? demanda Roger.

— Bin, des peaux, comme de raison. On a vu que vous êtes nouveaux dans le pays. Des fois, les nouveaux arrivants, ça a un peu d'argent.

Louise eut un instant le soupçon que ce pouvait être là deux espions au service d'une tribu d'Indiens cachés dans la forêt. Mais, si le visage de la femme restait impénétrable, celui du vieil homme paraissait franc et honnête.

— Non, répondit Roger, nous ne sommes pas riches.

— On pourrait vous vendre des affaires pas cher. On a de tout sur la « traîne »: du renard bleu, du castor, du vison, de l'hermine, du lynx, du coyote, du rat musqué... On en a bin proche pour mille piastres.

— Mille piastres s'exclama Roger. Vous êtes beaucoup plus riches que nous. Approchez-vous de la table. Le thé vous attend.

Tout en mangeant, si sa compagne demeurait silencieuse, l'homme causait. Il se nommait Tom Beaulieu.



Il était « voyageur », un vrai courailleux du Nord-Ouest, disait-il. Cet hiver il était venu s'installer à l'extrémité occidentale du lac. L'endroit était bon pour les animaux à fourrure. Il n'y avait encore personne pour les effaroucher. Il comptait bien « faire un autre mille piastres » avant le printemps.

Cependant qu'il parlait, un choc à la porte fit tressauter Louise qui se réfugia instinctivement au bras de son mari. Avant qu'une invitation fût faite, un homme entra brusquement.

— Bonjour madame, bonjour monsieur.

Son bonnet de poil enlevé, le Bonhomme Roy s'approcha du feu tout en considérant les deux inconnus.

— Je me demandais ce que c'était que cette traîne, là dehors. Des voyageurs, hein? Y parlent-ils français?

— Moi, oui. Ma vieille, pas trop bien; dit Tom Beaulieu, le nez dans sa tasse.

— Vos traces viennent de l'ouest. D'où diable est-ce que vous sortez?

Le trappeur dut recommencer son histoire. Puis le Bonhomme Roy, sans quitter le poêle où il se réchauffait les doigts, déclara:

— Voilà: Mélie et moi on a pensé à vous inviter à passer la Noël avec nous autres. C'est après-demain, alors, qu'on vous attendra. Sans manquer, vous enten-

dez, sans manquer. Venez avant dîner. On aura nos deux garçons. Vous autres, les voyageurs, si vous voulez être de la compagnie, on vous recevra avec plaisir, pareil.

— Vous voudriez pas nous acheter des peaux? répondit, sans transition, le vieux voyageur. C'est de la belle fourrure de première classe.

Finalement la traîne fut rentrée dans la maison et son chargement étalé, partie sur le plancher, le plus précieux sur le lit. Suivant l'indication de Pierre Roy, qui s'y connaissait mieux, Louise acheta, pour six piastres, l'épaisse fourrure d'un grand lynx qu'elle se proposa de transformer en descente de lit. Puis les trappeurs, leurs marchandises remballées, s'en allèrent avec le voisin, vers l'est, sous les rayons du soleil couchant.

— Mille piastres récoltées en un ou deux mois par un homme qui n'est plus de première jeunesse, ce doit être là un métier assez lucratif, commenta Roger. Dommage que je n'en connaisse pas le premier mot.

La température, le lendemain, se montra moins âpre. Armé de sa carabine, le jeune homme alla faire un tour dans les bois enneigés. Il découvrit nombre d'empreintes mais ne savait guère reconnaître quelles bêtes les avaient tracées. Certaines de ces marques ressemblaient à celles que ses vaches laissaient derrière elles

sur la neige lorsqu'il les menait boire. Il en conclut que le bétail des Roy venait se promener sur son domaine, attiré sans doute par l'odeur de ses meules de foin.

Il se vengea sur les lapins, peu farouches dans cette contrée, en cette saison, et en rapporta une demi-douzaine qui, attachés au nord de la maison, y devinrent raides comme du bois sec, sans risque de se gâter.

XII

Dans la matinée de Noël, les Bourgouin se rendirent en traîneau chez les Roy. L'air était froid, sans intensité, mais une bise soufflait de l'est, qui leur brûlait le visage, comme une flamme. Néanmoins, le corps au chaud sous son manteau de fourrure, des couvertures sur les genoux, Louise éprouvait un soulagement joyeux en quittant, pour la première fois, cette terre qui l'avait si longtemps tenue prisonnière.

Arrivés, un peu avant midi, ils trouvèrent le « chantier » fort animé. Les deux fils avaient amené leurs « blondes », dont l'une était fort brune. C'étaient deux jeunes personnes, sans grande beauté, mais vives et gaies, filles de fermiers établis au bout du lac, près du village. Tom Beaulieu, le voyageur, et sa compagne, étaient venus aussi.

Pierre Roy et sa femme se levèrent pour recevoir Louise et Roger.

— Bon! dit madame Roy s'adressant à Louise, nous voilà dix à présent. On n'avait jamais été tant de monde à la fois. Je vas vous présenter nos gens.

— Mais dis donc, Mélie, si tu me donnais une petite chance de parler quand c'est mon tour?

— T'as pas honte, un jour de Noël, de venir encore faire de la chicane?

— Mais c'est toi, Mélie, qui veux toujours...

— Ah, qu'il est donc haïssable! Si c'était pas que c'est Noël...

— Mélie, il me semble que ta dinde sent le brûlé.

— Mon Dou, mon Dou, y ne manquerait plus que ça!

Elle se précipita vers le poêle, en ouvrit le four. La maison s'emplit d'une appétissante odeur de rôti et du savoureux grésillement de la graisse. Le Bonhomme Roy, sa ruse ayant réussi, continua:

— Je dois me tromper. C'est bien rare que ma femme fasse de la mauvaise cuisine. Tiens, regardez! Où trouveriez-vous une dinde aussi bien cuite et qui sente aussi bon que ça? Y a pas à dire, Mélie est dépareillée pour la cuisine. Maintenant, madame Bourgouin, voilà mon garçon Gédéon, que vous connaissez déjà, avec sa blonde, mademoiselle Berthe Lajoie; et mon dernier

garçon, Eudore, avec sa blonde, mademoiselle Maud Langlois, que ça parle quasiment rien qu'anglais, ces deux-là...

— Et, acheva promptement Mme Roy, voilà monsieur et madame Tom Beaulieu, les voyageurs qui ont passé chez vous avant-hier. Maintenant, les jeunesses, donnez-moi un coup de main pour mettre la table.

Son mari ajouta:

— Si ça ne dérange pas trop vos ouvrages, donnez-nous donc quelques bonnes vieilles chansons de Noël. On les entend pas souvent par icitte. Je crois même que ça sera la première fois que ce pays-là les entendra.

Les jeunes filles avaient des voix fraîches, peu cultivées, mais justes. Elles ne se firent point prier davantage. Gédéon, doué d'une basse puissante, accompagnait les refrains, en sourdine. *Nouvelle adorable... Il est né le divin Enfant,* et d'autres ancien cantiques de la province de Québec émurent, en Louise aussi, des douceurs oubliées, les chères souvenances d'un pays où il y a des fêtes, d'un pays où les joies se multiplient parce qu'elles sont communes, où tous, entrecroisant mutuellement leurs faiblesses, se sentent plus forts sous les invisibles doigts des sphynx qui tissent l'avenir du monde.

Les jeunes filles achevant un cantique, madame Roy dit:



— Il faut au moins encore dix bonnes minutes pour que ma dinde soit bien à point. On eſt tous chrétiens, n'eſt-ce pas?... Alors, si on disait un chapelet en attendant le dîner?

— Ma foi, opina son mari, ça ne peut toujours pas nous faire de mal.

Roger n'avait jamais été grand dévôt, mais Louise, autrefois, trouvait dans la prière un aliment fortifiant. Son enfance et sa jeunesse avaient été pieuses. Puis, les joies de l'amour étant venues, elles lui avaient suffi. Tous deux pourtant s'agenouillèrent de bonne grâce et fondirent leurs voix dans le sérieux murmure des autres.

Le repas qui suivit débuta par un concert de compliments à l'habile ménagère. Ensuite la conversation s'égara au gré de la fantaisie des convives. Une nouvelle, donnée par Eudore Roy, qui l'avait apprise à Edmonton même, plut aux Bourgouin.

— Eſt-ce bien vrai? demanda Roger.

— Oui, monsieur. Dès le mois prochain la malle viendra au village une fois chaque semaine. Et on va aussi avoir un curé. C'eſt lui qui a poussé pour avoir un maître de poſte, à cause des lettres et des journaux. C'eſt un prêtre bien capable, à ce qu'on dit, et qui va s'occuper en grand de la colonisation du pays.

— De quoi qu'il se mêle, je vous le demande? s'écria Beaulieu, le vieux voyageur. Avec tous ces nouveaux

arrivants on n'aura bientôt plus une seule miette de terrain pour la chasse. Moi, je comprends pas ça. Aujourd'hui les gens n'ont plus qu'une idée dans la tête: prendre une terre, faire des bâtisses, et creuser des puits, et planter des clôtures pour sortir le voisin, et je te fiche tout le bois par terre, et je t'arrache des souches, et puis des souches, et encore des souches, et je te casse de la terre neuve, des arpents et des arpents, et je te sème, et je te resème, et je me lève à quatre heures du matin, et je travaille jusqu'à des dix, onze heures du soir, jusqu'au moment où le curé vous emmène au cimetière... Non! Mais c'est-y une vie?

— Pourtant, demanda Louise, curieuse et amusée, dans votre vie, à vous, n'en faut-il pas aussi, du travail?

— Comme de raison, qu'il en faut. Mais au moins on est libre, et on a du bon temps. Ma vieille et moi, on court d'un bord, on court d'un autre, comme ça nous plaît. On voit du beau pays pas encore reviré à l'envers par ces maudits habitants, des bois qui ne savent même pas ce que c'est qu'une hache, des lacs où les filets ne vident pas le poisson, des belles rivières où les ours, les orignaux, les caribous, les chevreuils, peuvent venir boire sans risquer à chaque pas des coups de fusil. Et quand on est tanné d'un endroit, on s'en va dans un autre, et pas de voisins pour venir vous bâdrer. Ça au moins c'est une vie.

Le vieux Roy, clignant de l'œil vers Louise, répondit:

— C'eſt bin correque. Mais s'il n'y avait pas d'habitants sur les terres, ni des gens dans les villages et dans les villes pour vous les acheter, vos fourrures, vous trouveriez peut-être point tant ça de votre goût?

Tout le monde se mit à rire, surtout les jeunes qui, moins tolérants, s'étaient sentis un peu durement piqués. — Tom Beaulieu ne sourcilla pas. Il but quelques gorgées de thé, et remarqua:

— Pour du bon thé, c'eſt du bon thé. Ma vieille ne le ferait pas mieux.

Puis, jetant à la tablée un regard circulaire, il reprit avec animation:

— Alors, vous croyez ça, vous autres? L'argent, je ne dis pas, c'eſt quelque chose. Ça n'empêche pas que, dans mon jeune temps, où c'eſt qu'il y en avait, des villes, par icitte? Où c'eſt qu'on les trouvait, les habitants? On avait la Hudson Bay, pareil; et si on n'en était pas content on s'en allait vendre les peaux jusqu'en Bas-Canada. D'abord, de l'argent, on n'en avait pas tant besoin, de l'argent. On savait vivre tout pareil comme les sauvages. Ça coûtait pas cher. Dans ces temps-là, les hommes étaient des hommes. Un chacun était capable de faire sa vie tout seul, et on pensait guère à empiler des piaſtres. Seulement, maintenant, c'eſt fini. On reverra plus ça. Maintenant va falloir que tout le

monde travaille pour faire de l'argent,... pour se le faire prendre par les plus gros. J'ai vu ça aux Etats, où j'ai passé deux hivers. C'est pas les habitants qui ont le profit. Non. Eux, ça travaille et ça travaille, et puis c'est les gros qui vous pognent votre argent.

Il regarda chacun, l'un après l'autre, les défiant de le démentir. Le Bonhomme Roy concéda:

— Y a du vrai; je peux pas dire le contraire. Les habitants, ça travaille fort mais ça s'enrichit pas. Nous autres, les piastres, on a rien que fait de passer au travers; pour en empiler, on n'en a jamais empilé bien gros.

Madame Roy vint à la rescousse.

— Si vous voulez que je vous dise; tout ça, c'est à un chacun de s'arranger. Il y en a qui aiment mieux rôdailler toute leur vie. C'est correque. S'ils aiment ça, c'est leurs affaires, et personne n'a rien à y redire. Mais moi, de courailler tout partout sans arrêter, non, je pourrais pas supporter ça. J'aime mieux faire une vie sur une terre. Si on est tanné de rester sur une, on peut mouver et se mettre sur une autre. Moi, de prendre une terre et de se battre avec elle pour voir qui c'est qui aura le dessus et de voir comment ça va virer, j'ai toujours trouvé qu'il n'y a rien de plus excitant que ça... Pour faire de l'argent, c'est correque, on peut pas dire qu'on a fait de l'argent. Mais on vit tout de même,



pareil. Et puis, nous autres, on avait des enfants, des bons enfants. On n'a pas pu leur donner bien de l'argent, mais, pour une chose, ils n'ont jamais souffert de la faim. Ils sont tous forts et bien travaillants. C'est la terre qui a fait ça pour eux. C'est fort, la terre, quand on est toujours à travailler avec elle. Vous me direz ce que vous voudrez, mais il y en a pas mal chez les voyageurs, et en masse dans les villes, que, le travail, c'est point surtout ça qu'ils cherchent.

Louise écoutait, avec un intérêt qui lui laissait un arrière-goût d'amertume. Elle ne comprenait guère la simplicité de ces âmes qui trouvaient tout naturel de mener si rudes existences. Leurs humbles ambitions lui paraissaient misérables. Pourtant elle enviait leur entrain, leur force, leur courage, qui l'eussent aidée à mieux supporter le vide et les mécontentements de son propre cœur.

Parfois elle regardait son mari, devinant qu'il ne prêtait à tous ces propos qu'une attention distraite et amusée, sûr qu'il était, lui, de sa supériorité sur ces pauvres gens sans instruction, sûr d'un prompt triomphe, grâce à ses connaissances plus larges, là où les autres ne pouvaient obtenir que de lents et piètres succès.

Mais Roger ne perdait pas les observations utiles. Bien après le repas, tandis que les femmes s'entretenaient de leur côté, la conversation continua sur les pro-

blèmes chaque jour suscités par cette contrée indomptée qu'un dur climat soutenait dans sa rébellion contre la mainmise de l'homme.

A un moment, Roger lui-même prit la parole:

— A propos, mon cher voisin, je soupçonne votre bétail d'en vouloir à mes meules de foin.

— Ah, bah! Comment ça?

— J'ai trouvé des traces bien marquées qui venaient de chez vous.

Le Bonhomme Roy eut un instant l'air perplexe. Ce fut Gédéon qui, riant, répondit:

— Oui, quand on n'est pas accoutumé, ça ressemble pas mal à des traces de bétail, mais c'est un orignal. J'ai vu ça, ce matin. Il a passé ici, droit dans le champ, pas loin du meulon de paille. Les gens du village en ont déjà tué quatre ou cinq dans les environs.

Le nouveau colon accepta gaiement sa déconfiture, se promettant bien qu'à la prochaine occasion il mettrait à profit la visite de ces grands hôtes de la forêt.

Lorsqu'approcha la précoce nuit les Bourgouin se levèrent pour prendre congé. Vaches et poules, là-bas, les réclamaient. Madame Roy n'y voulait rien entendre, devinant que Louise eût aimé à demeurer davantage. Mais Roger tint bon. Les garçons sortirent et préparèrent les chevaux et le traîneau. Puis, après de chaleureux: « N'oubliez pas de revenir le jour de l'an...



Au revoir... Au revoir... », ce fut le retour, sur la neige du lac, sous un crépuscule glacé.

Louise alors demanda:

— Pourquoi n'as-tu pas accepté de rester encore un peu?

— Tu aurais pu continuer à écouter ces bavardages?... Oui, pour quelque temps, c'était intéressant, quelquefois même amusant. Mais, à la fin, je commençais à m'ennuyer ferme. Ce sont de bien braves gens, et vaillants. D'un autre côté, ils ne faisaient que tourner dans le même cercle d'idées. Intellectuellement, c'était le désert. Et ne m'as-tu pas demandé de revenir à la culture de l'esprit?... Au moins, ils nous ont donné une bonne nouvelle, et si nous avons un bureau de poste je ne serai pas fâché de recevoir chaque semaine quelques livres et revues... Qu'en dis-tu?

— C'est bien tentant, mais ce sera encore un peu de notre pauvre argent qui s'en ira.

— Oh, quinze ou vingt dollars de plus ou de moins... Je les rattraperai en écrivant, aux heures de loisir, quelques articles. Qui sait? J'obtiendrai peut-être un peu de succès, et cela deviendrait alors une source de revenus réguliers.

Mais Louise demeura dans une sourde inquiétude. Elle redoutait et désirait à la fois les conséquences du projet de son mari.

XIII

L'année débuta durement.

Dès la veille le vent s'était élevé, du sud-est. Comme d'ordinaire dans cette contrée, il se calma pendant la nuit. Les cieux se firent clairs, étoilés, laissant tomber, avec l'ombre et le silence, un froid dont l'intensité, pénétrant la glace du lac, en tirait parfois de sourds grondements.

Louise fut réveillée en sursaut par une détonation. Des clous éclataient dans le bois sonore de la porte. A côté de Roger, qui se rendormit paisiblement, elle demeura longtemps sans pouvoir trouver le repos. En dépit d'elle, son cerveau était travaillé de mille folles idées, dans un afflux de sang qui lui enfiévrait le front. Sur le matin seulement, pacifiée par l'espoir de passer

ce premier jour de l'année auprès de ses réconfortants voisins, elle tomba dans un lourd sommeil.

Lorsqu'elle s'éveilla il commençait à faire jour et la maison s'était réchauffée. Son mari avait allumé le feu, employant du bois de tamarac sec qui mettait au rouge les couvercles du poêle et jusqu'au tuyau de la cheminée.

— Eh bien, tu peux te vanter d'avoir le sommeil dur, ce matin. Voici une bonne heure que je suis levé. Mais quel temps! Encore le vent du sud-est, et un froid! Pour un jour de l'an, c'est plutôt mal choisi.

Elle ne pouvait rien voir au dehors, les vitres étant couvertes d'un givre épais qui ressemblait à une fine laine translucide. Mais elle entendait un souffle puissant qui, sans cesse sifflant et chuchotant, assaillait les murs et le toit. Elle sortit du lit, disant:

— Peut-être fera-t-il meilleur quand se lèvera le soleil.

— C'est possible, mais, pour le moment, il n'y a guère d'apparence que ce diable de vent veuille s'arrêter.

Louise se mit à préparer le déjeuner. Son cœur était serré par la déception, mais elle espérait quand même.

A mesure que s'avançait la matinée son espoir mourait. Sous la violence de ce vent du sud-est, dès que la porte était entr'ouverte tout l'intérieur de la maison

devenait glacé. Dans l'étable, il faisait si froid que Louise en revint avec un orteil insensible. Elle se déchaussa, près du feu, vit la chair toute blanche. Elle allait l'exposer à la chaleur lorsque Roger, d'abord étonné de ses gestes puis devinant leur cause, s'écria:

— Lève-toi, vite! Viens ici. Vite, vite!

Et, l'ayant installée tout au fond de la pièce; il prit une tasse et fit lentement couler sur l'épiderme incolore l'eau demi-congelée du lave-mains. Peu à peu le sang se reprit à circuler, ramenant la vie et la chaleur, causant aussi une enflure douloureuse, mais que son mari assura être sans danger.

— Voilà une des choses utiles que j'ai apprises, l'autre jour, chez nos voisins. Le Bonhomme Roy prétend que le pétrole est excellent dans ces cas-là, tandis que le vieux Beaulieu dit que ce n'est pas nécessaire. Par contre, tous deux s'accordent sur l'infaillibilité de la neige fondante... Eh bien... Eh bien, tu ne vas pas te mettre à pleurer pour si peu?

— Oh, je n'irai pas pleurer, non. Sois tranquille. C'est déjà passé.

— Qu'est-ce qui est passé? Qu'as-tu? Voyons, dis-le moi.

— C'est le vent, c'est le froid, c'est... je ne sais pas ce qui m'a prise. C'est peut-être seulement de me savoir mère. Oh, Roger,.... dans ce pays... dans ce



pays,... être mère... dans un pays comme celui-là...

— Ma pauvre Louise, pourquoi ne veux-tu voir que le côté sombre des choses? Il y en a des quantités d'enfants qui naissent chez les nouveaux colons du Nord-Ouest. La plupart ont une fourmilière de mioches, et vigoureux. Pourquoi tant t'inquiéter d'avance?

Louise se le disait bien aussi et qu'elle eût dû se montrer plus vaillante, mais, par moments, c'était plus fort que toute sa volonté.

Le vent, qui les tenait emprisonnés, accroissait toujours sa violence. Par une éclaircie fondue dans le givre de la vitre elle regarda le ciel terne. Le soleil, invisible, mettait dans le sud un halo pâle, guère au-dessus de l'horizon. Parfois cette lueur même disparaissait complètement, couverte par d'immenses envolées de neige arrachée par l'ouragan à la surface du lac et lancée droit vers la maison. La pensée désolée de Louise imaginait que la tourmente cherchait à les ensevelir sous un épais linceul, comme si leur tombe était déjà marquée, ici, à la lisière de cette forêt qu'elle sentait là-derrière, tout près, et dont elle entendait les clameurs lugubres pareilles à d'effrayantes réponses au chant formidable de la tempête.

Roger, qui dut sortir, se mit aussi, en rentrant, à ressentir quelque énervement.

— Chien de temps! Il a suffi que j'aille jusqu'au

creek, pour faire boire les animaux, et me voilà aux trois-quarts gelé. D'un autre côté, ce vent a du bon. Il a complètement balayé la neige autour de la maison et bien nettoyé le sommet du côteau. Je suppose qu'elle s'empile toute dans le bois. — A présent, que vais-je faire? Si encore j'avais quelque chose de neuf en fait de lecture. Ces vieux bouquins-là commencent à perdre leur charme. Je les connais trop.

Sa jeune femme pensait qu'il aurait pu se distraire un peu en s'occupant d'elle et que les lentes heures eussent été moins lourdes s'il avait su retrouver les amoureuses délicatesses dont il était coutumier, si peu de mois auparavant. Mais son mari n'était plus le tendre amant qui l'avait rendue si heureuse. Même aujourd'hui, durant cette interminable journée de claustration, Roger n'avait rien trouvé de mieux que de s'étendre sur le lit, *Madame Bovary* à la main, entremêlant sa lecture d'intermittentes somnolences. Et, Louise, le cœur meurtri par cette croissante indifférence, songeait: « Pour lui, je suis comme ses livres, il me connaît trop, et déjà je ne lui suis plus assez neuve... Mon Dieu... mon Dieu, que va faire de nous cette terre sauvage? »

Et, dans la nuit qui suivit, elle s'éveilla encore subitement. Il lui avait semblé entendre les pas du destin qui s'avançait avec des paroles menaçantes, et elle ne savait comment arrêter sa marche. Mais ce n'était que

la clameur du vent et les ressauts de la grande forêt qui chantait sous la rafale.

*

* *

Tout le mois de janvier fut rigoureux. A peine quelques jours de dégel, bien courts, au milieu de longs froids intenses. Février fut peut-être pire encore.

D'abord, énervé d'inaction, Roger sortait parfois, la hache à la main, pressé d'agrandir ses conquêtes sur la forêt. Il revenait, au bout d'une heure ou deux, découragé.

— Pas moyen d'avancer. J'ai beau me démener, ça ne marche pas. La neige est tellement épaisse à la lisière du bois que j'en ai par endroits jusqu'à la ceinture. Moi qui comptais faire une large brèche avant la fin de l'hiver. N'importe, je me rattraperai plus tard.

Puis, résigné, et encouragé par Louise qui espérait le ramener à plus haute vie spirituelle, il se reprit à chercher le remède à son désœuvrement dans le travail littéraire. Au bout d'une semaine, après plusieurs tâtonnements et des essais dont il restait mécontent, il fut tout à coup saisi d'enthousiasme pour la composition d'un roman d'aventures. Son imagination, par contraste sans doute, l'emporta aux pays tropicaux et, plein

d'inspiration, il campa ses personnages et ses tableaux sous le torride climat de l'Afrique équatoriale. Une fois lancé, il y mit une ardeur, un acharnement, qui l'accaparèrent jour et nuit.

Peu d'hommes, s'il en est, peuvent mener de front le travail intellectuel avec un travail manuel qui exige la régularité. Toutes ses facultés créatrices concentrées sur le modelage de son œuvre, l'écrivain n'eut plus que du dégoût pour les nécessaires occupations du dehors. Louise s'efforça de l'y suppléer. Mais elle n'avait point la robuste endurance des campagnardes. Dans ces travaux pénibles sa naturelle faiblesse aux prises avec les naturelles puissances de l'hiver canadien était sans cesse refoulée, chassée à la maison. La tâche étant au-dessus de ses forces, Roger devait en faire une part.

Au début, il s'était senti de la gratitude pour le concours spontané que lui apportait sa jeune femme. Puis, avec l'habitude, il finit par le trouver normal. Il en vint, au bout d'une quinzaine de jours, à trouver anormal d'avoir à laisser là son œuvre intellectuelle pour perdre son temps en de basses besognes. Il ne s'y mettait que de mauvaise grâce, expédiant tout au plus vite, sans soin, et il en rentrait mécontent. De ces diversions, aggravées de mauvaise humeur, le roman d'aventures ne bénéficiait guère. Et Louise avait souvent à supporter de querelleuses paroles. Elle se gardait d'y



répondre, sentant bien que des ripostes ne pourraient qu'envenimer leurs deux cœurs.

Un matin, à l'étable, elle trouva l'un des percherons allongé sur le flanc et haletant. Elle ne put le décider à se relever. Inquiète, elle se résolut enfin à en parler à son mari.

— Bon! Il ne manquait plus que ça. Allez donc écrire un livre avec toutes ces histoires! Maudit cheval! Qu'est-ce qu'il peut bien avoir? Ce doit être ce maudit froid.

Elle se doutait bien un peu de la cause, mais n'en voulut rien dire. Tous deux allèrent examiner la pauvre bête, essayant sans succès de la faire se mettre debout.

— Peut-être lui faudrait-il une litière moins humide, suggéra Louise.

— Comment, diable, veux-tu que je lui mette une litière sèche s'il ne veut pas se relever?

Ce jour-là se passa en allées et venues de la maison à l'étable, dans l'espoir que le cheval se serait remis sur pieds. Le lendemain, Roger se décida à courir chez son voisin pour demander son avis. Le Bonhomme Roy voulut, afin de mieux juger, voir par lui-même l'état du malade. Arrivé avec Roger il considéra et tâta l'animal, puis prononça:

— Des coliques, monsieur Bourgouin, je pense que c'est des coliques. On peut pas savoir comment ça vire-

ra. Mais, sans vouloir me mêler de vos affaires, une litière comme ça, c'est pas fait pour le guérir. Un cheval, il faut que ça ait le ventre au sec. Venez par ici. Un bon coup d'épaule à nous deux, peut-être qu'il se mettra debout.

Et, en effet, aidé par les deux hommes, le percheron parvint à se relever.

— Le mieux, c'est de le tenir avec une couverture sur le dos pour le réchauffer. Un cheval qui a des coliques, il ne faut pas que ça attrape du froid. Peut-être qu'il sera guéri dans un ou deux jours. On peut pas dire. Les gros chevaux, c'est point comme des bœufs, c'est pas comme les cayousses du pays; les gros chevaux, ça demande bien du soin.

Ils rentrèrent à la maison. Pierre Roy accepta une tasse de thé bouillant, puis s'en retourna à vive allure.

Le lendemain n'apporta pas d'amélioration. Le surlendemain, le pauvre animal était mort. Traîné par le cheval survivant, le cadavre fut enfoui au tas de fumier.

*

* *

Ces quelques jours de diversion avaient forcément détourné Roger de son travail d'écrivain. Il tenta de s'y remettre, mais son esprit n'y sentait plus la même ardeur. D'autres distractions maintenant lui venaient.

Vers le milieu de février le nouveau bureau de poste avait été établi au village. De main en main le courrier des Bourgouin parvenait chez les Roy où Roger l'allait chercher. Il avait, dès le mois de janvier écrit en France pour s'abonner à plusieurs revues et journaux de Paris. Ils commencèrent à arriver à peu près régulièrement. Dès lors, il retrouva son ancien attrait pour la lecture. L'afflux d'idées nouvelles lui fit délaisser complètement sa propre création littéraire.

XIV

Louise, d'abord, espéra qu'il reviendrait à son œuvre. Elle pensait instinctivement que si son mari reprenait l'habitude de l'effort cérébral il se déprendrait du goût qu'il avait acquis pour le métier de colon et finirait par abandonner cette inhumaine contrée; qu'enfin ils s'en retourneraient vers quelque centre de vie plus douce, vers quelque grande ville où sont inconnues les duretés de la solitude.

Les jours s'écoulèrent, jusqu'à la fin de février, sans que Roger changeât ses nouvelles façons: presque toutes ses heures consacrées à la lecture, et peu d'ouvrage au dehors. Les discrètes tentatives de sa femme pour lui faire reprendre la plume demeurèrent vaines. Elle estima que son mari perdait ainsi son temps sans en retirer grand profit. Elle s'était bientôt aperçu qu'au

lieu de se porter, comme autrefois, sur des écrits sérieux, substantiels, fortifiants, l'esprit de Roger s'attachait maintenant de préférence aux frivolités, avilissant ainsi la virilité de sa pensée et la tournant à la paresse. Cette déplaisante constatation, souvent répétée, finit à la longue par l'inquiéter, puis par soulever en elle des impatiences. Il arriva plus d'une fois que, Roger la priant d'attendre qu'il eût terminé un passage intéressant avant d'aller au dehors lui chercher du bois ou de l'eau, elle choisit de sortir elle-même dans la neige et le froid, rentrant la chair glacée, le cœur ulcéré, prête à d'acerbes reproches.

Pourtant, au fond d'elle-même, elle ressentait davantage de tristesse que de colère. Peu à peu elle s'était rendu compte d'une croissante indifférence chez son mari, dont les témoignages de tendresse s'espaçaient de plus en plus. Ceci, au début, ne lui déplut pas. Ses propres dispositions s'y accordaient. Le progrès de sa maternité lui avait déjà fait souhaiter que Roger s'en tînt à de platoniques amours. Loin de tenter sur lui comme auparavant l'art instinctif des séductions, elle se dérobait, plaidait la fatigue, négligeait sa toilette. Et elle trouva qu'en effet, avec une épouse en qui l'amoureuse disparaît, l'époux, déçu de ne plus sentir de réponse à ses propres impulsions, cesse à son tour d'éprouver de l'attrait. Mais elle ne s'expliqua d'abord pas bien

pourquoi, son mari devenant plus paisible, il se retirait dans une sorte d'affection terne, qui ressemblait plutôt à une simple camaraderie comme on en voit entre hommes, et qui n'était pas exempte parfois de rebuffades, apparemment sans cause. — « Il ne semble plus avoir pour moi aucune vraie tendresse, pensait-elle. Chaque soir il se laisse embrasser comme si cela lui déplaisait, et c'est à peine s'il me le rend. Dieu sait que je fais pourtant pour lui tout ce que je peux. »

*

* *

A la longue, leur muet antagonisme se transforma en hostilité, d'abord sourde, puis manifeste. Roger, se sentant rejeté, devenait chaque jour plus maussade. Louise, ignorant combien dure est parfois pour l'homme la maîtrise des instincts, était elle-même énervée par cette humeur revêche. Naturellement ennemis, faute de se bien comprendre mutuellement, le moindre incident pouvait provoquer un conflit.

Un soir, en préparant le lit, elle accrocha sa robe au bois grossier dont il était fait. Il en résulta une longue déchirure.

— Voilà un beau coup, dit Roger. Tu n'as presque plus rien pour t'habiller convenablement, et ce nouvel



accroc n'est guère fait pour améliorer ton apparence.

— Oh, mon apparence... Il y a longtemps que tu ne t'en soucies guère.

— Dis plutôt que c'est toi qui depuis longtemps te soucies peu de me la rendre agréable. Déjà, tu l'admettras, au physique tu n'as pas précisément gagné.

— Est-ce ma faute et puis-je faire autrement?

— Non, sans doute. Mais n'aurais-tu pas pu contrebalancer cette perte en apportant un peu plus de soin à ton vêtement?

— Pourquoi chercherais-je à te plaire puisque tu ne me regardes plus?

— Et comment veux-tu que j'aie plaisir à te regarder si tu ne te donnes pas la moindre peine pour être quelque peu agréable? Il est clair que, depuis des semaines, tu te moques bien du peu d'amour qui subsiste entre nous. Ne fais-tu pas tout ton possible pour me tenir à l'écart?

— Oh Roger, comment peux-tu me le reprocher? Tu sais bien...

— Oui je le sais. Tu me l'as suffisamment répété. Je sais parfaitement qu'il te faut la paix. Puisque tu la veux, tu l'auras. Seulement, tu ne viendras pas te plaindre si je deviens un mari négatif puisque c'est toi-même qui travailles à tuer en moi le dernier amour qui me restait.

— Mon Dieu, mon Dieu, comme tu sais me faire souffrir! Oh, Roger, s'il le faut, je ne me refuse plus,

fais de moi ce que tu veux, mais ne dis plus ces affreuses choses.

— Non... Non... Quand une femme ne se donne qu'à contre-cœur, comme une victime à son bourreau, c'est besogne qui ne tente pas.

Elle se mit à pleurer doucement. Lui eut quelques instants d'hésitation, puis il se coiffa, mit son tricot, ses gants, et sortit dans la nuit.

*

* *

C'était la première fois qu'ils en venaient aux paroles qui laissent des blessures profondes.

Bouleversée par la soudaineté et l'intensité de cette querelle, Louise en demeura d'abord dans un poignant étonnement. Durant d'interminables minutes, elle souffrit une douleur encore non connue. Son cœur seul vivait, et saignait. Puis sa pensée, peu à peu, redevint consciente. Un afflux d'idées désordonnées lui mettaient le cerveau en fièvre. La rancune y dominait, et le désir de se venger sur son mari de ce qu'il lui faisait souffrir. Elle préparait les mots qui lui permettraient à son tour de le blesser au vif.

Mais il ne rentrait pas. Où donc était-il? Elle n'entendait que le ronflement du poêle, chauffé au rouge

et qui entretenait dans la maison une chaleur qui lui semblait maintenant excessive. Elle entr'ouvrit la porte, regarda et écouta. Dans l'obscurité du dehors ses yeux ne virent rien. Un coyote hurla sur le grand lac. Derrière la maison, un tremble éclata sous le froid et l'écho de sa détonation sèche se répercuta d'arbre en arbre à travers l'immensité de la sombre forêt. Elle referma la porte et alla s'asseoir au rebord du lit, les mains pressées entre ses genoux, en proie à une anxiété qui lui serrait la gorge. Elle se sentait tous les nerfs tendus, comme à l'approche d'un danger.

Tout à coup elle se releva et s'écarta du lit. Une pensée l'en avait chassée: — « Il eſt fait du bois de cette forêt... C'eſt lui qui a déchiré ma robe... Oh, mais que vais-je penser là? Je deviens folle... C'eſt cette insupportable solitude qui me donne de pareilles idées. Mon Dieu, mon Dieu, mais que sommes-nous donc venus faire ici? Comment pourrons-nous jamais en sortir maintenant, avant qu'il ne soit trop tard, avant que nous n'ayons perdu tout notre amour l'un pour l'autre, avant que je n'y laisse tout ce que Roger aimait en moi, avant que, peut-être, mes forces et ma raison n'y puissent plus résiſter?... Oh, cette forêt qu'il voudrait abattre, cette terre sauvage qu'il voudrait asservir, et qui se vengent, sournoisement, par petits coups, lui enlevant tout ce qui faisait de lui un homme supérieur, le transformant en

un être vulgaire, et qui devient brutal... Oui... c'est cette terre, c'est cette forêt, qui font aussi de moi une âme sans joie, toujours en révolte... A quelles fatalités sommes-nous venus nous livrer?... Qu'ai-je donc fait, pour que je sois ainsi écrasée, lentement, par ce pays sans pitié?... »

Le temps s'écoulait, et son mari ne revenait toujours pas. De moment en moment son inquiétude s'accroissait, devenant intolérable. Malgré sa crainte des êtres qui habitent les ténèbres, elle rouvrit la porte et se décida à sortir dans la nuit et la neige.

L'air était d'un froid calme, pénétrant toutes choses avec une intensité tranquille. Le ciel avait une pureté sereine. Les étoiles, là-haut, comme les flocons d'or d'une neige éternelle, demeuraient immobiles dans l'ordre permanent de leur glissement nocturne. Le grand lac dormait son sommeil paisible. Au nord, l'impassible forêt laissait entrevoir le sombre alignement de ses géants silencieux, avant-garde d'un peuple innombrable, gardien de l'antique et vaste contrée qu'il couvrait d'une civilisation végétale, puissante et variée, jusqu'aux Terres Stériles, où même les arbres ne peuvent plus vivre. Et Louise savait aussi que, du lieu où elle était, ces robustes protecteurs du sol massaient leurs armées, presque partout, au long des grands fleuves du



nord, jusqu'aux lointaines mers du pôle qui bornent le Canada.

Devant les sérénités de ce froid, implacable comme sans haine, de ce firmament immense et énigmatique, de cette énorme forêt qui l'avait faite ici prisonnière, Louise sentit son âme s'emplir de frayeur, et de désolation. Si faible, et sans défense, en face de ces puissances à la fois formidables et paisibles, elle frissonnait sous une impression de vide infini. Que servirait de lutter contre ces majestés, calmes, occultes, devant qui l'homme et ses œuvres ne sont que de brefs et imperceptibles atomes, pullulant un instant comme une poussière animée, puis résorbés, eux et leurs travaux, sous l'épiderme d'un globe infime qui, avant eux comme après eux, suit son propre destin, au long d'une route inconnue perdue dans un espace insondable?

Effrayée par cette sensation du néant de la vie, incapable de supporter davantage le froid, les ténèbres, la solitude et le silence, elle cria, désespérée:

— Roger!... Roger!...

Et elle le vit, ombre noire sur la terne blancheur de la neige, qui s'approchait. Elle courut à lui et se jeta à son cou.

. . . .

Revenus dans la chaleur de la maison, il se contenta de dire:

— J'ai pensé qu'il valait mieux nous séparer un moment afin de ne pas nous blesser davantage. J'ai été dans l'étable. Je me suis occupé à étriller vigoureusement le cheval pour me réchauffer. Je n'avais pas trop froid.

— Veux-tu que je te fasse une tasse de thé bien chaud?

— Non, merci. Je commence à avoir sommeil et je pense que le mieux est d'aller dormir.

— A propos de notre mésentente, je voudrais te dire...

— Non, non. Puisqu'elle est terminée, enterrons-la et n'en parlons plus.

*

* *

Ils étaient bien résolus à ne jamais recommencer de telles disputes, avilissantes, et qui les conduisaient à une déplorable inimitié. Mais les fatalités qui les encerclaient sans relâche les excitaient sourdement l'un contre l'autre et, en dépit d'eux-mêmes, ils continuèrent à se déchirer.

Avec mars et la fonte des neiges, les jours s'allongeant sous un soleil moins bref et moins froid, Roger commença de sortir, armé de la hache. Ces sorties,



pourtant, loin de l'améliorer, semblaient le rendre de plus en plus irritable. Tout lui paraissait à présent se liguer contre lui. Au dehors, quand la terre n'était pas de nouveau solidifiée par le gel, elle se transformait en un vaste marécage où l'eau giclait sous chaque pas. Il revenait, les jambes et les pieds mouillés et glacés, furieux contre les éléments qui s'acharnaient à dresser contre lui d'insaisissables adversaires. Hors de patience, il déversait à la maison ses rancunes. Il arriva parfois que ses paroles étaient empreintes d'inattendue grossièreté.

Tant que ses colères ne la heurtaient pas trop rudement, Louise se maîtrisait, les laissant s'exhaler sans y répondre. Mais lorsque, s'en prenant directement à elle, il employait des termes qui allaient trop au delà de la bienséance, elle ne pouvait plus résister, elle répondait avec une croissante âpreté, éprouvant, à rendre blessure pour blessure, une sorte de joie mauvaise, et tous deux en demeuraient ensuite étonnés, honteux, et frémissants de colère. Un matin, ils se mirent tellement hors d'eux-mêmes qu'elle pensa qu'il voulait la frapper; mais la main fébrile ne se leva point. Il sortit, et elle n'entendit revenir ses pas que longtemps après la tombée de la nuit.

Autour d'eux, les invisibles puissances continuaient leur œuvre propre. Par lente métamorphose, la contrée

se délivrait peu à peu de la gaîne morte où l'avait endormie l'hiver. Le sol et la forêt, jour par jour, dégelaient et s'asséchaient sous la nouvelle tiédeur de l'air.

Dès le début du mois suivant Roger reprit régulièrement son métier de bûcheron. Si son corps était fatigué par de longues heures d'un travail dont il s'était longtemps désaccoutumé, son esprit et ses sens y gagnèrent en apaisement. Il reprenait même des accès de bonne humeur, quelquefois de tendresse, cherchant à se faire pardonner ses méchantes paroles. Instinctivement méfiante, chez lui, d'un retour trop vif et, en elle, d'un renouveau d'affection manifeste qui ne ferait qu'enhardir davantage son mari, elle gardait une attitude réservée qui le forçait de rester à distance et décourageait ses avances.

Seuls quelques retours du froid et de la neige, vers le milieu d'avril, en le tenant prisonnier dans la maison, ranimèrent en lui les tendances querelleuses. Comparé à ce qui avait précédé, ce n'était plus que des piqûres sans profondeur, et Louise, la sensibilité émoussée par l'accoutumance, commençait à s'y résigner comme, en été, dans ces contrées, on se résigne à la longue aux piqûres des moustiques, irritantes mais inévitables.

Maintenant, sauf pour les mutuels rapports nécessaires, elle prenait l'habitude de ne parler presque jamais. Son âme devenait fermée, contractée. Elle y com-



primait une révolte silencieuse, dure à réduire. Par moments, lasse de lutter, assiégée des tenaces solitudes, affaiblie par le sentiment de son impuissance, elle se sentait irrésistiblement emportée vers le désespoir.

Elle allait tomber à genoux au bord du lit, le front caché dans ses bras, et elle disait dans son cœur: « Mon Dieu, oh! mon Dieu, donnez-moi un peu de force, donnez-moi un peu de courage, si Vous voulez que je sois mère ici... ici... dans ce pays. »

DEUXIÈME PARTIE

I

Oscillant graduellement sur son axe, la Terre, dans son orbe autour du soleil, présentait à ses rayons, chaque jour moins obliques et plus chauds, les collines du Nord-Ouest canadien, ses lacs, ses fleuves, et ses grandes forêts. C'est dans la seconde moitié de mai que, sur les hauts plateaux qui séparent le bassin de la Saskatchéouanne des eaux qui s'en vont à l'Athabasca, les bois revivent sous un brusque printemps et que leur jeune feuillée couvre ces régions d'une vaste parure, verte, mobile sous les vents, avec des ondoiements, des houles aux reflets glauques, pareille à la face des mers.

Sur leur frontière méridionale, et non loin de la rive nord du grand lac où flottent encore quelques glaçons,

devant une petite habitation dressée sur une éminence entre deux rangées d'arbres jetés à terre, il y a trois être humains: un homme debout, une femme assise sur le seuil de la porte, et qui allaite un enfant.

Et l'homme parle:

— Tu vois, Louise. N'avais-tu pas tort de tant t'inquiéter? Les enfants ici viennent au monde sans plus de difficulté que les petits oiseaux. Madame Roy, et j'en étais sûr, s'y connaît tout autant, sinon mieux, que bien des docteurs. Elle et toi vous en êtes tirées très bien. Est-il beau, ce petit gâs-là! Est-il fort pour un enfant de quinze jours! Regarde-moi ça, comme il me serre le doigt.

Louise contemplait son bébé avec une admiration sans cesse renouvelée. Ce petit corps mou, cette petite tête à peu près chauve, où il n'y avait presque point de nez, où les yeux, bleus comme ceux de son père, ne reflétaient encore aucune pensée, lui paraissaient la plus grande merveille du monde. Elle ressentait une joie infinie à tenir contre sa chair cette autre chair qui était encore elle-même, qui ne recevait que d'elle une vie déjà venue d'elle, cet être nouveau si longuement et si douloureusement formé de son propre sang. Son cœur se dilatait de reconnaissance. Elle songeait: « Il m'a été donné de créer quelque chose de plus grand que tout ce que l'art humain peut inventer. J'ai créé une

vie... j'ai créé un corps, une chair où il y a une âme... Moi, j'ai créé une âme... une âme... »

Et ses yeux, maintenant paisibles, se levaient et regardaient sans crainte le grand pays solitaire, le lac à peine ridé par les brises, miroitant sous le soleil qui déclinait vers l'occident. Maintenant elle se sentait du courage et de la force, une grande force prête à lutter vaillamment contre toutes les influences cachées qui tenteraient de les cerner.

Elle dit:

— Ainsi, Roger, tu t'en vas demain au village?

— Il le faut bien. A moins que tu ne craignes de rester seule toute une journée.

— Non. Avec notre cher petit Paul ce n'est plus la même chose.

— Et dire qu'il y a un an, quand nous sommes arrivés ici, c'est à peine si je pouvais m'éloigner un peu sans que tu te croies perdue.

— Oui, je me souviens. Quelles peurs j'avais quand tu me laissais seule! Je ne voulais pas te le dire, mais j'en devenais à demi folle de frayeur en pensant que tu ne reviendrais peut-être pas.

Roger se pencha et embrassa sa femme sur les yeux.

— Ma pauvre Louise, pourquoi ne me disais-tu pas tout ce que tu ressentais. Je ne pensais pas que tu te tourmentais à ce joint. Mais voilà bien la différence:

à présent ce petit bout d'homme va me voler toute l'affection de ma femme. A présent je peux m'absenter, et on se passera de moi sans aucune difficulté.

— Voyons, Roger, ne va pas croire que je t'en aimerai moins.

— Je l'espère bien. Si je disais cela, c'était pour plaisanter. Pour revenir aux choses sérieuses, j'irai donc demain au village puisqu'il faut acheter un autre cheval.

— Ce sera bien peu d'argent que nous aurons, après cela. Peut-être vaudrait-il mieux, comme le conseillait monsieur Roy, vendre le cheval qui nous reste et acheter des bœufs.

— Des bœufs? Non, non. Le travail irait trop lentement. Ne t'inquiète pas. Je tâcherai de faire un bon marché afin de ne pas trop dépenser. Un autre cheval est nécessaire si je veux faire de bon ouvrage et rapidement. Tu verras comme ça ira vite et la belle terre que nous aurons bientôt... En passant, j'entrerai chez les Roy. Je leur demanderai d'être parrain et marraine et, dans une semaine ou deux, nous pourrons aller faire baptiser ce petit païen-là.

*

* *

Il partit, le lendemain matin, de bonne heure.

Louise, ayant allaité et endormi l'enfant, le coucha.

Il avait un berceau très commode. Sur les conseils de madame Roy, Roger avait attaché, au-dessus du pied de leur lit, à deux clous plantés à six pieds l'un de l'autre dans le plafond, puis courbés, une double corde sur quoi il avait replié une couverture formant un petit hamac. L'enfant y dormait aussi bien que dans la plus luxueuse couchette.

Louise alors sortit, referma la porte sans bruit, et alla à l'étable pour y traire la seule des deux vaches, la Rouge, qui donnât encore du lait. En entrant, elle aperçut à côté de l'autre, la Noire, qui meuglait doucement, un veau nouveau-né chancelant sur ses longues pattes. Louise se demandait s'il aurait besoin d'aide. Mais, au bout de quelques minutes, le jeune veau, qui s'y connaissait mieux que personne, ayant découvert la mamelle gonflée de lait, se mit à teter comme s'il était affamé et la mère, cessant de meugler, rumina tranquillement. Evidemment cette mère et son enfant s'accommodaient parfaitement de la situation et ne se souciaient que d'être laissés en paix. Ayant trait l'autre vache, jeté un peu de grain à ses poules et trouvé six oeufs dans les crèches, Louise revint à la maison.

Le bébé dormait toujours. Elle le contempla longuement, puis, laissant la porte entr'ouverte, elle occupa cette matinée à des semis de fleurs et de légumes dans la terre du jardin, récemment enclos par son mari. Age-



nouillée, elle chantait à demi-voix en travaillant. Son cœur était plein de joie et de douce quiétude. Parfois, se relevant, elle regardait tout à l'entour. Comme, à présent, ce sauvage pays lui paraissait changé. Elle n'y trouvait plus qu'une grande paix et se demandait pourquoi elle l'avait cru hostile. Souvent elle revenait vers la maison, poussait la porte avec précaution, entrait sur la pointe des pieds. Assurée que l'enfant dormait encore, elle écoutait son souffle tranquille, puis, après une longue contemplation, elle retournait à son ouvrage.

Il ne s'éveilla que vers midi. C'était un robuste dormeur et qui n'aimait guère perdre son temps à des occupations moins utiles. Louise le redressa dans le hamac et l'y laissa tandis qu'à l'autre extrémité de la pièce elle allumait le poêle. Le repas fut bientôt prêt: deux œufs qu'elle avait placés dans l'eau dès qu'elle fut bouillante, du pain, de la crème, et une tasse de thé. Pendant qu'elle mangeait l'enfant continua de somnoler, puis il finit par ouvrir les yeux tout grands et gazouilla d'incompréhensibles discours. Tant que la faim ne le pressait pas c'était le plus gentil bébé du monde. Mais, lorsqu'il décidait que son estomac avait besoin de réconfort, il se fâchait soudain, tout rouge, exerçant vigoureusement ses poumons, puis subitement calmé dès que le bout du sein frôlait ses lèvres, il tettait alors avec une ardeur qui le mettait tout en nage. Ses petits ongles

acérés s'agrippaient à la poitrine maternelle et s'y incrustaient. Son front s'emperlait de sueur que la jeune mère essuyait tendrement. Bientôt, tout gonflé de lait, il se rendormait mollement, pareil à un paquet de chair inerte, qu'il n'y avait plus qu'à remettre au berceau.

Mais, cette fois, Louise, au lieu de reposer l'enfant dans son hamac, l'emporta au dehors où l'air était tiède et le soleil chaud. De la maison, elle descendit dans la prairie, atteignit le ruisseau et en suivit la rive. Avant de parvenir à la grève du lac elle trouva un ombrage désiré, au nord d'un grand et large buisson de saules dont les racines dénudées plongeaient jusque dans le creek. Elle s'assit au rebord de la berge escarpée, les pieds touchant presque l'eau, encore profonde, et qui gardait un courant rapide alimenté par le lent et constant dégel du sol de la forêt.

A force de vivre avec la solitude, Louise avait acquis un tour d'esprit méditatif. Cette aptitude s'était encore accrue depuis sa récente maternité. Chaque jour, lorsqu'elle tenait dans ses bras ce mystérieux petit être, il lui venait un monde de pensées, quelquefois singulières, que les curiosités de son cœur la poussaient à développer avec une ardeur qui ne se lassait jamais.

Son mari, plus optimiste qu'elle, avait dit la veille que rien ne lui semblait meilleur pour le bébé que d'avoir à passer les premiers temps de sa vie en pleine



nature. D'après Roger, un enfant serait dès les premiers jours, et plus peut-être qu'un adulte, susceptible aux influences du milieu, dont il garderait des impressions indélébiles. Et Roger était persuadé que rien ne valait mieux que l'occulte éducation, tirée, au début de la vie, d'un contact direct avec les pures activités terrestres et célestes. Louise se prit à méditer ces données. — « Peut-être, en effet, songeait-elle, y a-t-il là quelque chose de vrai. Peut-être, de tout ce qui nous entoure, cette petite âme neuve reçoit-elle inconsciemment des marques durables. Peut-être, comme moi qui la sens, s'imprègne-t-elle, sans le savoir, de toute cette grandeur si forte, si forte, et qui m'a tant effrayée, moi, parce que je ne la connaissais pas. Oui, peut-être... peut-être ce tendre corps deviendra-t-il plus robuste ici que sous un climat plus doux. Pourquoi mon petit ne recevrait-il pas, ici, dans son cœur et dans ses sens quelque éducation, et meilleure peut-être que s'il était entouré par tous les arts des hommes? Pourquoi n'apprendrait-il pas, ici, à mieux entendre, à mieux voir, à mieux sentir? Moi-même, si je pouvais n'y pas mettre de parti-pris, si je n'avais pas autant cette sensation d'y être prisonnière, ne serais-je pas forcée de reconnaître que cette sauvage nature me serait une bien riche et bien belle école? »

L'âme allégée par ces pensées, Louise, dans l'ombre



tiède que lui donnait le buisson touffu, en admirait les jeunes feuilles, minces et longues, luisantes, qui frémissaient doucement sous le soleil, les fines tiges, vertes, souples, et leur image reflétée dans les moires de l'eau courante qui la brouillait sans cesse, lui donnant de curieuses et fugitives apparences.

Et, sachant que son enfant les respirait aussi, son odorat humait en les étudiant chacune des émanations apportées par les invisibles mains de la nature. Tantôt c'était le parfum de la menthe sauvage dont ses talons froissaient les nouvelles pousses; tantôt de fades odeurs, venues des rives du lac où moisissaient les brunes tiges des joncs et des roseaux de la saison précédente; tantôt la senteur balsamique, un peu amère, de la feuillée des liards géants, l'une des plus vigoureuses races parmi les arbres qui couvrent ce pays. Elle écoutait l'harmonie des milles voix du lac où s'ébattaient d'innombrables oiseaux aquatiques revenus avec le printemps et qui diapraient les eaux de sillages d'une infinie mobilité. Plus près, elle entendait le gazouillis des étourneaux, noirs et écarlates, le grelottement aigu et incessant d'une multitude de grenouilles évadées de leur envasement hibernal et qui célébraient les joies de la nouvelle tiédeur parmi le sable et les galets de la grève. Paisiblement, ses yeux admiraient le vaste décor où elle était seule avec son enfant. Là-bas, par delà le grand lac

étincelant, s'allongeait la rive méridionale, sans brume, nette et sombre sur l'horizon d'un bleu cendré; à l'ouest devant elle, et au nord, et derrière elle vers l'est, s'érigeait la haute et silencieuse barrière vivante, reverdissante, des millénaires gardiens du sol, desquels la résistance ou le bon accueil devait décider de leur avenir.

En ce moment, au lieu d'éprouver de la crainte, Louise, forte de l'enfant qui dormait en souriant sur ses genoux, se sentit pénétrée de conciliation. Elle pensa: « Pourquoi voudrais-je ne voir en ce pays que des inimitiés? S'il nous a fait du mal, n'y avait-il pas beaucoup de notre propre faute? N'est-ce point parce que nous-mêmes l'avons attaqué sans avoir su nous y préparer? N'est-ce point parce que nous n'étions pas assez forts pour y entrer sans recevoir de blessure?... Mais lui, mon petit, lui n'est pas venu de loin comme un envahisseur. Il est né ici, au sein même de cette auguste nature... Elle et moi, cette fois, avons ensemble accompli presque même œuvre. Avec son printemps elle crée de nouveau cette terre, et moi, avec son printemps aussi, j'ai donné le jour à mon enfant... Et il est né ici, dans ce pays, sur cette terre du Canada. Lui, il n'y est point un étranger... Celui-ci, rude contrée qui t'es faite si dure pour moi, celui-ci, mon petit enfant, c'est un des tiens. Déjà, avec moi, et sans que je puisse t'en empêcher, tu le façonnes invisiblement; avec moi, et

sans que je sache comment, tu travailles à former son corps, et peut-être son âme. Que je le veuille ou non, déjà pour lui tu es comme une autre mère et, comme de moi, il tiendra aussi de toi. Si nous devons, pour des mois, pour des années, l'élever toutes deux, ne me sois pas une ennemie. Faisons ensemble le cher ouvrage. Sois bienfaisante, donne-lui ta force, puisque peut-être je ne saurai pas la lui donner. S'il est dans mes bras, il est aussi dans tes bras. Puisqu'il le faut, puisqu'il est tien comme il est mien, je dois te le confier, à toi... à toi qui es aussi sa mère... »

Elle baissa le front pour contempler le précieux don qu'elle faisait dans l'espoir de se rendre amie la muette puissance qu'elle implorait. Et ses yeux aperçurent à ses pieds, au sein des eaux mouvantes et comme si elles y avaient glissé et en étaient devenues partie, sa propre image et celle de ce petit corps endormi.

Un retour subit de ses anciennes appréhensions la fit tressaillir et se relever brusquement. — « Qu'ai-je fait? J'offrais mon enfant à cette terre dont je ne sais pas la pensée. Qui me dit ce qu'elle cache et quels sont ses desseins? » Et, dans son imagination effrayée, il lui sembla que le ruisseau était comme une tentacule, mobile, vivante, sortie de la grande forêt qui se cherchait une proie.

Son émoi s'apaisa presque aussitôt. Il n'y avait par-

tout dans le ciel et sur la terre qu'une lumineuse et vaste sérénité. « Redeviendrais-je nerveuse et peureuse? A quoi vais-je penser? C'est encore la solitude et l'inaction qui me font rêver et inventer des chimères. Ce désœuvrement ne me vaut rien. Je ferais mieux d'aller m'occuper du ménage et de continuer mes semis. »

Elle revint à la maison, arrangea l'enfant dans son hamac, baisa doucement son front, le regarda longtemps dans une tendre extase, puis, d'un cœur heureux et confiant, elle se remit à l'ouvrage.

II

Etant revenu du village tard le soir, avec un nouveau cheval, Roger, en dévorant son souper, annonça qu'ayant eu la bête à bon marché il avait aussi acheté une charrue presque neuve. Le vendeur, un fermier des environs du village, la remettrait à Pierre Roy qui, le lendemain, devait aller là-bas en voiture.

— J'aurais pourtant bien voulu, dit Louise, me faire venir d'Edmonton une nouvelle robe. Mais, après tout, en retouchant un peu les vêtements qui me restent, je crois que nous pourrons éviter cette dépense.

— Il est certain, répondit Roger en riant, que tu ne ressembles plus guère à la pimpante demoiselle à qui je faisais ma cour. Par contre, ta propre personne n'a rien perdu. Tes formes sont plus pleines. Il me semble

chaque jour que tu embellis davantage. Attends seulement que j'aie fini de manger et que mes lèvres soient propres. Tu vas voir si je ne te trouve pas à mon goût.

— Ne parle pas si fort, tu vas réveiller Paul.

— Hé! Laisse-le se réveiller. Il ne fait que dormir. Mais, dis-moi, combien de temps encore vas-tu le tenir comme un bouclier entre toi et moi, ce petit sacripant? J'aimerais pourtant bien retrouver un peu ma femme, la gentille femme qui savait si bien être toute à son mari.

— Tu dis cela, mais qui m'assure que tu n'as pas trouvé au village ou le long de ton chemin quelque personne qui te plaise mieux que moi?

— Haha!... Jalouse? Voilà un bon signe en ma faveur. Il est dommage que les belles personnes soient si rares aux environs. Je cultiverais cette jalousie, et je retrouverais ainsi une épouse amoureuse et qui peut-être même saurait pour moi redevenir un peu coquette.

— Coquette? Avec quoi? Les vêtements ici en voient de dures et je n'ai plus guère que des nippes.

— Des nippes... des nippes... Elles sont encore très passables, tes nippes. Si tu les voulais remettre un brin à neuf je suis sûr que tu retrouverais en bonne partie cette élégance qui me plaisait tant autrefois.

En parlant, il examinait Louise. Elle portait une sorte

de négligé bleu-marine, ample, serré à la taille par une mince bande noire, avec des poignets à revers noirs, liserés de rouge sombre, et une collerette de dentelle crème. Ce costume était propre bien qu'un peu défraîchi par des lavages répétés. Roger trouvait qu'il donnait à sa femme une apparence trop austère.

— Si, répondit-elle, j'avais une machine à coudre, ce serait plus facile. Mais enfin, j'ai encore du fil et des aiguilles. Je pourrai, je pense, remettre en bon état une de mes robes qui n'est pas trop fanée. De ton côté, rien ne t'empêche d'en faire autant. Je veux dire: de soigner davantage, sinon ton vêtement, toujours un peu débraillé, du moins ta figure. Voilà bien quatre jours que tu ne t'es pas rasé.

— C'est entendu. Si tu consens à faire ta part, il n'est que juste que je fasse la mienne. Je ne demande pas mieux que nous redevenions de vrais amoureux.

*

* *

Durant les jours qui suivirent, l'herbe verte étant déjà haute et une pluie abondante ayant détrempé le sol, Roger put, sans danger d'incendier le pays, commencer le brûlis des arbres abattus l'année précédente. Il se mit d'abord à la partie, au nord-ouest de la maison,

où avaient travaillé les Slaves, et où il ne serait pas retardé par l'arrachage des souches. S'aidant de ses chevaux pour mieux assembler les grands cadavres, il fit d'énormes flambées dont les fumées, lorsqu'une brise ne les chassait pas, étendaient sur le ciel un immense voile, grisâtre, épais, opaque. Mais lorsque le vent se prenait à souffler du nord-ouest, ce gris nuage, rabattu à terre, courait vers la maison où Louise et le bébé en étaient tout enveloppés. Parfois, se sentant à demi étouffée, elle sortait, emportant l'enfant, passait le pont sur le ruisseau et se hâtait d'aller vers l'ouest rejoindre son mari, hors de l'irrespirable atmosphère. Là, retrouvant l'air pur et le soleil, elle riait de sa mésaventure en constatant les progrès du défrichement.

Un après-midi, après une matinée calme, une rafale s'éleva, activant les bûchers, aspirant dans les airs des flammèches arrachées aux cadavres calcinés, et les laissant retomber tout à l'entour, jusque sur la maison et l'étable. Celle-là ne courait pas grand risque, sa toiture de mousse étant surchargée d'une épaisse couche de terre, mais l'étable, recouverte de foin, formait un facile combustible dont l'incendie s'étendrait sûrement à leur habitation si le vent l'y poussait.

Roger accourut dès la première menace. Il prit à la maison les deux seaux et, suivi de Louise épouvan-

tée du danger et qui serrait son petit sur sa poitrine, il se hâta d'aller au ruisseau. Lançant à la volée sur le toit de foin l'eau apportée il eut tôt fait d'inonder toute la surface, où les flammèches s'éteignirent à mesure qu'elles tombaient.

— Le maudit vent! Qui aurait pu prévoir ce matin qu'il viendrait essayer de nous jouer ce tour-là? Tu vas encore penser qu'il y a là-derrière quelque sournois maléfice. N'aie pas peur. Je saurai bien parer à toutes les surprises. Ce n'est pas encore cette fois que nous perdrons la bataille. En attendant, tu ferais mieux de rentrer à la maison pendant que je continuerai de surveiller.

Ils constatèrent, peu après, qu'en dépit de leur attention et de leur promptitude à s'en débarrasser, des étincelles, tombées sur leurs vêtements, les avaient marqués de brûlures qui, par endroits, trouaient l'étoffe.

Lorsqu'elle s'en aperçut, Louise sentit son cœur tout empli par le découragement. — « Véritablement, oui, il doit peser sur nous quelque fatalité. Voici perdue la robe que j'avais eu tant de peine à refaire jolie pour plaire à Roger... ma dernière robe, qu'il aimait me voir porter tous les jours... Et ce n'est pas ma faute pourtant... non, ce n'est pas ma faute si maintenant je n'ai plus rien, plus rien de bon, pour qu'il trouve plaisir

à me regarder, plus rien que de pauvres vêtements usés... et, pour ne pas les voir, ses yeux se détourneront de moi... Pourtant, non, ce n'eſt pas ma faute... »

*

* *

Après des semaines de persévérant travail, sous un soleil tôt levé, tard couché, parfois torride, et en dépit de pluies intempeſtives, le défrichement avançait.

Le terrain tout déblayé par le feu, Roger y était entré avec les chevaux attelés à la charrue. Au bout de plusieurs heures de lutte, son inhabileté et son inexpérience le forcèrent de renoncer à l'entreprise. Entre ses mains la charrue se montrait rebelle, comme la terre. Pleins d'ardeur, mais mal guidés, les chevaux ne savaient pas suivre une ligne droite. Ils bondissaient de côté et d'autre, arrachant le soc du sillon commencé. Le conducteur s'emportait, criait, jurait, ce qui ne faisait qu'exciter davantage ses bêtes. De guerre lasse, ruisselant de sueur, il revint de fort mauvaise humeur à la maison.

Quelques jours plus tard, au début de juillet, Pierre Roy, ayant consenti à échanger du travail, amena ses bœufs. Leur force tranquille commença la première et plus dure partie du labour. Ensuite, les deux hommes

réunirent sur la charrue leurs quatre chevaux. En deux semaines, une longue et large étendue de terre vierge, — bien petite égratignure au pied de la forêt, — étalait au soleil sa noire et féconde nudité.

— Tout près de dix arpents, monsieur Bourgouin, dix arpents de cassé en quinze jours. Et c'est de la bonne terre, ça. Si vous l'arrangez bien vous aurez l'an prochain une récolte de première classe, certain.

Au milieu des fatigants travaux survenaient des intermèdes.

Roger, ayant gardé son penchant pour la chasse, emportait ordinairement sa carabine. Il eut un jour, plantant là le Bonhomme Roy et les chevaux, la satisfaction d'abattre un jeune ours qui, intrigué par ces êtres surprenants, était venu du fond des bois à la lisière des grands arbres.

Pour Louise, elle allait souvent, portant son bébé, s'asseoir au bord du champ sur le corps d'un des trembles coupés. Tout en observant le labeur des hommes, elle découvrait autour d'elle des scènes divertissantes. Ecureuils, gôfeurs, hermines, marmottes, trottinaient sous les abattis, faisant bruire les feuilles sèches. Si elle demeurait immobile, ils s'approchaient tout près d'elle, pour déguerpir et disparaître en un clin d'œil au moindre mouvement. Haut dans l'air, des faucons, quelquefois des aigles, apparaissaient, descendaient en



planant par larges courbes indolentes. De petits oiseaux semblables à des canaris, de grosses grives au corps épais et rond avec un ventre orange foncé, des corneilles d'un noir lustré à reflets bleus, des pies à longue queue, sautillaient en voletant sur les sillons, y picorant d'inespérées provendes. En revenant à la maison, elle cueillait de beaux lys rouges, abondants depuis le début du mois, et dont elle décorait la table et les fenêtres.

Roger, dès le commencement des labours, avait estimé qu'au lieu d'avoir à courir à la recherche des vaches il était plus commode de les tenir à l'étable, leurs crêches emplies d'herbe coupée à la faux. Un matin, les deux hommes étant déjà au travail, Louise descendit pour traire ses laitières. Le jeune veau, qui profitait bien, avait dans ses ébats cassé la corde qui le retenait à la mangeoire et, dès que la porte s'ouvrit, s'échappa. Tout enivré de cette liberté inconnue, il partit à toute vitesse au long de la prairie. Les efforts et les appels de Louise demeurèrent vains, et il allait s'éloignant de plus en plus. Roger, percevant qu'il se passait quelque chose d'anormal, vint rejoindre sa femme. Il prit d'abord l'affaire en riant, pensant qu'il aurait tôt fait de rattraper le fugitif. Mais, au bout de cinq minutes d'une course effrénée, compliquée de tours et détours inattendus, le poursuivi n'en paraissait que plus heu-

reux et plus ingambe tandis que le poursuivant, tout en nage, commençait à perdre haleine. Il avait pourtant assez de souffle encore pour crier:

— Maudit veau!... attends que je t'attrape!...

Le Bonhomme Roy, qui surveillait la scène d'un air amusé, finit par perdre patience. Ayant raccourci les guides des chevaux, il les noua aux mancherons de la charrue. Puis il s'en vint vers l'étable, y entra, détacha la Noire et, la tenant par le licou, la conduisit au dehors. La brave bête, apercevant son petit pourchassé, tenta de courir à son secours. Mais le vieux Roy savait la maintenir. Elle poussa un long meuglement. Le veau, sans hésiter, accourut tout droit à cet appel et, doucement léché par sa mère, il trottina docilement à côté d'elle vers la mangeoire, où le Bonhomme les rattacha.

Roger arriva, épongeant de sa manche son front tout mouillé de sueur.

— Pour le sûr, monsieur Bourgouin, en y mettant le temps, vous auriez tout de même fini par l'attraper. Seulement, j'ai pensé que vous deviez avoir assez chaud comme ça.

Louise, revenue aussi, avait bien envie de rire mais n'osait pas, craignant de mortifier son mari. Essoufflé, Roger répondit pourtant d'un ton de bonne humeur:

— Une autre fois je saurai comment m'y prendre. J'ai suffisamment sué cette fois pour m'en souvenir.



— Comme de raison, monsieur Bourgouin, comme de raison. Un commençant, ça peut pas tout savoir. Il y a comme ça des tas d'affaires bien simples, seulement on les trouve pas toujours tout de suite.

*

* *

Une autre distraction, que Louise espérait depuis longtemps, fut une visite au village. On avait dû, par deux fois, ajourner le baptême du bébé; la pluie semblant prendre un méchant plaisir à contrecarrer ce projet. A la troisième reprise, elle n'apporta pas d'obstacle. Ce fut un jour pur, ensoleillé, très chaud. Mais la jeune mère, lasse du long trajet sur un chemin primitif, cahoteux, peu amélioré depuis qu'elle y avait passé en arrivant l'année précédente, déçue par le hameau qui n'avait guère changé, par le prêtre, cultivé, courtois, à qui elle eût aimé plus longuement parler mais qui était ce jour-là fort occupé, ne trouva point dans ce voyage les satisfactions qu'elle avait attendues.

III

Avec la fin de juillet et le mois d'août revint l'époque des foins.

Roger avait accepté, en échange des deux semaines d'ouvrage données par son voisin, de les lui rendre pour le fauchage et la mise en meules. Il partait avec ses chevaux, de bon matin, et ne revenait qu'avec le coucher du soleil, très tardif encore en cette saison. Le surlendemain, trouvant ces allées et venues peu agréables, il se décida à passer la nuit chez les Roy qui, dès le premier jour, le lui avaient proposé.

Louise n'y put guère refuser son consentement. Demeurer seule plusieurs jours et plusieurs nuits l'effrayait, mais elle ne pouvait plaider le danger. Elle n'avait qu'un argument: des craintes inattendues et

irraisonnées. C'était insuffisant motif pour exiger de son mari qu'il s'imposât un surcroît de fatigue après une longue journée de labeur. Elle dut se soumettre et apprendre à vivre avec de lentes et redoutables solitudes.

Sachant que l'inaction la nourrissait d'idées toujours suivies de tourments, elle s'efforça de ne jamais demeurer inoccupée. Les soins du rudimentaire ménage n'y suffisaient point, non plus que la surveillance des jeunes poussins. Mais le jardin, où de vivaces plantes indigènes renaissaient à tout moment, réclamait d'elle un continuel ouvrage. Fleurs et légumes, dans ce terrain neuf, croissaient avec vigueur, fournissant la maison de bouquets et d'une abondante et saine nourriture végétale. Si Roger, peu amateur de jardinage, n'y travaillait guère, il en savait apprécier les produits lorsque sa femme les plaçait sur la table. Mais Louise avait dans ce jardin le seul coin de sol qu'elle aimât. Des fleurs amies consolaient ses yeux solitaires. Elles lui rappelaient sa patrie. Leurs graines en venaient, y avaient mûri. Dans leurs riches nuances, du blanc pur des grandes marguerites au rouge éclatant des pavots, à la pourpre et à l'or de salpiglossis somptueux, elle retrouvait la beauté civilisée, glorieuse, des lointaines cités. En d'autres elle savourait des parfums qu'elle n'avait jamais respirés depuis qu'elle avait laissé, là-bas, la douceur du pays de France.

Mais son plus grand plaisir renaissait avec chacun des réveils de l'enfant. Elle le prenait alors dans ses bras, le serrait contre elle, le couvrait de baisers, lui parlait tendrement. Elle s'émerveillait chaque fois qu'apparaissait en lui quelque nouveau trait de sa mystérieuse personnalité. Cette lente éclosion l'intéressait plus que tout autre chose au monde. Le temps ne commençait à lui peser que lorsque le bébé, gavé du lait maternel, retombait dans un long sommeil qui la forçait de retourner à son fatal isolement.

Les deux premiers jours passèrent ainsi.

Vers le soir du troisième, l'insidieuse solitude commença son œuvre. Louise se surprenait à ressentir involontairement la subtile fermentation de son âme insatisfaite. En même temps, un espoir lui entrait au cœur, apaisant et excitant à la fois: son mari, impatient comme elle d'une si longue séparation, lui reviendrait avant la fin du jour. Bientôt, cela lui sembla très probable, presque certain. Elle ne put attendre davantage. Prenant le bébé dans ses bras, elle suivit un sentier battu à travers les hautes herbes de la prairie, atteignit le bord du lac puis, tournant vers l'est, elle poursuivit jusqu'au rocheux promontoire qui marquait la limite sud-est de leur terre. De cet endroit, son regard pouvait, pendant près d'un mille, surveiller le chemin, au long



de la rive, qui menait chez les Roy, et qu'une courbe rentrante cachait au delà.

Au pied de la haute falaise, tantôt debout, tantôt s'asseyant sur un roc éboulé, elle attendit, les yeux et les oreilles au guet. Rien n'apparaissait. Aucun bruit de voiture ne résonnait dans le silence du soir. Le long crépuscule se retirait devant la paisible nuit qui montait lentement de l'orient où les cieux changeaient du mauve au gris, puis au bleu sombre. Le lac n'était plus qu'une vaste étendue d'eaux mortes. Frissonnante sous la fraîcheur qui s'avivait d'instant en instant, elle se levait, allait, revenait, s'arrêtant parfois pour écouter. Un moment, elle tenta de chanter à mi-voix, mais cette légère sonorité lui parut déplacée parmi le recueillement des immenses immobilités. L'enfant s'étant mis à crier, elle le fit taire en l'allaitant. Elle sentait bien que leurs vies n'étaient qu'une misérable chose au milieu de ces sérénités éternelles.

Lorsque l'ombre commença de tout obscurcir autour d'elle, la crainte des ténèbres l'emporta sur les dernières forces de son espoir. Elle revint, suivie de peurs, presque en courant, jusqu'au seuil de la maison. L'intérieur en était noir et muet. Tremblante, Louise, après quelque hésitation, y pénétra. A tâtons elle déposa l'enfant sur le lit et alluma la lampe. Ayant verrouillé la

porte, elle se dévêtit machinalement, éteignit la lumière, et se coucha, gardant le bébé à côté d'elle.

Son cœur meurtri par la désillusion la faisait souffrir, et ses yeux demeuraient ouverts dans la nuit. Sa pensée lui disait: — « Il n'est plus le même. Il peut maintenant m'abandonner des jours, de longs jours, et cela ne lui fait rien. J'avais bien cru pourtant, il y a deux mois, oui, j'avais bien cru que tout son amour m'était revenu. Il se montrait tendre et caressant, comme aux premiers jours. Chaque soir, dès qu'il avait fini son ouvrage, il se faisait propre, il m'embrassait, il me prenait sur ses genoux. J'étais comme une épouse neuve, qu'il aimait sentir toute à lui. Il tenait à me voir jolie, bien habillée. Et puis, jour par jour, il s'est lassé. Sa terre et ses travaux l'ont repris... Mes pauvres vêtements, il les a trouvés déplaisants. Ils ne sont guère attrayants, c'est vrai, mais s'il m'aimait, ne devrait-il pas me le pardonner?... Ne devrait-il pas savoir que ce n'est pas ma faute, puisque nous n'avons presque plus d'argent... A présent, il se détache de moi chaque jour davantage. Il ne pense qu'à son travail. Maintenant, cela ne lui fait rien de me laisser seule, sur cette terre vide où il m'a amenée, moi qui avais tout quitté pour le suivre... »



La patiente nuit finit pourtant par l'apaiser et les douces lèvres du sommeil vinrent clore les pauvres yeux mouillés de larmes.

*

* *

Le lendemain apporta un soulagement à sa peine. De bonne heure dans l'après-midi, alors qu'elle berçait dans son hamac le petit enfant qui achevait de s'endormir, elle entendit à la porte une voix très bien connue.

— Peut-on entrer, madame Bourgouin?

— Mais oui, madame Roy, entrez, entrez. Il y a bien longtemps que vous n'étiez venue.

Elle offrit une chaise à la voisine qui s'y installa, s'épongeant le visage de son tablier tout en parlant:

— Je me disais bien qu'une visite vous serait plaisante. Je n'ai plus de bébé à porter, moi, et de marcher ça me fait du bien. Mais voyez-vous, de ces temps-ci, on avait de l'ouvrage pressé. Pendant que mon vieux travaillait chez vous, fallait bien que je fasse tout le train à sa place. Maintenant, c'est les foins. Les hommes ont toujours peur du méchant temps et ils se dépêchent. Mais moi, je peux toujours trouver un peu de temps de reste. Alors je suis venue vous voir.

— C'est bien aimable à vous. Je commençais à me sentir bien seule.

— Pourtant je me disais qu'avec un bébé... Comment qu'il va, ce petit Canadien-là?

Elle s'approcha de Louise qui s'était assise au bord du lit et regarda la petite forme endormie dans le berceau.

— Est-il beau, cet enfant-là!... Et toujours bien tranquille, à ce que dit votre mari... Il me rappelle mon premier. Mon Dou, mon Dou, mon premier bébé, qu'il était donc joli! J'en étais folle. J'en étais trop fière, voyez-vous... Je l'aimais trop... Alors, au bout de six mois, le Bon Dieu me l'a repris, et pendant des jours j'en ai presque perdu l'esprit...

Un moment, elle était restée debout près de Louise. Elle retourna s'asseoir près de la table, et dit:

— Mais, ma chère dame, c'est pour vous parler de ça que je suis venue. Non, je n'aurais pas dû vous en parler... Je vas vous dire: c'est un peu à cause de votre vieux que je suis venue. Il s'ennuie de vous, et il pense que pour vous c'est pareil. Mais c'est guère avant demain soir qu'il pourra revenir. Mon homme a toujours peur de la pluie. Et vous pouvez pas le blâmer. On sait jamais. La pluie, ça peut toujours arriver n'importe pas quand. Et c'est bien choquant, après qu'on a tra-

vaillé pour faire du bon foin, de le voir tout gaspillé par du méchant temps.

— Oui, je le sais bien. Mais, quand je suis seule, je ne peux pas m'empêcher de me faire des idées noires.

— Comme de raison. Moi aussi, quand même qu'asteure je devrais bien être accoutumée, je m'ennuie toujours quand ça s'adonne qu'il faut que je reste toute seule. Mais, qu'est-ce que vous voulez, on n'y peut rien. C'est la vie. On peut pas toujours avoir tout ce qu'on veut. Faut se faire une raison. Les maringouins sont-ils bien tannants de ces temps-ci par chez vous?

— Non, pas autant que l'année dernière.

— C'est parce que vous avez clairé le bois. Nous autres, c'est pareil. A mesure qu'on a du terrain clair les maringouins sont pas si tannants. Et puis, y a toujours la boucane. Ça sert aussi un peu pour les mouches. Les voilà qui commencent à revenir. Je pense qu'elles bâdreront pas trop votre bébé. C'est un enfant bien tranquille.

— Il n'est pas du tout nerveux, mon petit Paul. Il ne paraît même pas sentir la piqûre des moustiques.

— Ça vous sauve bien de l'ennui. Moi, une de mes filles, avec les mouches et les maringouins, c'était pas tenable. Fallait que je la berce dans mes bras à la journée.

Tout cela n'était que préliminaires. Madame Roy avait en tête un sujet qu'elle ne savait comment amener. Elle se résolut à le présenter sans préambule.

— A propos de bébés, ça me rappelle encore mon premier. Je vous dis pas ça pour vous reparler de sa mort. Non, c'est pas pour ça. C'est d'une autre affaire que je me souviens. Voilà: on était sur une terre, dans le nord de Québec. Après que j'étais maman la première fois, je n'avais plus que mon bébé dans la tête. Eh bien, vous me croirez peut-être pas, mais mon Pierre en était jaloux. Pas jaloux si vous voulez, mais quelque chose comme ça. Moi, comme de raison, d'abord je ne comprenais pas ce qu'il avait. C'était pas qu'il n'aimait pas le bébé. Il n'en était pas si fou que moi, certain, mais quand même il l'aimait bien. Seulement, je voyais bien qu'il n'était pas pareil comme avant. A la fin, je me suis choquée, et il a bien fallu qu'il me dise ce qu'il avait. Moi, de me choquer, ça me calme. Alors, après ça, je me suis fait une raison. Pour dire le vrai, ma chère dame, les hommes, ils ont pas toujours tort. Des fois, ils nous comprennent pas. Mais, des fois aussi, c'est nous qui les comprenons pas.

— Serait-ce que mon mari s'est plaint de moi?

— A quoi vous ai-je fait penser là! Non, ma chère dame, il n'a rien dit. Mais ce serait-il que je suis tombée juste? C'est bien souvent que ça arrive, ces affaires-

là. Quand une femme a un bébé, avec son homme c'est plus comme avant. C'est pas qu'on les aime plus, mais on pense pas tant à eux. Alors, les hommes, ils sentent ça. Pour eux, comme de raison, un bébé, c'est pas tant comme pour nous. C'est pas eux qui le nourrissent, et qui le veillent, et qui le changent, et qui le lavent. Ça fait que, nous autres, on y est plus intéressées qu'eux. Et alors, les hommes, on s'en occupe pas comme avant. On tient pas tant à leur plaire, et ça fait qu'on leur plaît pas tant...

Voyant que Louise demeurait silencieuse, madame Roy poursuivit:

— Certain que c'est pas de mes affaires, mais ça m'étonnerait pas que votre vieux il se serait mis ça dans la tête comme bien des autres maris. Vous me direz ce que vous voudrez, mais je vois bien que vous ne vous habillez plus aussi bien qu'avant.

— Je ne le pourrais guère. Il ne me reste plus rien d'un peu neuf et notre argent est presque tout épuisé.

— Je m'en doutais, ma chère dame, je m'en doutais. Mais c'est pas tant ça. Il y a des choses de rien, quand on a un bébé, qu'on n'y fait pas attention. Seulement, les hommes, eux, ils y voient des tas d'affaires. Tiens, regardez, vous vous en étiez peut-être pas aperçue, mais, vers votre coude, il y a un peu de décousu. C'est pas grand'chose, mais des fois, les hommes, ils ont des yeux

bien particuliers. Et, sur votre robe, il y a des petites taches, là, un peu en arrière. Ça doit être en faisant votre cuisine ou en boulangeant votre pain quand vous étiez à regarder du côté du bébé. Vous pouviez pas faire attention à tout à la fois. Et puis, quand une robe devient défraîchie, pourquoi que vous achèteriez pas de la teinture au magasin du village? Elle coûte presque rien, et je pourrais vous montrer comment c'est qu'on s'en sert. Il y a aussi le manger. Des fois, on fait la cuisine juste parce qu'il faut la faire... Moi non plus, dans mon jeune temps, je me doutais pas que toutes ces petites choses de rien, des fois ça compte. C'est ma vieille mère qui m'a expliqué tout ça, et ensuite j'étais pas ~~fâchée~~ de le savoir. Ça m'a aidée pour voir clair à travers mon vieux. Alors vous, comme vous avez plus votre mère, j'ai pensé que moi, je pouvais peut-être... Vous m'en voulez pas, de vous dire tout ça?

— Oh, non, madame, non. Je sais bien que tout ce que vous me dites c'est votre bon cœur qui vous le conseille. Chaque fois que vous m'avez visitée vous m'avez redonné un peu de courage.

— Bon... bon. C'est bien ce que je me disais: il faut lui donner du courage à cette pauvre dame. C'est bien dur pour elle, par ici, bien plus dur que pour son mari. Lui, c'est un homme, et il aime son métier. Pour dire le vrai, il a joliment travaillé. Vous voilà mainte-

nant avec dix arpents de bonne terre, dix arpents de cassés en un an. Ma chère dame, un homme qui se fait dix arpents par an dans le gros bois, je vous le dis, c'est un vrai bon homme.

Après avoir ainsi longtemps causé, visité le jardin, qui lui plut et qu'elle loua beaucoup, madame Roy, ayant serré dans les siennes les mains de Louise, dut enfin s'en retourner.

* * *

Roger revint le lendemain soir, un samedi, le dimanche interrompant les travaux.

Il lui parut que sa femme avait retrouvé pour sa toilette un goût, un charme inattendus. Il en fut touché, ému. Leur première longue séparation les ramenait ainsi l'un à l'autre plus épris, le cœur indulgent. Ils crurent qu'ils pourraient encore s'aimer avec toute l'idéale tendresse de leurs premières amours.

Comme un homme qui revoit sa patrie, à cette journée chez lui entre deux absences, Roger découvrit une douceur inconnue. Sa compagne lui semblait plus gracieuse et plus désirable, parce qu'il savait qu'il allait être encore séparé d'elle. Le jardin même l'intéressa. Il goûtait une saveur nouvelle à entendre la voix plus

animée de Louise qui lui donnait sur les fleurs des informations dont quelques jours auparavant il se serait peu soucié. L'enfant surtout l'attirait. Il le sortait de son berceau et, comme la jeune mère, s'émerveillait de ses progrès.

Dans la passivité endormie du petit tas de chair rose commençait à germer de l'activité. Ses éveils duraient plus longtemps. Par ses sens, il prenait contact avec le monde extérieur. Ses yeux fixaient, et surveillaient. Comme tous les très jeunes bébés, rien ne l'étonnait, rien ne l'effrayait. Mais déjà il avait l'instinct de la propriété privée, le besoin de posséder à lui seul l'objet de son désir. Roger s'amusait à le taquiner. Il lui donnait une petite cuillère, la lui ôtait, la lui rendait. Les cris et leur apaisement témoignaient fort bien que le bébé n'entendait point l'usage des biens de ce monde à la façon d'un saint, non plus qu'à celle d'un philosophe communiste.

Sur la fin de l'après-midi, ils allèrent se baigner à l'embouchure de la petite rivière. Le courant à présent en était bas mais limpide et tiède. L'enfant même paraissait jouir des caresses de l'eau et du soleil. S'étant rhabillés, ils vinrent s'asseoir sur la grève sableuse du lac. Roger, son fils sur ses genoux, et encore ému d'une preuve d'amour, trouvait que rien n'était plus délicieux que sa jeune épouse. Louise se mit à songer que cette

journée, presque achevée, avait été bien courte; que le lendemain matin son mari la quitterait; qu'elle allait sans doute avoir à supporter toute une semaine de solitude.

— Ne pourrais-tu pas me revenir mercredi, ou jeudi soir? Une semaine entière, c'est bien long.

— Tu peux être sûre que je tâcherai. Mais vois-tu, Louise, ici, ce n'est pas moi, c'est le temps qui est le maître. J'ignore ce qu'il tient en réserve. Et il faut bien me hâter de finir les foins des Roy car je voudrais commencer les miens au plus vite.

— Evidemment. Mais si tu savais combien il m'est dur de demeurer toute seule ici.

— Et ce petit compagnon-là, qu'en fais-tu? N'empêche que je suis bien flatté de voir qu'il ne suffit pas à me remplacer. Je ferai mon possible pour revenir dans quelques jours si le temps m'en laisse la plus minime chance.

— Je voudrais que tu me le promettes. Quand tu n'es pas là, j'ai beau lutter contre moi, ma tête marche, marche...

— Comment fais-tu pour toujours avoir des craintes? Tu sais bien qu'il n'y a pas le moindre danger pour toi.

— Je me le dis, je me le répète, mais c'est plus fort que moi. Je m'imagine toutes sortes de choses.

— Voyons, Louise, dis-les moi. Dis-moi tout. Pour-

quoi ne pas t'en expliquer à fond une bonne fois? Je te promets de ne pas m'en moquer.

— C'est que, vois-tu, ce n'est pas raisonné, c'est plutôt un sentiment. Je ne suis pas sûre que tu comprendras.... Mais voilà: cela vient surtout le soir... cela commence par des craintes vagues... comme pour quelqu'un qui est entré là où il ne devait pas entrer, comme si nous étions venus faire ici des choses que nous ne devrions pas faire, comme si cette terre voulait nous résister, nous repousser. J'ai beau me répéter que ce sont des imaginations. Je sens comme si quelqu'un me disait: « Pourquoi êtes-vous venus ici? Allez-vous-en. Ce pays est à nous. Nous aussi nous avons le droit de vivre. »

— Je ne vois rien là que pure imagination. Je n'ai jamais ressenti cela. Mais il me semble que c'est tout simple à expliquer. Tu as peur. Tu cherches instinctivement où est le danger. Faute d'en voir quelqu'un vraiment réel, tu inventes de chimériques adversaires. Tu aperçois en eux des intentions, des menaces. Mais ce ne sont là que tes propres idées, que tu leur prêtes. Oui, si je m'étais mis à vraiment dévaster le pays, comme certains le font, en mettant le feu, à l'automne, quand tout est sec, par un jour de vent, et laissant courir l'incendie à travers toute la contrée, anéantissant d'immenses étendues de bois, brûlant le sol, oui, je compren-

drais qu'on puisse éprouver quelque serrement de cœur, un sentiment comme celui que tu me décris. Au fond, j'admets que si la nature pouvait penser, avoir des antipathies, souvent elle détesterait l'homme qui la ravage parfois brutalement; elle dirait, comme tu le lui fais dire, qu'après tout, elle aussi, elle a le droit de vivre. Mais tu ne peux guère m'accuser de ruiner le pays. Je n'y ai pas fait jusqu'à présent de bien considérables dégâts.

— Justement, c'est de là aussi que me viennent des sujets d'inquiétude. Madame Roy me disait l'autre jour que, dix arpents par an, c'est un vrai succès.

— Eh bien, ils sont là mes dix arpents, donc nous réussissons.

— Oui, mais c'est grâce à l'argent que nous avions et qui t'a permis de louer le travail des Slaves. Maintenant, l'argent parti, il faudra que tu travailles seul. Et puis, même avec dix arpents par an, combien d'années faudra-t-il pour que nous ayons acquis cette fortune que nous espérions pour retourner vivre en France?

— Pour être franc, Louise, je commence à me demander s'il n'y faudra pas un peu plus de temps que d'abord je ne pensais.

— Et alors, Roger, est-ce que, vraiment, nous faisons bien en perdant quinze ans peut-être dans une existence si inférieure? Devrons-nous élever notre enfant comme

une sorte de petit sauvage qui n'aura aucune idée de la vie humaine vraiment supérieure? Et pour moi, comment veux-tu que je sois satisfaite dans un tel isolement? Pour toi-même, Roger, pour toi, alors que tu pourrais, dans un milieu plus relevé, devenir vraiment quelqu'un, développer ce qu'il y a de plus haut en toi, n'y perds-tu point à te contenter d'une vie comme celle-ci?

Loin de s'irriter des impatiences de sa femme, devinant que ce mécontentement provenait surtout de ce qu'elle allait être privée de lui, il fut ému de pitié.

— Voyons, Louise, ne vois pas tout en noir. C'est parce que je vais encore te laisser seule. Cela te fâche, et je le comprends bien. Mais je ne peux guère faire autrement.

— Non, non. Je t'assure que, toutes ces idées, elles ne sont pas d'aujourd'hui. Il y a longtemps que je me suis aperçue qu'avec une existence comme celle-là nous ne pouvons que devenir de plus en plus désunis.

— Mais qui te dit que ce ne serait pas pire si nous la quittions? Sans doute, nous pourrions nous en aller. Mais serais-je sûr de trouver une place digne de toi? Serais-je sûr de la garder? Si la mauvaise fortune s'en mêlait, serions-nous plus heureux qu'ici? Est-il certain que nous demeurerions bien tendrement unis? Nous sommes du moins assurés ici du vivre et du logement.



C'est la pauvreté pour quelque temps, c'est vrai; mais enfin ce n'est pas la pire misère, la honteuse mendicité où, dans les villes, se laissent tomber presque forcément les nécessiteux. Ici, c'est une pauvreté libre, indépendante, assurée du lendemain. Dieu merci, le gibier ne nous manque pas encore, et ton jardin, ton beau jardin, nous garantit à lui seul un confortable hiver.

— Oui, oui, et moi je ne peux te répondre que par les mêmes raisons, mais qui deviennent de plus en plus fortes. Je savais bien que ta terre t'attacherait à elle toujours davantage. Elle te tient maintenant. Tu te livres à elle tout entier. Tu te résignes à y demeurer, peut-être toute ta vie. Mais moi, Roger, mais notre enfant, vas-tu nous sacrifier aussi à elle?... Tu l'aimes, ce pays. Mais, moi, je ne peux pas l'aimer. Je ne pourrai jamais l'aimer. Il ne cherche qu'à nous faire du mal. Si tu savais comme j'ai hâte que toute cette vie soit finie, comme j'ai hâte de pouvoir m'en aller!...

— Je t'en prie, Louise, ne me rends pas la tâche plus lourde. Tu sais bien...

— Mais pourquoi l'accepter, cette tâche? Il t'est facile à toi de la trouver agréable; tu fais ce qui te plaît. Mais moi, Roger, songes-y, quand pourrai-je faire ce qui me plaît?

— Ma pauvre Louise, je me rends bien compte que c'est pour toi une très pénible existence. Vas-tu donc

croire que je veuille te l'imposer de force et par pur égoïsme?... Louise, Louise... ma chère Louise... ne pleure pas... je t'en prie, ne pleure plus... Tu sais bien que tu es toujours mon plus grand amour. Si j'avais pu prévoir que tu souffrirais tant, que tu n'aurais jamais le courage d'accepter la vie dans ce pays, nous n'y serions jamais venus... Mais, à présent, que veux-tu que je fasse?... Où veux-tu que nous puissions aller?...

Louise demeura un moment sans paroles, puis, le cœur plein d'amère tristesse, elle dit:

— Oui, je vois bien... il faut que je reste.

*

* *

Après cela ils ne s'étaient plus rien dit. Ils revinrent à la maison, chacun sentant qu'il n'était plus désormais en son pouvoir d'éviter un conflit jusqu'ici gardé intime; chacun convaincu que leur désaccord n'avait pas été cherché, qu'il ne venait point d'eux-mêmes, mais d'une cause insurmontable: l'inflexible Nature canadienne, désormais ouvertement dressée entre eux, plus forte que leurs volontés. Et chacun ne voyait à leur désunion qu'un remède: que l'autre enfin cédât.



IV

Le destin, d'abord, se montra clément. Le vent s'était mis à souffler de l'est, et la pluie survint, dans l'après-midi du mercredi, ramenant Roger auprès de sa femme. Toute la nuit suivante, un ciel aux lourdes nuées inonda le foin, imposant aux travailleurs une journée de repos.

Si Louise, énervée par la solitude, éprouva quelque plaisir à retrouver ainsi près d'elle son mari, plus tôt et plus longuement qu'elle ne l'avait espéré, elle n'y ressentit pas la même joie qu'à son retour précédent. Des paroles qu'ils s'étaient dites, ils gardaient une gêne: la sensation que leurs cœurs demeuraient secrètement armés l'un contre l'autre.

Lorsque, vers le milieu du mois d'août, Roger revint

définitivement à la maison, cette sensation persista. Jusque dans les plus sensibles témoignages de leur mutuelle affection il se formait à présent quelque chose d'incomplet, un repli en chacun d'une part de soi-même. Lui, moins délicat, s'en apercevait à peine, vite oublieux. Mais Louise, dont l'âme souffrante était plus susceptible aux nuances, étudiait sourdement, en elle et chez lui, le subtil et croissant changement. Ce n'était qu'auprès de l'enfant que tous deux se retrouvaient plus unis.

*

* *

Pour ses foins, Roger eut l'avantage d'employer faucheuse et râteau, obligeamment prêtés par son voisin. D'autre part, il fut arrêté plusieurs fois par la pluie qui gâta une portion de la récolte. Il s'en irritait, car ces retards activaient la maturité des herbes, les rendant de plus en plus ligneuses et coriaces. Au bout d'un mois de labeur la nécessaire quantité fut pourtant amassée.

Avec le milieu de septembre les premières gelées arrivèrent, brouissant dans le jardin de Louise toutes les plantes habituées à des étés moins courts. Dès lors, chaque après-midi, seau par seau, elle rentra dans la



maison les provisions fournies par son jardin. Elles étaient surabondantes et de bonne qualité. Tout en travaillant, ses regards se posaient fréquemment sur la grande forêt qui se préparait aussi aux rigueurs de l'hiver. Toute la haute muraille s'était d'abord revêtue de sa dernière parure annuelle; parure éclatante, immense, recouvrant de sa magnificence les vastes étendues des Terres Vierges. Avant de livrer au sol leur féconde dépouille, les grands arbres la glorifiaient par des coloris de cuivre, d'or, de bronze, mêlés de rouges vifs, d'où ressortaient le vert sombre des épinettes noires et le vert plus clair des rigides pins de l'Ouest, qui gardent, dédaigneux des plus terribles froids, leurs feuilles toujours vivantes. En quelques jours toute la somptueuse parure fut emportée par les vents. Le pays prit ces demi-teintes tempérées, discrètes, cet aspect de solidité, de force recueillie, qu'il conserve pendant sept mois chaque année. Louise, dans son aversion pour cette contrée, ne lui voulait plus trouver aucune beauté. Elle lui prêtait un air de hautaine et sombre impassibilité.

Les journées devinrent rapidement plus courtes. Roger entreprit un rude ouvrage: le déblaiement de la longue étendue, à l'est de la maison, où, ayant enlevé les arbres, il avait laissé les souches. Il eut d'abord une désagréable surprise. En y pénétrant il découvrit que, presque partout, et là surtout où les liards et les trembles

avaient été coupés le plus tard dans l'automne et au début de l'hiver précédents, leur domaine était déjà repeuplé par des rejets vigoureux dont les tiges surgissaient, drues, flexibles, innombrables. Devant le défi de ces tenaces possesseurs qui se refusaient à mourir, à lui céder leur place, le défricheur fut saisi d'un soudain découragement. Il sentit défaillir et reculer sa volonté. Mais, tenace lui aussi, il reprit courage et, durant deux mois, avec l'aide de ses chevaux, la hache tranchant d'abord les plus grosses racines, il empila souche sur souche en tas de plus en plus nombreux.

A la longue, pourtant, cette tâche lui devenait rebutante. Elle ne paraissait avancer qu'avec une malveillante lenteur.

Bien qu'il eût à plusieurs reprises, lorsque les journées étaient belles, invité sa femme à venir constater les progrès accomplis, pas une seule fois elle n'y avait consenti. Derrière les excuses alléguées, il n'était pas sans deviner qu'elle maintenait un tacite sentiment d'opposition à ses propres projets. Ils n'avaient point ouvertement repris leur discussion sur l'avenir. Chacun sentait qu'à y insister grandirait le danger de plus irréparable dissension. Néanmoins, l'influence de leurs intimes divergences devenait de plus en plus agissante. Au début, à cause même de leur secrète et incessante opposition, ils s'efforçaient de se témoigner, dans les



petites choses, une plus prévenante affabilité, comme pour masquer davantage le véritable fond de leur cœur; chacun aussi nourrissait un espoir latent que, par des preuves de bonne volonté, il finirait par vaincre et ramener l'autre à la décision souhaitée. Cette lutte cachée dura quelques semaines; puis, comme aucune concession ne devenait apparente, chacun se raidit plus opiniâtrement dans sa détermination: Louise avec plus d'énervement et d'amertume; Roger avec une affectation de patience indifférence.

Un après-midi, sur la fin d'octobre, après une pluvieuse matinée qui prolongeait une nuit de neige bientôt fondue, il était revenu à son travail, conduisant ses chevaux. Dans le ciel, à présent pur et ensoleillé, des vols d'outardes passaient en triangles, fuyant vers le sud. Roger, à cette vue, sentant approcher l'hiver et l'arrêt d'une œuvre trop lente à son gré, songeait: « Après tout, qu'importe un arpent de plus ou de moins? A quoi bon m'imposer tant de fatigues? Quelle récompense pourrais-je y trouver si elle n'accepte qu'à contre-cœur de demeurer avec moi?... Nous en aller?... Pourquoi nous en aller quand nous avons ici une chance de succès à peu près assuré? Et pour aller où?... Non, vraiment, ce ne serait pas raisonnable. »

Il se mit à l'ouvrage, mais le sol mouillé, boueux partout où les souches déjà arrachées avaient semé la

surface de mottes d'une glaise glissante et collante, rendait la tâche désagréable, irritante. Au lieu d'en faire courageusement et foncièrement sa part, il ne travaillait de la hache que le moins possible, rendant ainsi l'arrachage beaucoup plus pénible pour ses chevaux. Au bout de deux heures, les laissant reprendre haleine, il s'assit sur un chicot, roula difficilement entre ses doigts mal essuyés une cigarette qu'il se mit à fumer sans plaisir, d'un air distrait, les yeux à terre. Il suivait intérieurement les fuyants détours d'une pensée activement pourchassée, harcelée, par d'obscurs ressentiments. Sa longue patience des semaines passées commençait à engendrer d'aigres ferments. Finalement il conclut: « Nous verrons bien qui des deux se lassera le premier. »

Il se leva, reprit sa hache, et attaqua une souche, énorme, qu'il avait laissée jusqu'alors, reculant devant le rude travail qu'elle devait imposer. Il n'y apporta qu'une ardeur amollie et s'arrêta bientôt, comptant sur les muscles de ses percherons pour venir à bout des racines qu'il ne s'était pas donné la peine de trancher. Les deux bêtes, excitées par le maître, tendirent toutes leurs forces, mais inutilement. La mauvaise humeur de Roger se transforma en soudaine colère. Il commença de cingler le dos des chevaux avec les épaisses et souples guides de cuir, les dents serrées, dans une furie croissante, une rage muette, aveugle, froide. A demi cabrés, gémis-



sants, les pauvres animaux firent des efforts désespérés pour échapper aux terribles lanières.

Tout d'un coup, la chaîne cassa, et il faillit être emporté par l'élan des chevaux à demi fous d'épouvante.

Devant cet accident inattendu, inutile, qui interrompait à présent son travail, Roger retrouva sa raison. Il calma ses bêtes d'un ton de voix tranquille et les caressa. Il éprouvait maintenant la honte de cette colère subitement déchaînée. Puis, avec la réflexion, il eut peur, peur de soi. Dans cet emportement qui avait surgi des troubles fonds de son être, qui l'avait saisi totalement, qui l'avait forcé, sans résistance consciente, à des actes d'une sauvage brutalité, il sentait la dangereuse puissance qui soulève les pires instincts de l'homme, le remplit d'indomptables férocités, et peut le pousser jusqu'au crime.

Il en fut surpris. Depuis qu'il avait l'âge d'homme il avait su demeurer à peu près maître de soi, refouler ces montées de fureurs puériles, primitives, animales. En revenant à la maison, il songeait: « On dirait en effet que je subis une déformation. Est-ce excès de force physique inemployés? Serait-ce débilité morale? En tous cas il faudra que je me surveille de plus près. Le mieux, je pense, dans mes rapports avec Louise, sera d'éviter tout ce qui pourrait susciter une émotion trop

vive, de tout accepter tranquillement, d'une façon détachée, et sans rien prendre au sérieux. »

Et Louise, intuitivement, était aussi venue à cette même instinctive défiance de ses propres actes et de ses paroles. Elle avait adopté le ton et les manières d'une affection sans épanchement, sans élan, une attitude d'amicale soumission. Elle espérait qu'ainsi le lent travail de la durée suffirait à dissoudre les résistances de son mari.

Il en sortit des effets qu'elle n'attendait pas.

Roger dans ses rapports d'époux ne fut pas sans remarquer chez sa femme une sorte de passivité voulue. Bien que cela lui déplût, il se décida à n'en rien laisser paraître. Mais peu à peu Louise à son tour perçut que, dans l'attrait qu'il gardait pour elle, survenaient de pernicieuses altérations. Elle en ressentit au début un malaise imprécis sans nettement distinguer quelle en pouvait être l'origine. A mesure que les jours s'écoulaient, elle se rendit mieux compte de nuances qui devenaient de plus en plus perceptibles et qui finirent par prendre une teinte suspecte, puis profane, vile, comme si, dans le courant de sa vie, jusqu'alors pure et transparente, une montée de bourbe se mêlait dont elle se sentait salie non seulement dans son âme mais jusque dans sa chair.

Sans discerner qu'il n'était pas seul en faute, elle vou-



lait laisser à son mari toute responsabilité dans des actions qui, par suite de ce qu'elle considérait comme une séparation morale, n'étaient plus pour elle que d'offensantes indignités.

Si de son côté elle maintenait, malgré leur dénuement, une décente propreté dans sa personne et son vêtement, Roger, tous les jours en lutte avec la terre, en revenait tantôt tout poussiéreux tantôt marqueté de boue des pieds à la tête.

— Comment fais-tu pour être toujours si sale? lui demandait Louise, lorsqu'il rentrait à la maison.

— Je voudrais t'y voir. Ces souches-là ne se laissent pas arracher avec des pincettes. D'ailleurs, de la terre, ce n'est pas sale. De la poussière, de la boue, mais c'est tout ce qu'il y a de plus hygiénique. Ne sais-tu pas qu'on fait prendre des bains de boue pour guérir des maladies de la peau? Et puis, avec quoi me changer? Je n'ai plus qu'un seul habit propre pour les dimanches.

Mais elle refusait de se laisser embrasser. Il n'insistait point pour infliger des caresses devenues déplaisantes. Même après qu'il avait ôté sa veste, s'était lavé les mains et la figure, ses souliers et son pantalon demeuraient encore sujets de reproche. Affamé, il n'avait rien de plus pressé que de s'installer à la table. Réconforté d'un bon repas, il se distrayait avec le bébé qui n'avait point contre l'inélégance de son père les préventions de

Louise. Après le souper, à la clarté de la lampe, il s'absorbait dans la lecture des plus récents journaux ou de quelque revue, durant des heures, car les veillées se faisaient de plus en plus longues avec l'approche de l'hiver. Lire, maintenant, ne lui procurait guère de plaisir et l'endormait souvent. Avant qu'il fût bien tard il se déshabillait et se mettait au lit.

Louise attendait toujours qu'il dormît pour se coucher elle-même. Avant de se dévêtir, elle s'agenouillait. Pressée par la détresse de son cœur, elle demandait à la plus haute des Puissances un secours contre toutes celles qui travaillaient sans trêve autour d'elle, qui l'accablaient de peines toujours imprévues et toujours renouvelées. Malgré la ferveur et la persévérance de ses humbles suppliques aucun secours ne lui semblait être accordé. Soumise pourtant, et résignée à l'inévitable, elle éteignait la lampe et se couchait dans l'ombre avec des mouvements prudents, espérant qu'elle ne troublerait pas le sommeil de son mari. Il arrivait parfois qu'elle ne l'éveillait pas. Mais le plus souvent il sortait un instant de son immobilité. Elle devait subir un embrassement misérable, dépourvu de vraie tendresse et, lorsqu'à sa respiration elle devinait qu'il s'était rendormi, elle demeurait longtemps, les larmes coulant silencieusement des longs cils fermés, toute blessée, sans une plainte.

Elle se disait: « Voici donc où nous en sommes venus. Divisés, séparés dans nos âmes, il ne nous reste plus que les témoignages du corps pour demeurer l'un à l'autre. » Et elle avait d'un amour si déchu une honte consumante, un chagrin qui ne la quitta plus. Même durant la journée, l'enfant sur ses genoux, son front se détournait, se penchait derrière la petite tête encore inconsciente et l'épouse douloureuse, les yeux soudainement emplis de pleurs involontaires, les laissait tarir sans gémissements ni sanglots, écoutant ce qu'elle entendait au fond de son triste cœur: « Notre cher amour.... notre pauvre amour... nous l'avions apporté dans ce pays... il fallait qu'il s'y avilisse, comme tout le reste, qu'il devienne pour nous une autre cause de déchéance... Nous voici presque fatalement poussés vers le mépris l'un de l'autre... nous qui nous étions tant aimés... »

Mais elle tenait dans ses bras le meilleur adoucissement à sa peine. Elle serrait l'enfant contre sa poitrine et, sans ouvrir les lèvres, disait ardemment: « Oh, mon cher bébé... mon cher petit... si je ne t'avais pas! »

V

Roger continua ses travaux de défrichement jusque vers le milieu de novembre où, la terre cimentée par le gel, les racines désormais défiaient les coups de sa hache. Durant les dernières semaines, il n'était plus venu à sa besogne que par habitude, sans entrain, laissant de côté les plus fortes des souches, ne s'attaquant qu'à celles qui demandaient moins d'efforts.

Lorsqu'il dut enfin s'arrêter, il considéra la longue étendue, vers l'eſt, des chicots qui demeuraient les maîtres du sol, presque enfouis déjà au milieu de leurs innombrables rejetons. Il sentait monter en lui une lourde lassitude. — « Je n'aurais pas dû abattre tant d'arbres l'an dernier. Pour un que j'ai coupé, il y en a vingt qui repoussent. Et que servirait d'en jeter d'autres à terre? Il me reſte encore toutes les souches à l'oueſt

de la maison, encombrées de tous les troncs armés de toutes leurs branches. Et, bien que je les ai abattus en été, je ne serais pas surpris qu'en dessous de tous ces corps morts soient sortis des milliers de rejets... Non, cela n'ira pas si vite que je pensais... Dix ans?... C'est quinze ans, vingt ans peut-être, qu'il me faudra lutter contre le bois pour le faire suffisamment reculer... vingt ans!... »

Privé maintenant de son travail quotidien, ses projets de prompte fortune rejetés dans un lointain avenir, il éprouvait un désarroi du cœur et de l'esprit qui, pendant plusieurs jours, le tint énervé, irascible. Craignant de ne pouvoir maîtriser son humeur, il quittait la maison et n'y rentrait que le moins possible. Sa carabine à la main, il errait à travers la forêt en quête de gibier afin de varier leur nourriture. A force de manger lapins et perdrix le dégoût leur en était venu. Un soir il rapporta un quartier de chevreuil.

Le lendemain, lorsqu'il revint pour dîner, la maison était emplie d'une savoureuse odeur de venaison rôtie. Il s'attabla, disant:

— Enfin, pour une fois, nous allons avoir un bon repas. Je me sens en appétit.

Louise ne répondit rien. Assise en face de lui, elle faisait prendre à l'enfant un peu de lait chaud à l'aide d'une cuillère, et sa main tremblait.

Roger découpa un morceau de viande, le posa dans son assiette et commença de manger. Levant brusquement la tête, il demanda:

— Qu'as-tu mis là-dedans? Il a un goût singulier.

— C'est le manque de sel. Il n'en restait qu'une pincée.

— Alors tu aurais pu le remplacer par du poivre.

— J'aurais bien voulu, mais voici deux jours que la boîte est vide. Et j'aime autant te le dire tout de suite: nous n'avons plus ni sucre, ni thé, ni café. Il nous faudra boire du lait ou de l'eau. Il reste juste assez de farine pour une autre cuite de pain. Comment allons-nous faire maintenant?

— Diable! Mais je t'ai pourtant donné cinq piastres il n'y a pas si longtemps.

— Il y a un peu plus d'un mois. Ne te souviens-tu pas que monsieur Roy est venu les chercher le lendemain pour nous acheter des provisions au village? Ne sais-tu pas que c'est là-dessus que nous vivons depuis quatre semaines?

— C'est vrai, mais j'aurais cru que ça durerait plus longtemps.

— Comme tu ne m'as remis que cinq piastres la dernière fois, je n'ai pu faire qu'une liste d'achats très réduite, et crois bien que j'ai tout fait durer autant qu'il m'a été possible. Il ne m'était pas difficile de com-



prendre qu'il ne te reste à peu près plus d'argent. C'est pourquoi je n'ai pas voulu réclamer jusqu'à ce que nous soyons tout à fait à court. Mais, à présent, comment allons-nous faire? Quelle vie allons-nous avoir s'il faut nous priver même du nécessaire?

Le ton de Louise, d'abord calme, devenait âpre. Roger, déçu dans son attente d'un repas savoureux, sentait aussi l'irritation tendre ses nerfs. Ayant eu la preuve qu'il portait au fond de soi de soudaines brutalités, il eut peur de se laisser emporter par elles. Brusquement, il repoussa sa chaise et se leva pour sortir de la maison. Mais, le voyant debout, son enfant lui tendit les bras.

Chaque fois que son père quittait la table, le bébé savait que c'était un moment de caresses et de plaisir. Enlevé, secoué par des mains vigoureuses, il avait pris goût à ces jeux plus virils. Et, devant les petites menottes tendues vers lui avec tant de confiance, le jeune père sentit son cœur s'apaiser. Il prit doucement l'enfant des bras de Louise et, revenant s'asseoir, le serra contre sa poitrine. C'était maintenant son bouclier à lui, contre soi-même, et contre les mécontentements de sa femme. Pour ce fils, pour cette pauvre petite chair sans défense, si fragile devant sa force, pour cette âme à peine consistante, soumise à la sienne, il n'éprouvait qu'indulgence et tendresse.

Quelques instants s'écoulèrent, puis il dit:

— Ecoute, Louise. J'ai encore un peu d'argent, pas beaucoup. J'avais l'intention de le réserver pour acheter, l'an prochain, une voiture à bas prix. Maintenant, je ne sais plus. En tous cas, il va nous falloir désormais ne dépenser que sou par sou. Nous pourrons toujours, par les Roy, dès qu'ils iront au village, faire venir de la farine et du sel, un peu de sucre aussi, mais il faudra l'économiser. Peut-être pourrions-nous supprimer le thé et le café. Te sentirais-tu capable d'accepter cette privation?

— Oh, moi, à présent, une de plus, une de moins... C'est toi plutôt qui ne la sauras pas supporter. Tu te fatigueras vite de ne boire que de l'eau ou du lait. Et j'ai pu m'apercevoir que, lorsque les repas ne sont pas à ton goût, ton humeur s'en ressent.

Bien que Louise parlât avec une apparence calme et un demi-sourire, il devinait en elle des violences contenues. Lui-même, froissé de ces paroles et de ce sourire, humilié dans son orgueil d'homme de se trouver en état d'infériorité, d'avoir à convenir que leur dénûment résultait surtout de son imprévoyance, qu'il était coupable d'avoir trop rapidement dilapidé leur maigre fortune, il se sentait tout prêt à rejeter son masque de patiente indifférence, tout prêt à se laisser emporter par le bouillonnement de son sang. Mais, sur ses genoux, l'enfant aussi lui souriait et, dans ces yeux-là, il n'y



avait qu'une expression de joie sereine et pacifique. Ce regard heureux, si plein de tranquille confiance, dicta sa réponse.

— Je sais que ce sera pénible. Pourtant, laisse-moi le dire, ce n'est pas là ce qui rendra notre vie beaucoup plus dure. Je conviens que mon humeur n'est pas toujours agréable, mais la tienne, Louise, n'a-t-elle pas changé? Pourquoi me traites-tu comme si j'étais devenu pour toi un ennemi?

— Un ennemi... non; mais un maître despotique. Ne l'es-tu pas? Que suis-je ici maintenant? Ta servante, ton humble servante, et même moins que cela.

— Vraiment, je ne te comprends pas bien. Que veux-tu dire?

— Je veux dire que, sans t'en apercevoir peut-être, tu te conduis envers moi comme si je n'étais plus qu'une façon d'esclave, une esclave que tu obligerais à devenir quelque chose comme une fille de plaisir.

— Louise!... Où vas-tu chercher de telles pensées, et tant de rancœur? Que t'ai-je donc fait? Si je saisis bien le sentiment que tu dis éprouver, c'est faux, c'est injuste... Mais... c'est insensé, c'est abominable! Pour quelle sorte d'être me prends-tu?

Devant sa véhémence, son indignation, Louise demeura surprise, déroutée. L'enfant avait cessé de sourire. Ses traits marquaient cet étonnement des tout

petits lorsqu'ils perçoivent une agitation anormale sans en comprendre la cause. Roger parvint à se dominer.

— Tu me fais beaucoup de peine, Louise. Je n'ai pas mérité cela. Je vois à peu près maintenant ce que tu as voulu dire. Mais c'eſt faux, c'eſt faux, c'eſt injuſte. Je ne sais vraiment pas comment de telles pensées sont venues en toi.

— Mais, quand il n'y a plus d'amour entre un homme et une femme...

— Plus d'amour?... Plus d'amour?... En serais-tu là?... Non, je ne veux pas le croire. Que notre tendresse l'un pour l'autre ne soit plus ce qu'elle était, c'eſt trop évident, je suis bien forcé de l'admettre. Mais qu'il n'y ait plus entre nous aucune affection, je sens que, pour ma part, ce n'eſt pas vrai. Et, s'il faut tout dire, je crois que tout eſt venu de toi bien plus que de moi.

— De moi? Qu'ai-je donc fait? Et que n'ai-je pas fait pour que cette impossible vie nous demeure encore supportable?

— Je t'en prie, Louise, gardons notre calme. Discutons posément. Ecoute-moi... Si tu étais demeurée pour moi une vraie compagne, aimante, accueillante, jamais tu ne te serais mis en tête de pareilles idées. Devons-nous donc nous considérer l'un et l'autre comme des étrangers? Mais lorsque deux époux ont fait ce



qu'on appelle un mariage de raison, et même si le mari se montre autoritaire, la femme devra-t-elle se faire un devoir de le haïr, de le mépriser? Devra-t-elle se persuader qu'elle n'est pour lui rien de plus que ne serait une fille de joie, s'insurger parce qu'il lui demande d'être ce qu'elle est, sa femme, ce qu'elle a accepté, promis, de lui demeurer, la seconde partie de lui-même?...

— Ne me parle pas de ces mariages de raison. C'est ce que mon père voulait exiger de moi. Jamais je n'aurais pu m'y résoudre. Trop crédule, j'ai préféré me confier à toi. Je me croyais bien sûre que tu m'aimerais toujours. Oui, je le croyais... Mais maintenant... Tu auras beau dire, Roger, l'amour n'est pas un simple attrait physique et, pour moi, lorsqu'il n'y a plus dans ce sentiment aucune spiritualité...

— Es-tu si sûre qu'il n'y en ait plus? Si nous souffrons l'un et l'autre, n'est-ce donc pas l'un par l'autre? Si nos deux cœurs, nos deux esprits, étaient indifférents, en serions-nous à nous dire ce que nous disons? Regarde bien au fond de toi. Dis-moi s'il n'est pas vrai que, ce qui depuis des semaines te soulève contre moi, ce n'est pas tant ta raison, ni ta conscience, ni la certitude que je n'ai plus pour toi la moindre affection, non, ce qu'il y a c'est que tes désirs se sont opposés aux miens, c'est que tu tiens à l'emporter sur moi, c'est

que ta fierté s'est blessée en voyant que je ne te cédais pas. Non, ce n'est pas ton cœur; non, ce n'est pas ta dignité qui se sentent outragés par les concessions que tu me fais encore. Ce qui en toi se révolte, Louise, c'est surtout ton amour-propre. Dis-moi que ce n'est pas vrai?

— Non, Roger. Je crois que tu me juges mal. Ce serait différent si je pouvais encore penser qu'il reste en toi un peu de véritable affection, comme tu voudrais me le persuader. Mais non, tout ce qui reste de notre amour... oh, ce qui t'en reste...

Leurs voix s'étaient élevées. Les regards de l'enfant allaient de l'un à l'autre et Roger y découvrait un émoi grandissant. Il se tut un instant, sourit pour rassurer la petite âme inquiète, puis il reprit:

— Puisque tu en es rendue là... alors... Ecoute: s'il n'est pas d'autre moyen pour te garder à moi, pour ramener entre nous la concorde; s'il faut que je te cède, si je renonce à lutter davantage contre cette terre...

Les yeux et les traits de Louise s'étaient illuminés d'une soudaine lueur d'espérance.

— Ah, tu vois bien, reprit Roger. Je n'aurais qu'à te dire: « Puisque tu le veux, partons, » et tes deux bras seraient, j'en suis sûr, bien vite autour de mon cou. Cette tendresse que tu disais morte, comme elle aurait tôt fait de refleurir si je m'inclinais devant tes désirs.

Louise rebaissa son front. D'une voix tremblante, elle murmura:

— Je le pensais bien. Tu te jouais de moi. Ce n'était qu'un piège.

— Je ne l'avais pas préparé. Mais il a tout de même réussi à montrer que tu pourrais encore m'aimer si tu le voulais. Et puis, est-ce vraiment un piège? Après tout, pourquoi ne le dirais-je pas, je ne me sens plus à présent aussi sûr du succès. Ce pays, allié, ligué avec toi contre moi, c'est, je commence à le craindre, plus fort que toute ma bonne volonté. Je t'avoue que, depuis un mois surtout, je n'ai pas eu grand cœur à l'ouvrage.

— Parles-tu franchement, ou n'est-ce encore là qu'un piège?

— Je suis franc, tout à fait franc. Seulement, pour ne rien te cacher, je dois ajouter que, si je suis ébranlé, je ne suis pas décidé.

— Mais enfin, n'est-ce pas une existence impossible que tu veux nous imposer?

— D'abord, je n'ai pas cherché et ne cherche pas à t'y condamner de force. Depuis trois mois mes idées n'ont pas varié et j'ai toujours les mêmes raisons de redouter un départ qui nous ramènerait sans aucune ressource dans quelque grande ville. Y trouverions-nous une vie moins dure qu'ici? Qu'en savons-nous? Peut-être même



serait-elle pire. Et alors, m'en aimeras-tu mieux? Tu m'en voudras, comme tu m'en veux à présent.

— Dans une ville du moins je serais délivrée de la plus pénible des privations, délivrée de cet isolement qui finit par me briser tous les nerfs, qui me fait tout voir sous un jour morne, impénétrable, rempli d'inquiétude et d'appréhension. Je voudrais pouvoir m'y habituer. Je ne peux pas.

— Pourtant, cet isolement, si nous restions ici, il ne durerait pas toujours. Je m'étonne que d'autres colons ne soient déjà venus prendre des terres autour de nous. Voyons, Louise, ne pourrais-tu me consentir au moins ceci: que, pour une année encore, nous tenions tête à cette contrée. Cela demandera de nous, de toi surtout, de bien rudes efforts, je le sais. Mais la tâche serait bien moins dure si, au lieu de nous traiter comme deux adversaires, nous voulions nous témoigner un peu de mutuelle affection. Des deux, tu le sais, ce n'est pas moi qui suis le plus froid...

— Oui... Et, si j'accepte, tu reviendras, dans un an, me demander encore de supporter cette existence une autre année.

— Non. Si dans un an, jour pour jour, tu insistes pour que j'abandonne ma terre, c'est dit, je l'abandonnerai, et nous irons où il te plaira.

— Est-ce bien vrai?... Tu me le promets?

— Je t'en donne ma parole... Voyons, Louise, ne veux-tu pas venir conclure la paix et m'embrasser pour signer ce traité?

Elle se leva, vint à lui, mais ne lui donna qu'un baiser sans élan. Ses lèvres glissèrent pour aller se poser sur le front de l'enfant. Elle songeait: « D'ici un an, que sera devenu Roger? Que serai-je moi-même? Nos âmes n'auront fait que se désagréger davantage. Nous ne pourrons que descendre plus bas encore. Et qui sait quelles nouvelles peines, quelles nouvelles déceptions nous prépare cette cruelle contrée?... »

Mais elle sentait bien qu'à s'insurger elle compromettrait sa demi-victoire, qu'elle devait se contenter de la concession enfin arrachée à son mari, et aussi qu'une partielle réconciliation rendrait leur commune vie moins intolérable.

VI

Vers la fin de ce mois de novembre l'hiver accourut.

Porté sur une rafale sortie des plaines glacées du nord, il poudra de neige tout le pays, durcit la surface du grand lac. Il solidifia toute la vaste forêt, et les multitudes dressées se fixèrent sous le gel dans leurs immobiles et majestueuses nudités.

Il emprisonna plus étroitement encore dans leur solitaire demeure, aux prises avec les fatalités, les habitants de ces solitudes.

*

* *

Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent, monotones, sans but. Les nécessaires occupations étaient in-

suffisantes à remplir les heures lentes et, pour eux maintenant, aucun travail ne présentait de l'attrait. La nuit précoce les obligeait à de longues veillées. Ils les passaient d'ordinaire entre le silence et des accès d'humeur. Tourmentée par l'incertitude de leur sort, Louise ne parvenait pas à retrouver la sérénité. Roger, parce que sa femme l'avait amené à lui céder, en gardait une intime vexation et de promptes susceptibilités. Il pensait qu'elle eût dû le laisser plus librement décider. Tous deux étaient minés sourdement par une sensation d'inutilité, de lassitude. Au milieu de ce désert de neige, peuplé de froides léthargies, nulle entreprise, nulle distraction ne venait animer en eux l'activité, allumer un effort qui eût échauffé leur vitalité.

La simplicité du régime où les réduisait l'indigence leur paraissait d'un austère ascétisme. Si la nourriture était abondante, elle n'était point variée, ni rehaussée des douceurs, fournies par d'autres climats, à quoi ils avaient depuis leur enfance été accoutumés. A défaut de thé et de café, ils essayèrent du thé de maskeg. La trop forte senteur pharmaceutique de cette plante les en dégoûta promptement. La pénurie marquait aussi leurs vêtements de croissantes flétrissures. Louise, à force d'ingéniosité, parvenait encore à conserver une mise décente. Mais Roger ne semblait plus avoir le moindre souci de sa tenue. Le soin de sa personne ou

de son vêtement lui devenait une corvée. Il fallut maintes prières de sa femme avant qu'il ne se résignât à quitter un après-midi son tricot troué aux coudes, effiloché en d'autres endroits, pour qu'elle le pût repriser. Il ne consentait à se laisser couper les cheveux que lorsqu'il était lui-même gêné de leur longueur.

— Ma foi, disait-il, puisque nous sommes venus essayer du retour à la nature, autant jouer le plein jeu. Au fond, ce n'est qu'une affaire d'habitude. Si mes mœurs présentes te paraissent condamnables, c'est parce que tu les compares avec celles que j'avais lorsque nous habitions un monde civilisé. Pourtant je me sens encore bien trop compliqué auprès des purs sauvages, de ces hommes pleins de sens qui réduisent leurs besoins à la plus simple expression, qui n'ont pas à compter sur le travail des autres pour se vêtir et se nourrir.

Louise, pour lui plaire et ne pas susciter de querelle, souriait à ces boutades, mais le cœur lui poignait. Elle savait bien, quand son mari prétendait vouloir s'accoutumer aux simplicités de la vie naturelle, que ce n'était qu'un prétexte pour couvrir ses tendances à une nouvelle et inavouable paresse. Comme l'hiver précédent, il perdait la plupart des journées à lire sans profit des futilités.

Parfois, pour échapper à leur désœuvrement, pour tromper le sentiment de vide qui sans cesse augmentait en eux-mêmes, ils allaient, lorsque le froid

n'était pas trop vif, passer la veillée chez les Roy. La jeune mère alors trouvait quelques moments de gaieté réconfortante. Son petit Paul faisait à présent des progrès rapides que, d'une visite à l'autre, madame Roy proclamait merveilleux. Elle s'intéressait à l'enfant comme s'il eût été sien.

— Voyez-vous, ma chère dame, quand on commence à devenir vieille et qu'on n'a plus de bébé, on se sent un peu comme une grand'mère pour ceux des autres. Cet enfant-là, je l'ai aidé à venir au monde; ça fait que c'est quasi comme s'il était de ma famille. Regardez-moi ça! On dirait qu'il comprend ce que je dis. Le voilà qui me tend ses petits bras pour que je le prenne. Mon Dou, qu'il est donc fin, qu'il est donc avenant. Bon, le voilà qui tape ses mains pour applaudir mes compliments. Ça va vous faire un garçon bien capable, certain.

Sur le chapitre des bébés, la conversation entre les deux femmes était inépuisable. Louise, de chacune de ces visites, revenait le cœur attendri d'une douce fierté, l'esprit tout animé d'espérances plus vives.

*

* *

Sur la fin de l'hiver l'enfant commença ses premiers pas.

Un matin, sa mère l'avait placé debout contre le lit, tandis qu'elle sortait pour aller chercher du bois. Roger, assis à la table, lisait. Le jeune débutant, après quelque hésitation, partit vers son père et, titubant comme un petit homme ivre, franchit sans tomber la courte distance. Louise rouvrit la porte à temps pour le voir achever son exploit. Posant aussitôt près du poêle sa brassée de bois, elle se jeta sur son enfant, l'enleva, le couvrant de baisers fous.

— Oh, dit Roger, ce n'est pas la peine de t'emballer. Il fallait bien que ça lui vienne une fois. Tous les bébés en font autant.

Mais rien à ce moment n'aurait pu refouler la joie de la jeune mère, et cette journée fut pour elle un enchantement. Le héros dut vingt fois renouveler ses prouesses. Le père s'y prêta quelque temps et s'en amusa, puis se remit à sa lecture. Louise ne s'en lassait point. Après tant de mois d'une vie d'abord inerte, puis plutôt animale, traînante et comme rivée au sol, ces premiers pas qu'il faisait seul, dressé, sur un parcours de plus en plus étendu, semblaient une délivrance, un affranchissement, l'entrée dans la société proprement humaine.

Le lendemain soir, Roger consentit à les emmener en traîneau chez leurs voisins.

Le complaisant apprenti ayant bien voulu démontrer

ses talents connut les honneurs du triomphe. Madame Roy en retrouvait tout l'entrain de sa jeunesse.

— Vous, les hommes, déclara-t-elle à son mari et à Roger dont l'enthousiasme lui paraissait insuffisant, vous n'y comprenez rien. Mais nous, les mamans, qu'eſt-ce que vous voulez, ça nous revire les sangs. Vous avez beau en rire, c'eſt comme ça. Seulement, voilà: quand ils sont petits les mamans pensent qu'après ça elles n'auront plus qu'à leur apprendre à marcher droit, et, des fois, quand ils deviennent grands, elles s'aperçoivent qu'ils marchent tout de travers. Alors, ça commence à n'être plus si plaisant.

Louise souriait doucement. Elle n'avait pas de crainte que son fils déçût jamais son amour et ses espoirs, que jamais il pût devenir un homme mauvais.

Sans en être priée, madame Roy exposa ses idées sur l'éducation:

— Moi je pense que les enfants qu'on élève sur une terre, loin des villes et des mauvaises fréquentations, on a bien plus de chance d'en faire des vrais bons hommes, des garçons forts et bien travaillants.

— Peut-être, madame, n'avez-vous pas tort, répondit Louise. Mais comment leur y donner suffisamment d'inſtruction si leurs aptitudes les doivent appeler à quelque haute situation?

— Ah, pour ça, comme de raison, sur une terre vous

pouvez pas en faire des avocats. Mais, je vous le demande, c'est-y nécessaire? La vie d'habitant, ma chère dame, moi je trouve rien au-dessus de ça. On n'y fait pas gros d'argent, certain. Mais ceux qui font gros d'argent et qui ont de l'instruction en masse, je vois point qu'ils en deviennent bien plus meilleurs. Un garçon, quand il comprend bien ses prières, quand il est honnête, c'est ça qui compte. D'être bon, voyez-vous, c'est encore mieux que d'être savant.

Mais la jeune mère n'était point aussi insoucieuse du confort et des dignités de ce monde. Elle n'aurait pu réduire l'éducation de son fils à tant de simplicité laborieuse. Elle répondit:

— Rien n'empêche qu'un enfant puisse acquérir à la fois la science et la bonté. C'est ce que je souhaite pour mon cher petit Paul. Je voudrais faire de lui un homme supérieur dont je pusse être fière.

— Comme de raison, madame, comme de raison. D'abord, vous et votre mari, vous avez bien de l'instruction. Vous pourrez lui apprendre des tas d'affaires, vous, tout pareil comme un maître d'école. Oui, ça devrait vous faire un garçon bien capable.

*

*   *

Lorsque, sous une nuit calme, le traîneau les ramena chez eux, Roger tomba dans un demi-assoupissement. Sur la surface neigeuse du lac le pas ouaté des chevaux s'entendait à peine. Louise, tenant sur ses genoux, endormi sous les couvertures, le plus précieux trésor qu'il y eût au monde, caressait la petite tête aimée, la rapprochant plus près, toujours plus près de son cœur. A ce contact elle ressentait un tumulte de joie tendre, d'inexprimables ravissements.

Absorbée par son bonheur intime, ses regards contemplaient sans haine, sans presque le voir, le vaste horizon qui reposait sous la lueur tranquille d'une pâle aurore boréale, coutumière compagne des paisibles nuits de l'hiver. Le grand lac étalait la sérénité de sa blancheur pure et glacée. Au nord et vers l'ouest s'allongeait, jusqu'à ce qu'il devînt indistinct dans les ombres lointaines, le sombre et ferme rempart de la forêt ténébreuse. La contrée ne semblait qu'un désert taciturne où régnaient en silence les antiques et graves destinées dans leur immobilité solennelle. Seule la voûte céleste avait de vivantes clartés. Mais le regard de Louise ne se levait pas vers les cieux. Elle se concentrait dans son cœur, tout ému de lumières mouvantes et chaudes.

Quand parfois sa pensée se heurtait aux êtres qui l'enserraient de toutes parts, c'était pour se dire que si les occultes et perfides puissances de ce pays leur avait

fait tant de mal, son fils du moins leur échapperait. Quelques mois encore de résignation et, avant que s'achevât l'année, elle forcerait son mari à tenir sa parole. Ils s'en iraient... ils s'en iraient enfin... enfin!— Et alors, revenue au milieu d'un monde civilisé, elle élèverait humainement son enfant. Elle lui consacrerait tous ses instants, toutes ses pensées. Il grandirait. Elle ferait de lui l'un des plus beaux, des plus grands, des plus nobles parmi les hommes. A chacun de ses succès, il viendrait à elle plein de reconnaissance, ses yeux la couvriraient de leur joie, et il dirait: « Mère, mère bien-aimée, c'est à vous que je dois ce que je suis, c'est à votre long et patient dévouement que je dois tout. » Ah, comme elle serait heureuse par ce fils, l'œuvre constante et parfaite de sa vie... A faire naître ce cher avenir, ces idéales visions, elle était toute tremblante et, plus tendrement encore, elle pressait contre son cœur le précieux objet de ses rêves.

*

* *

A partir de ce jour l'âme de son petit Paul lui parût s'éveiller et se développer avec une rapidité tout à fait surprenante. Il commença de trottiner accroché à sa robe, puis seul. Il la suivait partout. même au dehors

lorsqu'il ne faisait pas trop froid. En même temps il enrichissait son langage et inventait un vocabulaire personnel, incompréhensible à tout autre qu'à la jeune mère, qui le trouvait admirable.

Obsédée de cette passion, dont rien dans sa solitude ne la pouvait distraire et qui la consolait de ses peines, son enfant devint de plus en plus son unique souci, sa seule religion, son idole.

VII

Le printemps revint, leur troisième printemps au seuil de la forêt vierge.

Avec la disparition des grands froids et de la neige Roger peu à peu regagna son activité. Il se reprit de goût pour le travail de la terre. Dès la fin d'avril, ayant emprunté la herse de son voisin, il sema du blé sur le sol préparé l'été précédent. Inhabile d'abord au geste du semeur, il sut vite s'y perfectionner. Une semaine après l'achèvement de ce labeur, il parcourait chaque jour son champ, surveillant avec anxiété la germination du grain. Partout surgissaient, hors de la poussière noire, les petites pointes arrondies, d'abord pâles, translucides, puis jaunes, et vite changées en fines lamelles vertes que le gel des nuits ne rendait que plus robustes. —

« Si j'obtenais, se disait-il, cinquante minots par arpent, ce qui n'aurait rien d'extraordinaire, cela me ferait, en le vendant au village, une somme suffisante pour parer à nos besoins pendant toute l'année qui suivra. Ce succès déciderait peut-être Louise à m'accorder un répit et nous pourrions demeurer ici un an de plus. »

Tandis qu'il avait ensemencé son champ, la jeune mère travaillait souvent au jardin, chantant à mi-voix, dans un secret contentement. Afin que son enfant pût voir de plus belles fleurs, celles qui venaient des contrées humaines, elle avait, dès l'approche du printemps, longuement médité le choix et la disposition des plantes pour que leurs nuances fissent devant la maison un parvis d'éclatantes harmonies.

La seconde moitié de mai fut très chaude. Les jeunes pousses jaillissaient rapidement du sol et promettaient merveilles.

Avec le début de juin la température baissa. Par une nuit sereine, sans un souffle dans l'air, le gel, revenant faire une dernière visite à ses domaines, se glissa et s'étala paisiblement sur tout le pays.

Lorsqu'au matin, sous la flamme du soleil, Louise contempla tant de petits corps, si vivants la veille, maintenant flasques, anéantis, parmi lesquels ne survi-

vaient que les plus robustes espèces, elle n'eut pas une plainte. Raidie dans son chagrin, elle ne voulait plus crier sous les coups. Mais, tout ce jour, ses nerfs demeurèrent frémissants. Atteinte dans son amour maternel, son âme se gonfla de nouvelle haine contre les invisibles inimitiés qui s'acharnaient à la frapper. Elle aurait tant voulu faire ce plaisir à son cher petit. Comment cette implacable terre pouvait-elle avoir la cruauté de tuer la joie d'un enfant?... Heureusement, chaque moment qui s'écoulait les rapprochait de la délivrance.

Roger lui-même, après les premières satisfactions du laboureur qui voit les promesses d'une bonne récolte, eut aussi de pénibles mécomptes. Doutant que sa femme acceptât de continuer cette rude existence, mais espérant quand même, il s'était remis au défrichement. Le travail lui devint extrêmement lent et ingrat.

A mesure que le printemps, puis l'été, s'avançaient, les souverains légitimes de ces domaines augmentaient insensiblement leur résistance contre l'assiégeant, par une activité intense, souterraine et silencieuse. Les rejets drus et grêles de la précédente saison se transformaient sous ses yeux avec une célérité prodigieuse, sans qu'il y vît de remède, en un taillis à hauteur d'homme, épais, qui recouvrait et défendait les souches,



contraignant l'envahisseur à des batailles de plus en plus exaspérantes.

*

* *

Une après-midi du milieu de juillet, lourde, sans vent, sous un ciel torride, le Bonhomme Roy apparut et vint trouver Roger au milieu de son ouvrage. Il désirait, cette saison encore, de l'aide pour les foins. Ayant considéré les alentours et le défricheur dont le visage était tout emperlé de sueur, il déclara:

— A ce qu'il me semble, vous avez coupé trop d'arbres à la fois, avec seulement le quart de tout ça vous en auriez eu en masse.

— Je le vois bien à présent, répondit Roger. Mais, si je peux obtenir un bon prix de ma récolte de blé, je pourrai engager un ou deux hommes pour me faucher tous ces rejets et m'aider à arracher les souches.

— Pour une belle récolte, si la grêle ou la gelée ne s'en mêlent pas, vous aurez une récolte de première classe, certain.

— Oui, monsieur Roy, et je vous garantis que, si je l'ai, j'en enverrai des nouvelles aux journaux. Ils vantent tous les endroits de la province sans jamais parler du

nôtre. Ce n'est pas étonnant que les colons s'établissent partout ailleurs et que pas un seul ne vienne ici.

— Ah, monsieur Bourgouin, je crois qu'à présent ça va devenir encore plus difficile. Savez-vous qu'au lieu de passer par chez nous les chars pour la Rivière La Paix vont s'en aller tout droit au nord d'Edmonton?

— Oh, des histoires... C'est impossible. Ce serait contre tout bon sens. Ici nous sommes sur le chemin direct.

— Pour être sans bon sens, vous l'avez dit. Mais c'est pourtant vrai. L'autre jour, mon garçon Eudore a été par là, à peu près à quarante milles d'ici, dans l'est. Il a vu les arpenteurs. A ce qu'ils disent, la route serait trop dure à ouvrir de ce bord-ci. Le gros bois leur fait peur. C'est pour ça que leur ligne s'en va en terrain ouvert, sur Athabasca Landing, cent milles au nord d'Edmonton.

— Comment? par peur d'ouvrir une route à travers la forêt ils reculent devant elle? Ils veulent la contourner sur un parcours deux fois plus long? C'est archifou!

— C'est fou pour nous autres, monsieur Bourgouin. Mais, voyez-vous, ceux qui construisent les chars, ils se moquent pas mal d'un chemin droit et des habitants déjà établis. Ils savent bien que dès qu'on aura posé les traverses les gens iront prendre toutes les terres le long

de la ligne. Que ça soit du bon terrain, des roches, ou du maskeg, c'est pareil. Pour ceux qui construisent les lignes, ça leur est bien égal. Eux, ce qu'ils veulent, c'est les mines de charbon, les places où il y a de la belle épinette en masse pour la planche. Ils achètent tout ça d'avance, quasiment sans rien payer pour, et ensuite c'est avec ça qu'ils font le plus clair de leurs profits pour des années et des années.

— Comment le gouvernement peut-il permettre de telles choses?

— Ah, monsieur, le gouvernement... Mais c'est ce monde-là qui mène le gouvernement. Et puis, d'abord, moi, c'est pas de mes affaires. Après tout, on n'a pas besoin des chars pour faire une bonne vie.

*

* *

Le voisin parti, Roger alla s'asseoir à l'ombre des vieux géants altiers et silencieux. Il y demeura longtemps immobile, perdu au milieu de ses pensées en déroute.

Sa principale chance de succès, le seul mobile assez puissant pour lancer vers eux une irruption d'humanité animant leur solitude et lui prêtant main-forte dans sa lutte contre la forêt, cette voie ferrée qui devait assurer

leur prospérité dans l'avenir, l'égoïste cupidité de quelques brasseurs d'affaires la lui arrachait. Par crainte d'un surcroît de dépense ces gens, armés de la fortune et des forces d'un peuple d'hommes, reculaient devant le muet défi d'un peuple d'arbres...

Les antiques puissances achevaient leur victoire, sans un effort, sans un mouvement.

Lorsqu'il rentra à la maison, il dut expliquer à Louise que monsieur Roy était venu lui proposer d'échanger du travail durant la saison des foins. Mais il n'eut pas le courage d'avouer la désastreuse nouvelle.

VIII

Les faucheurs s'étaient mis à l'œuvre dès le début du mois d'août.

Comme la première année, chacun à tour de rôle allait aider l'autre chez lui. Madame Roy ainsi laissée souvent seule venait de temps en temps se distraire près de Louise et de son enfant.

Ce premier-né du pays donnait aux deux mères autant de souci que de plaisir. Constamment nourri des actes et des enseignements de la nature, élevé sans entraves, il ne connaissait pas la peur, à peine la surprise. Il avait acquis déjà un esprit intrépide et indépendant. Tant que Louise était seule avec lui, elle le surveillait sans relâche et ne le laissait jamais aller trop loin. Mais lorsque venait madame Roy, il semblait instinctivement percevoir les moments d'inattention des surveillantes, et

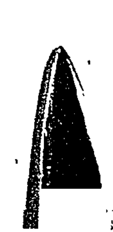
disparaissait furtivement. Parfois, ce n'était qu'après d'anxieuses recherches qu'on le découvrait, tapi comme un petit animal sauvage, dans quelque obscur nid d'ombre, dormant. Un jour, lorsque les hommes travaillaient dans la première moitié de la prairie, à l'orient de la petite rivière, Louise, cherchant et appelant, aperçut tout à coup le jeune téméraire déjà à mi-chemin qui, de toute la vitesse de ses petites jambes, trébuchant, tombant, se relevant, s'en allait rejoindre son père.

Mais, lorsque les faucheurs s'attaquèrent à la moitié occidentale, il fallait franchir le creek. Les deux hommes le passaient, montés sur le dos des chevaux, à gué, près de l'embouchure, vers le lac, loin au sud de la passerelle de troncs d'arbres. Plusieurs fois l'enfant avait essayé de les rejoindre. Il s'arrêtait à la rive, sans cris, sans gestes, mesurant d'un œil déjà sagace la profondeur et la largeur des eaux. Revenu vers sa mère, elle le consolait de son désappointement; mais, du seuil de la maison, le regard du pauvre petit se reportait souvent, là-bas, au delà de ces eaux qui venaient du fond des grands bois.

*

* *

Le dernier jour du mois la fenaison s'achevait. Les



deux hommes chargeaient et déchargeaient là-bas, à l'ouest, au fond de la prairie.

Sur la fin de l'après-midi, Louise et madame Roy laissant un moment dans la maison, sur le lit, l'enfant qui venait de s'endormir, fermèrent doucement la porte derrière elles et s'en allèrent porter à leurs maris du pain, du beurre et du lait; le souper devant être retardé pour permettre d'en finir ce jour même avec la dernière meule. Elles traversèrent prudemment l'étroite et longue passerelle, continuèrent leur chemin sans se retourner, sans s'apercevoir que le bébé, réveillé, debout au seuil de la maison, les suivait d'un regard encore lourd de sommeil.

Ayant servi les hommes, elles ne s'attardèrent pas, revinrent promptement, et découvrirent que la porte qu'elles avaient fermée était entr'ouverte.

— Bon! dit madame Roy. Je gage qu'il est encore parti.

Un coup d'œil à l'intérieur suffit pour vérifier cette conjecture. Louise, aussitôt, se retournant, se mit à appeler:

— Paul!... Paul!... Paul!...

Mais elle ne reçut aucune réponse. Madame Roy commença par explorer le jardin. Louise passa derrière la maison et fouilla toute la lisière de la forêt; puis elle alla dans l'étable. De là elle courut jusqu'au gué où

avaient passé les hommes et leurs chevaux. Ses yeux pénétraient partout l'onde transparente. Mais elle ne vit rien. Elle revint, prise d'angoisse, vers madame Roy, et toutes deux longtemps continuèrent de tous côtés les recherches. Jamais l'enfant n'était demeuré si longuement introuvable. A la fin, madame Roy, découragée, dit:

— Ma chère dame, je pense que ce serait aussi bien d'aller quérir nos hommes. A quatre, on le retrouvera plus vite,

Et elle partit de son pas lourd et pressé vers les travailleurs.

Demeurée seule, Louise commença de pleurer silencieusement. Elle retourna chercher encore au seuil des grands bois, appelant, écartant les tiges des buissons. Puis elle remonta au sommet de la colline et, les mains serrées, crispées d'impuissance, elle porta ses regards partout autour d'elle.

Et, partout, il n'y avait que d'augustes sérénités. Comme aux premiers jours du monde, la surface du grand lac à peine ridée de légers souffles miroitait au soleil. Comme dans les temps anciens, les immenses légions des gardiens du sol poursuivaient silencieusement leur personnelle et inflexible activité. Saisie par ces formidables et paisibles indifférences, elle en fut comme



anéantie. Elle était là, avec sa douleur, comme une chose qui ne compte pas.

Son angoisse grandit jusqu'à la terreur. Son cœur se mit à battre à grands coups sourds, son front devenait brûlant, tout son corps s'emplissait de fièvre et de frissons. Et elle pensait: « Je deviens folle... c'est impossible... Elles n'oseraient pas se venger sur lui... Il ne leur a rien fait, lui, un pauvre petit enfant... Non, ce ne serait pas possible... Oh! mon Dieu, vous ne pouvez cependant pas permettre cela... Je vous ai oublié, oui, c'est vrai... Mais vous, non, vous ne pourriez pourtant pas vous venger sur lui... Non! C'est elles... c'est elles... »

Le supplice devenait si intense, jusque dans sa chair, qu'elle avait peine à demeurer debout. Elle s'appuya au mur de la maison et se tourna du côté de la forêt. Ses yeux, maintenant secs, brûlés de fièvre, se fixaient parfois sur les grands arbres impassibles et muets, et parfois, pleins de haine et d'effroi, sur toute la contrée. Son épouvante finit par l'accabler. Elle tomba à genoux, sa tête ploya et, la voix haletante, brisée, elle implora:

— Ecoutez... oui, écoutez-moi... Je vais faire une promesse... Si vous me le rendez... Si vous me le rendez vivant, je promets... oui, je fais serment... Je fais serment de me soumettre... de ne plus vouloir

vous échapper... de rester ici, dans vos mains... des années... oui, des années, s'il le faut... mais rendez-le moi vivant!... Rendez-le moi vivant!...

Elle entendit un bruit, se releva, regarda, et vit son mari qui accourait. En arrivant près d'elle, il demanda:

— Où peut-il bien s'être caché? Je parie qu'il est entré dans le bois, comme l'autre jour, pour y grappiller des cerises. Allons-y voir à nous deux. Voyons, Louise, pourquoi cette figure décomposée? Tu t'inquiètes trop vite. Il n'a pas pu aller bien loin. Nous allons le retrouver.

L'assurance de Roger lui rendit un peu de force. Elle le suivit. Pendant une demi-heure, allant et revenant, ils battirent les fourrés. A l'un de leurs retours, ils aperçurent entre les fûts des arbres, au sommet du côteau, à l'est de la maison, madame Roy qui les regardait. Son attitude les fit se précipiter. Elle les arrêta d'un geste, l'air gêné, et dit en hésitant:

— Ma pauvre chère dame... voilà... on l'a trouvé... Il avait dû tomber du pont... Il est dans la maison. Attendez!

Roger s'exclama:

— Il n'est pas mort? Voyons, il n'est pas mort?

— Attendez! Attendez!... On a fait tout ce qu'on a pu...

Mais, sans l'écouter, ils s'étaient jetés vers le seuil,

puis à l'intérieur, où monsieur Roy encore ruisselant se tenait debout, tête nue, et ils virent sur le lit, cachée sous le tablier de madame Roy, une petite forme étendue, sans mouvement. Incrédules, ils écartèrent le léger voile, leurs doigts touchèrent le corps inerte, mouillé, glacé. Roger se prit les tempes. Louise recula de quelques pas en vacillant, les yeux hagards, et, d'une voix morte, désespérée, elle murmura:

— Elles me l'ont tué... Elles me l'ont tué...

Comprimant sa poitrine à deux mains, étouffée, écrasée, elle tomba sur un genou et gémit encore:

— Mon Dieu...

Glissant, évanouie, à terre, elle y demeura couchée sur le côté. Roger s'agenouilla, lui souleva la tête et le buste, implorant:

— Louise... Louise... Louise...

Lentement, elle revint à elle, passa le revers de la main sur son front, plusieurs fois, machinalement. Elle se releva, écartant son mari, étendant les bras en avant comme pour repousser une présence invisible et, d'un accent de terreur, elle prononça sourdement:

— Je l'ai vue... je l'ai vue de près... Sa face était terreuse... Sa face était de grès... Elle était maigre... Elle était nue... je l'ai vue... je l'ai vue...

Roger la regardait, comme assommé, hébété, et il dit:

— Qui donc?

— La mort... Ses os lui perçaient tout le corps... Ses yeux étaient ternes et morts... Je l'ai vue... Je l'ai vue...

Rempli d'un nouvel effroi, Roger cria:

— Louise!

Elle le regarda d'un air surpris, porta encore les mains à son front, et s'abattit aux bras de son mari avec un dernier gémissement:

— Mon petit bébé...

....

Avec le retour de la vie, ses paupières s'entr'ouvrirent. Sans un signe d'émoi, ses yeux étudièrent les visages inquiets qui l'observaient.

Paisiblement, elle se redressa un peu, regarda sur le lit, fut aussitôt debout. S'étant penchée, elle écarta le tablier et prit dans ses bras le corps inanimé en appelant à mi-voix:

— Paul!... Mon petit Paul!... Il fait jour... Eveille-toi...

Et elle se mit à le secouer doucement.

Devant cette tranquille démence, ils se sentirent terrifiés. Roger tenta de lui ôter son enfant. Elle se reculait, implorant:

— Non... non... laisse-le moi... laisse-le moi...

Il le lui arracha presque de force et le reposa sur le

lit. Elle essaya de le reprendre, mais il la saisit aux épaules, l'obligeant à lui faire face, à lier son regard au sien, à écouter le cri de son désespoir:

— Louise!... Louise!...

Il vit poindre dans les prunelles subitement dilatées la clarté de la raison, et de la douleur. Malgré lui elle parvint à tourner la tête. Ce coup d'oeil suffit. Repoussant son mari, elle s'agenouilla au bord du lit, le front dans ses bras, et ils entendirent des sanglots, et de petits cris qu'elle ne pouvait retenir.

Ils la laissèrent ainsi quelque temps au cruel jaillissement de son chagrin.

Puis, prenant dans les siennes une pauvre main fiévreuse et sans cesse crispée, Roger dit tendrement:

— Louise... ma femme...

Elle releva la tête et répondit:

— Laisse-moi sortir... j'étouffe...

Il la conduisit au dehors, et elle voulut se diriger vers la passerelle.

— Non, Louise. N'allons pas là.

Sans résistance, elle s'appuya contre lui, pleurant silencieusement.

Comme le soir approchait, les Roy, ayant achevé tout le nécessaire, prirent congé. Chez eux aussi les quotidiens travaux les rappelaient. Pleine de pitié, madame Roy ne dit presque rien. Elle savait bien qu'en

ce moment leur présence même était importune. Elle assura seulement qu'elle tâcherait d'être avec eux de bonne heure le lendemain. Tournant son chapeau entre ses doigts, Pierre Roy expliqua:

— Vous n'aurez pas besoin de vous occuper de rien... Pour le cimetière... on le fera savoir au village... J'ai encore quelques planches... du bon bois sans nœuds, bien sec... Je pourrai faire ça dans la matinée...

Les malheureux parents demeurèrent seuls, sans repos, toute la nuit. Dans la maison, où la lampe était en veilleuse devant ce que voilait le tablier, une détresse trop forte les étreignait au cœur et à la gorge. Ils sortaient, instinctivement enlacés, et restaient, non loin de la porte refermée, jusqu'à ce que Roger sentant frissonner sa femme craignît pour elle l'excès de la fraîcheur. Dès qu'elle rentrait, la mère désolée avivait la clarté de la lampe, puis, l'ayant découvert, elle contemplait le petit visage bleui, défiguré par la mort. Doucement, Roger la détournait et replaçait le voile.

— Cesse, Louise... Laisse-le... Tu te fais mal...

Et il l'entraînait et la forçait de s'asseoir avec lui près de la table.

Un peu avant le jour, exténuée, elle finit par s'endormir sur la poitrine de son mari. Lui, l'âme ouverte par la peine et le regret, méditait.

A l'extrémité orientale des grandes plaines cana-



diennes, le soleil apparut, refoula les dernières nuées des ombres, et monta sereinement dans les cieux. Ses rayons atteignirent les hautes terres d'Alberta, illuminant tout le pays, illustrant la solitaire demeure sur la colline, à la lisière des forêts du nord. Peu après, ils frappèrent obliquement aux vitres qui scintillèrent, et ils pénétrèrent dans la maison.

La clarté réveilla Louise et la rendit au chagrin. Pourtant, les plus fines pointes de la douleur avaient commencé déjà de s'émousser. Maintenant, si la présence de la mort les tenait encore muets, le silence entre eux devenait de plus en plus lourd à supporter. Leurs pensées mêmes les gênaient, car, invinciblement, se détachant de celui qui n'était plus, elles se tournaient vers leur propre vie. — Ils sortirent.

Après qu'ils se furent éloignés de quelques pas, Louise osa exprimer enfin la peine qui la brûlait au cœur comme un remords.

— Pourquoi ne sommes-nous pas partis plus tôt!... Si j'avais su... Si j'avais su...

Il murmura:

— Ma pauvre Louise, pardonne-moi.

Elle appuya la tête à son épaule, et il l'entoura de ses bras. Après un instant, elle reprit:

— Je l'aimais trop, vois-tu... oui, c'est cela, je l'aimais trop... Et toi, Roger, toi aussi, tu ne cherchais

ici que ton plaisir... Si j'avais su!... Pourvu maintenant que tu me restes...

Et son regard s'était levé sur la contrée, craintif, triste, plein d'aversion et de rancune. Il glissa sur le lac, tout irisé d'une miroitante poussière de nacre, et qui s'étendait comme un vaste parvis ouvert devant le temple mystérieux de la forêt. Il sonda les grands bois, splendeurs vivantes où, comme à l'aurore de la terre, les sèves robustes frémissaient au soleil du matin, forces divines, presque éternelles, — créées avant l'homme qu'elles avaient vu paraître, qu'elles verraient disparaître, — et dont les tenaces activités, reprenant leur marche à travers les derniers ossements, tisseraient un somptueux linceul sur le silence de ceux qui s'étaient un instant cru les maîtres du monde.

Devant cette vie, pour qui la mort d'un être humain est un bienfait, à qui elle devait céder les restes de son enfant, Louise encore toute fiévreuse éprouvait comme une sensation de poursuite et le désir d'y échapper. Et elle dit:

— Il nous faudra partir, partir tout de suite.

— Oui... Toute cette nuit, j'ai réfléchi. En te voyant tant souffrir...

— Il faut partir... Tu n'es pas fait pour cette vie, Roger. Depuis que nous sommes ici, les dons que tu avais reçus, tu les as presque tous rejetés. Toi qui autre-

fois... Et quand je pense à la dernière, à la plus terrible rançon... Oh, mon Dieu!... Mon Dieu!...

Il posa ses lèvres sur le front brûlant, sur les pauvres yeux qui n'avaient plus de larmes.

— Mon rêve est fini. Louise, mon amour, ne crains plus. Cette nuit, j'ai compris. Ce que nous étions venus demander à ce pays, il nous l'a refusé. Il m'avait retiré jusqu'à mon dernier espoir de succès et, ce qui nous était le plus cher, il nous l'a pris...

— Mais toi, Roger?... Et moi?... Qu'aurions-nous jamais pu attendre de cette terre?... Qu'aurait-elle fait de toi? Qu'aurait-elle fait de moi?... Après nous avoir écrasé le cœur et l'âme, ne vois-tu pas qu'elle aurait toujours fini par avoir aussi ton cadavre et le mien?...

ÉPILOGUE

Lorsqu'arriva le petit cercueil, nous étions tous au neuf cimetière du village. Ce fut la première tombe, longtemps solitaire. En voyant les restes de son enfant qui s'enfonçaient dans l'éternité, la pauvre mère ne put y résister. Il fallut les soins et la tendre compassion des femmes pour ramener un peu de vie dans ce coeur si déchiré.

Deux semaines après, par une belle matinée d'automne, les malheureux parents revinrent encore en voiture avec M. et madame Roy. De leur terre, rien ne leur demeurait, qu'un peu d'argent. Tout avait été vendu. Pour leur dire adieu, presque tous, depuis le curé jusqu'aux petits enfants, furent encore là. Madame Roy,

les yeux humides, s'efforçait une dernière fois de retenir Louise:

— J'aurais tant voulu que vous restiez avec nous. De vous voir abandonner la terre, ça me fait gros de peine. Votre bébé, comme de raison, c'est bien dur. Mais, ma pauvre chère dame, les enfants, voyez-vous, quand le Bon Dieu nous les donne, ça n'est pas pour nous...

Et les pâles et tremblantes lèvres de Louise répondirent:

— Oui, cela... depuis... je l'ai compris.

— Alors, pourquoi ne pas rester avec nous? Je gage que si vous essayiez encore vous finiriez par réussir.

Louise prit dans les siennes les fortes mains brunes, et elle dit:

— Non. Je ne peux pas... Toujours, je garderai le souvenir de votre bonté, mais jamais je n'aurais votre courage... Roger me reste... Ni lui, ni moi, ne sommes assez forts contre ce pays. Je le sais. Oui, cela, il y a longtemps que je le sais...

Tous vinrent serrer leurs mains, et ils nous souriaient tristement. Il fallut enfin les laisser partir. Monsieur Roy les emmenait jusqu'à Edmonton.

Sur la route du sud, tandis que nos yeux pleins de

regret et de pitié les suivaient, les pathétiques silhouettes s'en allèrent, diminuant avec la distance, puis elles s'évanouirent.

FIN.

Lac Majeau. Décembre 1929—*Octobre* 1934.

Achevé d'imprimer

le trentième jour de mars

mil neuf cent trente-cinq

pour

LES ÉDITIONS DU TOTEM

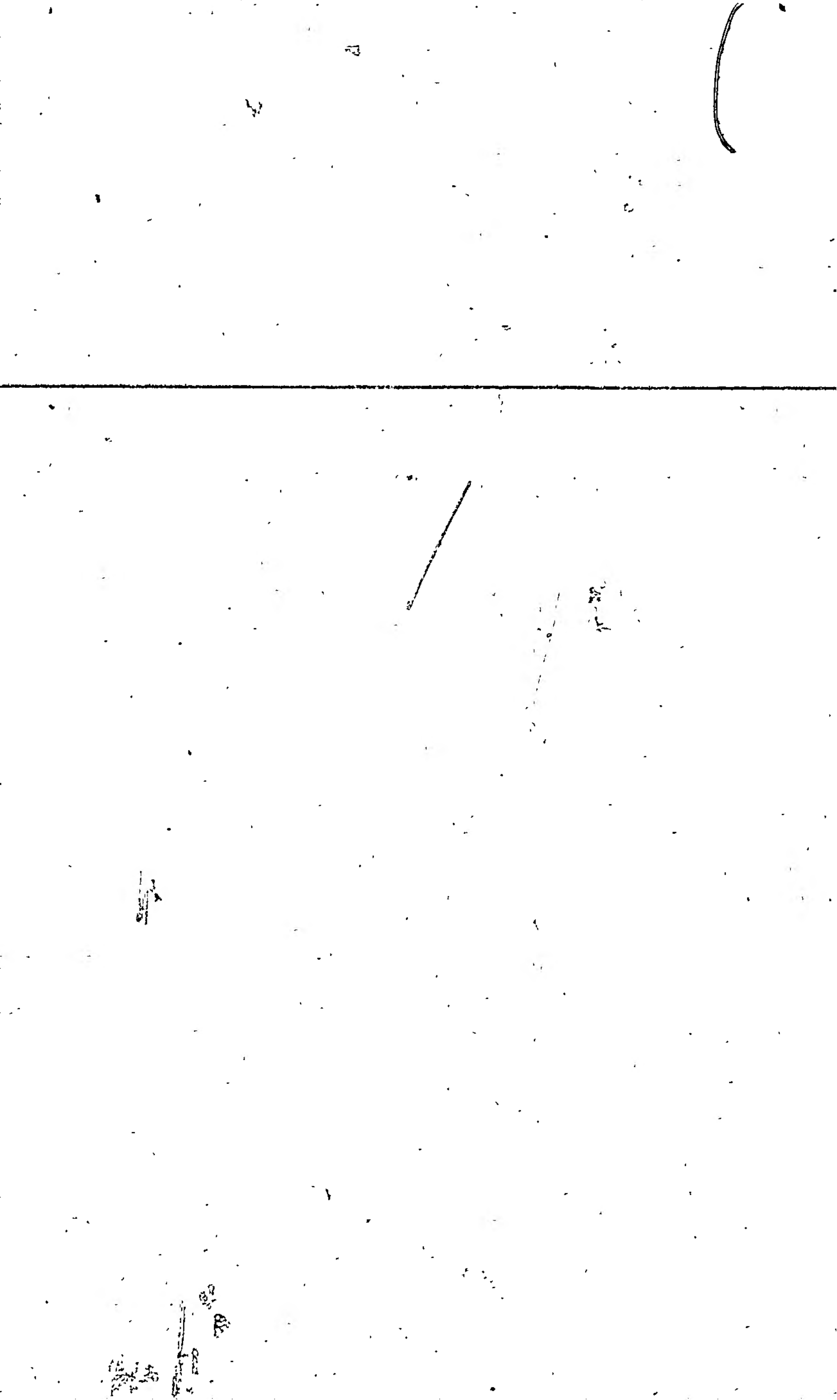
3683 rue Saint-Hubert

à Montréal

par les soins de l'imprimeur

M. P.-E. Rioux

Drummondville (Québec.)

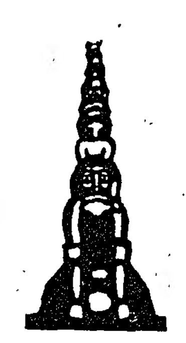


AUX ÉDITIONS DU TOTEM

3683 rue Saint-Hubert

MONTRÉAL.

WALT WHITMAN, *Rosaire Dion-Lévesque*	....	$1.00
~~UN HOMME ET SON PÉCHÉ, *Claude-Henri Grignon*~~		~~.50~~
CHAQUE HEURE A SON VISAGE, *Medjé Vézina*	. .	1.00
LES DEMI-CIVILISÉS, *Jean-Charles Harvey*	....	.75
LA RIVIÈRE-À-MARS, *Damase Potvin*	....	.75
SIRAF, *Georges Bugnet*	....	1.00
LA FORÊT, *Georges Bugnet*	....	$1.00 et .75



PRIX : $1.00

LA PAROLE (Limitée)
Drummondville, P Q